Raoul-Rochette

NOTICE

SUR

LES FOUILLES DE CAPOUE.

TIRÉ À VINGT-CINQ EXEMPLAIRES.

NOTICE

SUR

LES FOUILLES DE CAPOUE,

PAR

M. RAOUL-ROCHETTE.

ARTICLES EXTRAITS DU JOURNAL DES SAVANTS.

PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LIII.

NOTICE

SUR

LES FOUILLES DE CAPOUE.

ARTICLES DE M. RAOUL-ROCHETTE,

EXTRAITS DU JOURNAL DES SAVANTS.

(CAHIERS DE FÉVRIER, MAI, JUIN, JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE ET NOVEMBRE 1853.)

PREMIER ARTICLE.

Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié qu'en leur faisant connaître le résultat des fouilles les plus récentes opérées à *Pompéi*[1], je m'étais proposé d'étendre le même genre d'études aux autres parties du royaume de Naples qui avaient, dans ces derniers temps, fourni des découvertes importantes à la science. *Capoue* est certainement celle de ces localités antiques qui, à raison de son illustration historique, comme aussi sous le rapport des monuments de toute sorte qui sont sortis de son sein, mérite d'exciter au plus haut degré l'intérêt des antiquaires; et c'est ce qui m'engage à consacrer un travail particulier à tout ce que j'ai pu recueillir sur les lieux de renseignements relatifs aux dernières fouilles de *Capoue*. Dans une visite que je fis, au mois d'octobre de l'année dernière, à *Santa Maria di Capua*, charmante petite ville moderne qui occupe le site de l'ancienne *Capoue*, pour y voir les collections de monuments antiques formées par l'habile numismatiste napolitain, M. Gennaro Riccio[2], j'eus l'avantage de voir réunis sous mes yeux une foule d'objets, la plupart de terre cuite, tous trouvés dans les tombeaux de *Capoue*. J'obtins, de plus, de la bonté de cet antiquaire,

[1] Voy. *Journ. des Savants*, février 1852, p. 65. — [2] Le nom de cet antiquaire est connu de nos lecteurs, d'après le compte que nous avons rendu, dans ce journal, 1847, août, p. 494, suiv., et septembre, p. 549, suiv., de son travail numismatique *sur les monnaies de Luceria*.

si versé dans la connaissance des monuments de son pays, beaucoup d'éclaircissements sur ces découvertes d'objets antiques et sur les tombeaux mêmes qui les avaient fournis; en sorte que je puis dire que j'ai puisé mes informations aux sources les plus dignes de confiance, en même temps que je me fais un devoir d'en rendre grâce à M. Gennaro Riccio. Je dirai d'abord quelques mots de la ville elle-même de *Capoue*, considérée dans les principales époques de son histoire, auxquelles semblent répondre les monuments qui nous en restent.

On sait assez que *Capoue* fut une des villes les plus considérables et les plus importantes de l'antiquité, à ce point, qu'elle se crut capable de rivaliser, comme le dit Cicéron[1], avec *Corinthe*, *Carthage* et *Rome*, les trois premières villes du monde, et que ce fut l'ambition d'enlever à Rome l'empire de l'Italie qui devint la cause de sa perte, en la jetant dans le parti d'Annibal. On sait aussi que cette ville appartint successivement à des peuples divers, qui, vaincus les uns après les autres par les délices du climat et par la mollesse qu'ils produisaient, durent céder la place à de nouveaux maîtres. Trois périodes principales peuvent donc être reconnues dans l'histoire de *Capoue*, à raison de cette succession de peuples qui en obtinrent l'empire : ce sont la période étrusque, la période samnite ou campanienne et la période romaine; et les témoignages de l'histoire ont reçu, à cet égard, un commencement de confirmation de la part des monuments, puisqu'il en a été découvert qui répondent à ces trois grandes époques de l'histoire de *Capoue*. Mais il règne encore, sur quelques points de cette histoire, une incertitude que la critique semble avoir plutôt cherché à produire qu'elle n'a réussi à la dissiper; et l'on a cru pouvoir même écarter le fait de l'existence d'un élément grec dans la civilisation de *Capoue*, contre la foi des monuments, dont la plupart, appartenant notoirement à l'art grec, témoignent ainsi d'une origine grecque. Il ne peut donc pas paraître inutile, même après les savants travaux des antiquaires napolitains du dernier siècle, les Camillo Pellegrini, les Mazochi et les Pratilli, tous Capouans de naissance, qui ont trouvé de dignes successeurs dans plusieurs écrivains de notre siècle, tels que Rucca[2] et surtout Daniele[3], auxquels j'ajouterai un jeune savant allemand, J. J. Stein[4], qui s'est occupé spécialement de l'histoire ancienne de *Capoue*, il ne

[1] Ciceron. *De leg. agrar. in Rull.* II, XXXII. — [2] *Capua vetere o sia descrizione di tutti i monumenti di Capua antica*, di Giac. Rucca, Napoli, 1828, in-8°. — [3] *Monete antiche di Capua con alcune brievi osservazioni; si aggiunge un Discorso del culto prestato da' Capuani a'Numi lor tutelari*, Napoli, 1802, in-8°. — [4] *De Capuæ gentisque Campanorum Historia antiquissima;* Vratislaviæ, 1838, in-8°.

peut, dis-je, paraître inutile d'examiner le plus brièvement qu'il nous sera possible ce point important de l'élément grec de *Capoue*, qui se lie si étroitement à la connaissance des monuments de cette ville.

La tradition qui attribuait la fondation de *Capoue* à une colonie étrusque, qui se serait établie en cette partie de la contrée, occupée alors par les *Opiques* ou *Osques*, et nommée depuis *Campanie*, vers l'année 47 avant la naissance de *Rome*, ou environ l'an 800 avant notre ère, cette tradition, qui était celle de plusieurs historiens latins consultés par Velléius Paterculus [1], contre l'opinion du vieux Caton, de l'auteur des *Origines*, est aussi celle qui a été suivie par la plupart des auteurs modernes, entre lesquels je me bornerai à citer Micali [2] et K. Ott. Müller [3], dont le travail a servi de base à celui de Stein [4]. Pour mon compte, je ne crois pas qu'on puisse refuser son assentiment à cette tradition historique, qui offre toutes les conditions de la certitude. J'admets donc avec une pleine confiance, et le fait de l'occupation étrusque, suivie de l'établissement d'un empire étrusque de *douze villes*, dont *Capoue* était la principale, à l'imitation de la métropole, ainsi que l'atteste Strabon [5], et la date de cet établissement, fixée à l'an 47 avant la fondation de Rome, 800 avant notre ère. La tradition, due à un *Céphalon* ou *Céphalion*, de *Gergithe* [6], suivant laquelle la fondation de *Rome* et celle de *Capoue* auraient été contemporaines [7], rentre manifestement dans ce calcul; et, bien qu'elle soit rattachée aux noms de personnages mythologiques, elle n'en paraît pas moins digne de foi dans le fait principal. Je regarde aussi comme suffisamment fondée la notion que nous devons à Tite-Live [8], que la ville de *Capoue*, sous les Étrusques, se nommait *Vulturnum*, aussi bien que le fleuve, *Vulturnus*, sur les bords duquel elle était bâtie. Ces noms me paraissent d'une forme étrusque, dont l'introduction ne peut se rapporter ni à un autre peuple ni à une autre époque. Mais où je ne puis continuer de suivre

[1] Vell. Paterc. l. I, c. VII. — [2] *Stor. d. ant. popol. ital.* t. I, p. 117, sg., et p. 275, sg. Le savant auteur avait tout à fait raison contre moi, dans son observation, *ibid.* p. 280-1, 37), ed. Milan. Je le reconnais sans peine aujourd'hui. — [3] *Die Etrusker, Einleit.* IV, 1, t. I, p. 166, ff. — [4] *De Capua vetere, etc.*, p. 31, suiv. — [5] Strab. l. V, p. 242. — [6] Sur cet écrivain, nommé *Céphalon*, *Céphalion* et *Céphalæon*, voy. la dissertation de M. Lobeck, *De morte Bacchi*, p. 15. L'opinion des anciens critiques, qui attribuaient à l'Alexandrin Hégésianax le livre publié sous le nom de ce *Céphalon*, Athen. l. IX, p. 393, D, cette opinion est aussi celle des critiques modernes, K. Ott. Müller, *die Etrusker, Einleit.* IV, III, p. 173; et, bien qu'elle compromette gravement le jugement de Denys d'Halicarnasse, *Antiq. Rom.* I, LXXII, je ne fais pas de difficulté de l'admettre pour mon propre compte. — [7] Dionys. Hal. *Antiq. Rom.* I, LXXII. — [8] Tit. Liv. IV, XXXVII.

Tite-Live, c'est sur ce qu'il ajoute, que le nom de *Capua* ne fut porté par la ville en question qu'à partir de l'invasion samnite de l'an de Rome 332, et qu'il lui vint du chef de ces Samnites, *Capys*. Une tradition qui tend à attribuer une époque si récente au nom de *Capua*, en même temps qu'à écarter le fait d'une ancienne occupation grecque, me semble, sous ce double rapport, contraire à la vérité historique; et, bien qu'elle ait été soutenue par K. Ott. Müller[1], dont M. Stein s'est fait encore ici l'auxiliaire[2], je crois devoir la combattre, en y opposant les témoignages historiques qui la repoussent, et qui trouvent dans l'ensemble des monuments de *Capoue* un appui dont on n'a pas tenu compte.

S'il est une chose qui paraisse bien certaine, c'est que, dès les temps les plus anciens, le pays des *Ausones*, des *Opiques* ou des *Osques*, la *Campanie* des siècles postérieurs, reçut un élément de population grecque, désigné par les auteurs grecs, tantôt sous le nom de *Pélasges*, tantôt sous celui de *Tyrrhéniens*. Plusieurs des villes les plus célèbres de cette contrée sont mentionnées comme ayant dû leur origine à ces colons grecs[3]; et, dans le nombre, je puis citer *Herculanum* et *Pompéi*, qui eurent pour fondateurs, au témoignage exprès de Strabon[4], des *Tyrrhéniens* et des *Pélasges*. Cette même région du *Sarnus*, où existèrent les deux villes que je viens de citer, reçut une colonie des *Pélasges* du *Péloponnèse*, au témoignage d'un autre auteur grec, Conon, cité par Servius[5]; ce qui revient à la tradition de Strabon. Une autre ville de la Campanie, peu éloignée de *Capoue*, *Abella*, est connue pour avoir eu une origine grecque[6]. En nous rapprochant du *Liris*, et par conséquent du territoire de *Capoue*, nous trouvons, à l'embouchure même de ce fleuve, une ville de *Sinuessa*, qui eut aussi des Grecs pour premiers habitants, au témoignage de Tite-Live[7] et de Pline[8]. Enfin, Denys d'Halicarnasse affirme, en termes généraux[9], que les *Pélasges* occupèrent la plus grande portion du pays appelé depuis *Campanie;* et, comme la manière dont il le désigne s'applique particulièrement au territoire de *Capoue*, il me paraît impossible de ne pas comprendre *Capoue* au

[1] *Die Etrusker, Einleit.* IV, III, t. I, p. 172, suiv. — [2] *De Capua vetere, etc.*, p. 34, suiv. — [3] Voy. mon *Hist. des colon. grecq.* t. I, p. 235, suiv. — [4] Strab. l. V, p. 247, A. Théophraste parle encore des *Tyrrhéniens d'Herculanum*, *Hist. Plant.* IX, XVI, 6; et ce témoignage doit s'entendre des habitants grecs primitifs, et non pas des *Étrusques*, comme étant encore maîtres de cette ville, en l'an de Rome 440, ainsi que le pensait K. Ott. Müller, *die Etrusker, Einleit.* IV, v, t. I, p. 179, 48). — [5] Conon *apud* Serv. *ad* Virgil. *Æn.* VIII, 738. — [6] Virgil. *Æn.* VII, 740; Serv. *ad h. l.* — [7] Tit. Liv. l. X, c. XXI. — [8] Plin. l. III, c. v. — [9] Dionys. Hal. *Antiq. Rom.* l. I, c. XXI.

nombre des villes *pélasgiques* ou grecques de la Campanie. Telle est, en effet, l'induction que tire de l'ensemble de ces témoignages le critique le plus difficile, et certainement l'un des plus versés dans la connaissance de l'histoire de l'ancienne Italie, Niebuhr[1], qui admet le fait de l'occupation de la Campanie par un peuple d'extraction grecque, avant l'époque de l'établissement des colonies helléniques; et j'avoue que je regarde comme tout à fait historique cette notion, qui se justifie par l'ensemble des monuments, tous de style grec, sortis du sol de la Campanie.

C'est à cette notion, qui ne dut pas rester étrangère aux Romains, à partir des temps où ils intervinrent dans les affaires de la Campanie, appelés par *Capoue* elle-même, d'abord leur alliée, puis leur sujette, *dedititia*[2], c'est, dis-je, à cette notion que je rapporte la tradition de la fondation de *Capoue*, due à un Troyen *Capys*, parent d'Énée. Cette tradition, où l'orgueil national des habitants de *Capoue* trouvait à se satisfaire, en même temps qu'elle flattait la vanité des Romains, doit avoir acquis tout son crédit dans les premiers temps de l'alliance de *Capoue* avec *Rome*, au plus tard, vers l'an de Rome 415. Elle se fondait naturellement sur le fait de l'élément grec, qui, à partir des siècles les plus reculés, s'était mêlé à la population osque de *Capoue;* et elle eut un éclat dont nous pouvons juger d'après les témoignages qui nous l'ont transmise. C'est celle qui fut célébrée, à l'envi les uns des autres, par les poëtes romains, par Virgile[3], par Ovide[4], par Stace[5], par Silius Italicus[6]; c'est celle qui fut suivie par les annalistes romains qu'avait en vue Denys d'Halicarnasse[7], et du nombre desquels devait être le *Cœlius* cité par Servius[8]. Mais elle remontait plus haut dans l'antiquité grecque, puisque l'ancien Hécatée de *Milet* avait connu le Troyen *Capys* comme fondateur de *Capoue*[9]. Ce témoignage, antérieur de près d'un siècle à l'occupation de *Capoue* par les Samnites, contrariait trop sensiblement le système des critiques modernes qui adoptaient la version de Tite-Live, pour qu'ils ne cherchassent pas à l'écarter. Aussi a-t-on prétendu, d'une part, que le livre d'Hécatée avait été interpolé dans l'antiquité[10]; de l'autre, que la mention du nom de *Capoue,* à la place de celui de *Vulturnum*, qui devait figurer dans le texte d'Hécatée,

[1] *Röm. Geschicht.* t. I, p. 46-47, et 74-76. — [2] Tit. Liv. VII, XXXI-XXXII. — [3] Virgil. *Æn.* X, 145. — [4] Ovid. *Metam.* l. XIV, v. 613-614; *Fast.* l. IV, v. 34 et 45. — [5] Stat. *Sylv.* III, 5, 77. — [6] Sil. *Pun.* XI, 179. — [7] *Antiq. Rom.* I, LXXIII. — [8] Cœlius *apud* Serv. *ad* Virg. *Æn.* X, 145. — [9] Hecat. *apud* Stephan. Byz. *v.* Κάπυα; cf. Hecat. *Fragm.* 27, p. 48, ed. Klausen. — [10] K. Ott. Müller, *die Etrusker, Einleit.* IV, III, t. I, p. 173-174, 30).

avait été substituée par le compilateur à qui nous devons ce passage [1]. Mais ce sont là des suppositions arbitraires, où l'on ne doit voir que l'abus de la critique plutôt que son légitime emploi. Le nom grec de *Capoue*, Καπύη, se trouve aussi dans un passage de Denys d'Halicarnasse [2], pour une circonstance de l'histoire de cette ville qui appartient
412 à l'an de Rome 262, précisément l'âge d'Hécatée; et, comme ce témoignage n'était pas moins directement contraire au récit de Tite-Live, il a fallu chercher aussi à l'éluder, en soutenant que Denys d'Halicarnasse avait nommé *Capoue par anticipation, prochronistisch;* c'est ce qu'a fait K. Ott. Müller [3]. Mais, je le répète, tous ces efforts de la critique ont été en pure perte. Il reste acquis que le nom grec de *Capoue*, Καπύη, était connu par des témoignages historiques qui se rapportent au milieu du IIIe siècle de Rome, près d'un siècle avant l'époque où Tite-Live, trompé par les auteurs qui lui servaient de guide, croyait que ce nom, d'origine osque, avait été imposé à la ville étrusque par le chef des Samnites, *Capys*. Aussi le témoignage d'Hécatée a-t-il été admis avec toute sa valeur par l'un des hommes de notre âge qui ont fait des traditions italiques l'étude la plus approfondie, par Klausen [4]; et, quant à moi, je ne fais aucune difficulté d'y ajouter toute la foi qu'il comporte. Mais j'ai, de plus, pour soutenir le fait d'une origine grecque de *Capoue*, rapportée au nom d'un chef troyen *Capys*, un témoignage dont il n'a été fait usage ni par K. Ott. Müller, ni par Stein, ni par aucun des critiques qui se sont prononcés pour l'époque récente du nom de *Capoue*, dérivé du Samnite *Capys;* et ce témoignage nous fait connaître un trait si curieux d'archéologie grecque, relatif à *Capoue*, que l'on me saura gré de le rappeler ici [5].

Lorsque, peu de temps avant la mort de Jules César, une nouvelle colonie romaine fut établie à *Capoue*, pour renforcer celle qui y avait été déjà envoyée du temps de Sylla, les nouveaux travaux de construction que nécessitait cet établissement amenèrent la découverte et la démolition de beaucoup de tombeaux de la ville antique. Or, ces tombeaux offraient à la curiosité des colons romains des *vases d'ancienne fabrique grecque*, que l'on recherchait avidement; et, parmi les monuments qui furent fouillés à cette occasion se trouva le tombeau de *Capys*, du fondateur de la ville, où l'on découvrit une *table de bronze*, avec une *inscription grecque*, gravée en *caractères grecs*. C'est Suétone

[1] J. J. Stein, *de Capua vetere, etc.*, p. 40, 47). — [2] *Antiq. Rom.* VII, x. — [3] *Die Etrusker, Einleit.* IV, III, t. I, p. 173, 24). — [4] *Æneas und die Penaten*, t. II, p. 1114, 2344, c). — [5] J'avais eu déjà l'occasion de le citer dans mon *Histoire des colonies grecques*, t. II, p. 358.

qui rapporte ce fait, si intéressant à tous égards, dans les termes que je crois devoir rapporter textuellement[1] : *Paucos ante menses, cum in colonia Capua deducti lege Julia coloni, ad exstruendas villas sepulcra vetustissima disjicerent, idque eo studiosius facerent, quod aliquantum* vasculorum operis antiqui *scrutantes reperiebant*, tabula ænea *in monumento in quo dicebatur* Capys, conditor Capuæ, *sepultus*, *inventa est*, conscripta litteris verbisque græcis.

Arrêtons-nous un instant sur ce texte important, pour en déduire toutes les notions historiques et archéologiques qu'il renferme. Le fait qu'en bâtissant les habitations de la colonie romaine, on découvrit beaucoup d'*anciens tombeaux*, est absolument le même qui vient de se reproduire de nos jours, par la construction du chemin de fer de *Naples* à *Caserte*. Ce chemin, qui traverse, à la station de *Santa Maria*, le site de l'ancienne *Capoue*, a fait découvrir un millier de tombeaux antiques, et dans la plupart de ces tombeaux, on a recueilli des *vases peints*, *d'ancien style grec*, sans compter une foule d'autres objets d'antiquité. Ces *vases peints* sont donc bien certainement ce que Suétone désigne par les mots *aliquantum vasculorum operis antiqui*, et non pas des *vases de bronze*, pour lesquels l'auteur latin n'eût sans doute pas employé le mot *vascula*. En second lieu, il existait à *Capoue* un monument héroïque, auquel la tradition locale appliquait le nom du fondateur mythologique de la ville, du Troyen *Capys;* et, d'après cette tradition, le personnage en question aurait été Grec, comme la colonie dont il avait été le chef, puisqu'on trouva dans son tombeau une *table de bronze* avec une *inscription grecque*, conçue *en caractères grecs*. Je m'en tiens à ces faits, qui constatent de la manière la plus authentique, à mon avis, l'opinion qui régnait à *Capoue* sur l'origine grecque de cette ville, à l'appui de laquelle déposent les monuments acquis de nos jours à la science, aussi bien que ceux qui apparurent du temps de Jules César : et j'ajoute que ce nom est essentiellement grec : on le trouve dans la mythologie grecque, pareillement lié à l'histoire d'une famille troyenne, et donné au père d'Anchise[2]; c'est le même nom qui a produit celui d'une ville ancienne de l'Arcadie, *Kaphyæ*, Καφύαι ou Καφυιαί[3], et qui se rattache, par sa racine, à toute une famille de noms grecs, *Kaphisos*, *Kaphisias*, *Kaphision*[4]; d'où résulte l'étymologie du nom de *Ca-*

[1] Sueton. *in Jul. Cæsar.* § LXXXI. — [2] Apollodor. III, XII, 2; Homer. *Iliad.* XX, 239. — [3] Pausan. VIII, XXIII, 3; Polyb. IV, XI, 13; Strab. l. XIII, p. 608. — [4] Les noms de ΧΑϘΙΑΣ (*sic*), Mionnet, *Supplément*, t. I, p. 235, n° 302, et de ΧΑΦΟΛΙΝΙ. Pinder, *Numism. antiq. ined.* tab. I, n° 9. p. 37, qui se lisent sur les médailles de *Naples*, semblent bien se rapporter à la même famille, et, par conséquent, venir à

poue, certainement la plus plausible de toutes, au lieu de celles que les grammairiens latins cherchaient à tirer de l'étrusque, de l'osque ou du latin[1], et de celle que Tite-Live[2] et Varron[3] eux-mêmes dérivaient : *a campestri agro*.

La réalité historique de la tradition qui attribuait à un Troyen *Capys* la *fondation de Capoue*, et qui se rattachait au souvenir d'une émigration grecque des temps pélasgiques, se trouve, d'ailleurs, confirmée par la numismatique même de *Capoue*, dont une des médailles offre[4], pour type principal, la *tête d'un héros*, coiffée d'une *tiare phrygienne*[5], qui ne peut être que le Troyen *Capys*, ainsi que l'avait présumé d'abord le savant numismatiste italien, M. l'abbé Cavedoni[6], et que je le montrerai dans l'article où je m'occuperai de la numismatique de *Capoue*. C'est d'un *casque*, imité de cette *tiare phrygienne*, qu'est coiffée la tête de la *déesse Rome*, type d'une médaille campanienne d'argent[7], que je crois, avec tous les antiquaires, frappée à *Capoue;* et, sur cette médaille aussi, il n'est pas douteux qu'un pareil trait de costume asiatique ne fasse allusion à la tradition, alors si générale et si populaire, de l'origine troyenne de *Rome*. Tout s'accorde donc, les témoignages et les monuments, dans le sens de la tradition qui tend à établir dans l'histoire de *Capoue* une première époque, négligée par tous les historiens, où des colons grecs, mêlés aux Osques, qui étaient les habitants primitifs de la Campanie et qui formèrent toujours le fond de la population de *Capoue*, apportèrent les germes de la civilisation grecque. Ces premiers éléments d'une culture grecque ne purent que recevoir un grand développement par le voisinage des colonies helléniques, qui, à partir du XII^e^ siècle avant notre ère, occupèrent la plus grande portion de la Campanie, et, en particulier, de *Cumes*, la plus ancienne de ces villes helléniques[8], qui fut fondée vers l'an 1139[9] dans une localité voisine de *Capoue*, et qui, engagée à plusieurs reprises dans une lutte de territoire et de puissance avec *Capoue*, finit par entretenir avec cette ville les relations de voisinage et de commerce les plus intimes. Les habitants

l'appui de la même étymologie, quoiqu'ils soient écrits par un X au lieu d'un K. — [1] Serv. *ad* Virgil. *Æn*. X, 145; Isidor. *Orig*. XV, 1; cf. Strab. l. V, p. 242. — [2] Tit. Liv. IV, XXXVII. — [3] Varro *apud* Serv. *ad* Virgil. *Æn*. X, 145. — [4] Carell. *Num. Ital. veter*. tab. LXIX, n° 14. — [5] Voy. sur cette pièce du costume asiatique, les éclaircissements qui ont été donnés, dans un de nos précédents articles, février 1852, p. 72-73, 2). — [6] *Spicileg. numismat*. p. 14, *v*. Capua; voy. *Bullet. archeol. Napolet*. t. I, p. 72. — [7] *L'Æs grave del Mus. Kircher*. cl. 1, tav. XII A, 14. Voy. *ibid*. tav. IV, 1. — [8] Strab. l. V, p. 242. — [9] *Hist. des Colon. grecq*. t. III, p. 109-110. Je ne vois pas de raisons pour ne pas admettre les témoignages historiques qui donnent cette date, qui me paraît avoir été vainement mise en question par Niebuhr.

des deux villes étaient liés par les rapports de l'hospitalité, qui devaient faire de *Capoue*, originairement grecque, une ville hellénique, presque comme *Cumes*. Nous en avons la preuve pour l'époque de la domination d'Aristodème, de l'an de Rome 230 à l'an 250, où les habitants de *Cumes* qui ne voulaient pas se soumettre à ce gouvernement tyrannique s'étaient retirés à *Capoue*, ainsi que nous le lisons dans Denys d'Halicarnasse[1] : Ἐνδιατρίϐοντες ἐν ΚΑΠΥΗ Κυμαίων φυγάδες; et ce furent ces exilés de *Cumes*, vivant à *Capoue*, qui prêtèrent le concours le plus énergique à leurs compatriotes, lorsqu'il s'agit de détruire cette tyrannie d'Aristodème. Ainsi s'explique à la fois, par le fait d'une origine grecque et par le commerce de la ville hellénique de *Cumes*, le caractère grec que présente la civilisation de *Capoue*, dans tous les monuments qui nous en restent. Tout paraît avoir été grec à *Capoue*, la religion comme tout le reste. *Capoue* doit avoir été le siége principal de ce culte dionysiaque, dont l'introduction à Rome, suivie de désordres de toute espèce, donna lieu à ce célèbre décret du sénat romain qui, en l'an de Rome 568, abolit les *Bacchanales* dans toute l'Italie[2]. En tout cas, ce sont des dieux grecs, *Zeus*, *Héra*, *Artémis*, *Apollon*, *Hermès*, *Héraclès*, *Tyché*, *Aphrodite*, *Athéné*, *Castor* et *Pollux*, *Arès*, *Posidon*, *Déméter*, qui eurent des temples à *Capoue;* ce sont les mêmes divinités qui fournirent les types des médailles de *Capoue*, frappées, sous la domination samnite, avec une légende osque; et ce sont enfin des arts grecs que l'on reconnaît dans tout ce que nous avons recueilli de monuments de la civilisation de *Capoue*, avec une sorte de rudesse qui tient à l'influence de l'élément osque, toujours prédominant dans la population de *Capoue*. La domination étrusque, qui s'y maintint durant plus de trois siècles, ne nous a fourni presque aucun témoignage de son existence, sans doute parce que son influence morale avait été presque tout entière absorbée, à la fois, par la population osque et par la civilisation hellénique. Le nom étrusque de *Capoue*, *Vulturnum*, n'a laissé qu'une bien faible trace dans la mémoire des peuples, puisqu'il ne se lit que dans Tite-Live; et le souvenir des Étrusques à *Capoue* paraît

[1] *Antiq. Rom.* l. VII, c. x. — [2] Tite-Live nous a conservé, l. XXXIX, c. VIII-XVII, tous les détails de cette affaire; et l'on sait qu'un des exemplaires de ce décret, gravé sur une table de bronze, fut trouvé, au commencement du siècle dernier, près de *Bari;* dans la Pouille. Ce document, si important à tous égards, se conserve dans la bibliothèque impériale de Vienne, et il a été publié par un antiquaire napolitain, Corelli, qui prit le nom de Matthæus Ægyptius, *SCtum de Bacchanalibus, S. æreæ tabulæ Mus. Cæsar. Vindobon. Explicatio;* Neapol. 1729, fol. Voy. Sax *Onomastic.* t. I, p. 123, sq.

avoir été si complétement anéanti dans l'antiquité même, qu'un des plus grands critiques de notre âge, qui se plaisait à porter le regard le plus pénétrant dans les origines des anciens peuples, Niebuhr, a cru pouvoir révoquer en doute le fait de la domination étrusque à *Capoue* et dans la Campanie.

Mais le savant historien de Rome se trompait à cet égard. Il ne me paraît pas possible de refuser la créance à des témoignages aussi formels que ceux des historiens latins[1], qui rapportaient à l'an 47 avant la fondation de Rome l'invasion des Étrusques dans la Campanie et l'établissement qu'ils y formèrent d'un empire étrusque, composé de *douze villes*, à la tête desquelles était *Capoue*. Cette grave notion historique a pareillement un garant sérieux dans Strabon[2], qui appelle ici les *Étrusques* du nom de *Tyrrhéniens*, en faisant allusion à une étymologie du nom de *Capoue*, rapportée au mot latin *caput*, qui se réfute d'elle-même, mais qui atteste le fait de la confédération des *douze villes*, conforme à l'usage de la métropole. L'empire des Étrusques dans la Campanie est aussi affirmé par Polybe[3], de même que la fondation de *Capoue* due aux Étrusques, par Pomponius Méla[4]. Cet empire campanien des Étrusques fut connu de bonne heure des Grecs, et il en resta plus d'une trace dans leur littérature : témoin la notion du *lac Averne*, situé dans la *Tyrrhénie*, qui se trouve dans un vers de Sophocle[5], et celle de *Dicæarchia*, la même que *Pateoli*, appelée ville de la *Tyrrhénie* par Pausanias[6]. Je m'abstiens de rapporter d'autres exemples pareils, rassemblés par K. Ott. Müller[7]; mais je ne voudrais pas citer Solin[8] pour garant de l'origine étrusque de *Nola*, sur la foi d'un texte où l'on lisait : « *Nola* a « Tyriis, » où Juste-Lipse corrigeait *a Tyrrhenis*, correction admise par Niebuhr[9], mais trop arbitraire pour mériter la confiance. Ce témoignage n'a d'ailleurs aucune importance, en présence de ceux qui attestent que les Étrusques fondèrent dans la Campanie un empire dont *Capoue* devint la capitale. J'ai déjà dit que, sous la domination étrusque, cette ville s'appela *Vulturnum*, d'un nom tiré de la langue des nouveaux

[1] *Apud* Vell. Patercul. I, VII. Cf. K. Ott. Müller, *die Etrusk. Einl.* IV, 1, t. I, p. 168. — [2] Strab. l. V, p. 242 : *Δώδεκα δὲ πόλεις ἐγκατοικίσαντας* (Τυῤῥηνοὺς) *τὴν οἷον κεφαλὴν ὀνομάσαι* Καπύην. — [3] Polyb. II, XVII, 1. — [4] Pomp. Mel. II, IV: *Capua a Tuscis... condita.* — [5] Sophocl. *in* Bekker. *Anecdot.* t. I, p. 413-414. — [6] Pausan. IV, XXXV, 6; VIII, VII, 3. — [7] *L. l.* p. 167-171. — [8] Solin. II, XVI. — [9] *Röm. Geschicht.* I, 74. K. Ott. Müller convient, *die Etrusk. Einleit.* IV, 1, t. I, p. 166, 2), qu'on pourrait tout aussi bien corriger *a Styriis*, nom d'un peuple de l'Eubée; c'est la correction que j'avais proposée moi-même, *Hist. des colon. grecq.* t. III, p. 119, sans que le docte auteur des *Étrusques* s'en fût souvenu.

maîtres. Cette notion, due à Tite-Live, comme nous le savons déjà [1], n'a rien que de conforme à l'usage des Étrusques; et nous en avons un exemple tout pareil dans la ville d'*Agylla*, d'origine pélasgique comme *Capoue*, dont les Étrusques, en s'y établissant, changèrent le nom grec en celui de *Cære*, que porta toujours depuis la ville étrusque. Lorsque, plus tard, les Samnites s'emparèrent de *Capoue* sur les descendants dégénérés des Étrusques, en l'an de Rome 332, ils rétablirent, à la place du nom étrusque de *Vulturnum*, l'ancien nom grec de Καπύη, qui n'avait jamais cessé d'être en usage, même sous la domination étrusque, ainsi que le prouvent les témoignages d'Hécatée et de Denys d'Halicarnasse, cités plus haut; c'est encore là un procédé très-naturel et très-vraisemblable; et c'est à cela que se réduit pour moi le témoignage de Tite-Live.

Il existe, d'ailleurs, des preuves matérielles du séjour des Étrusques dans la Campanie, qui viennent à l'appui des témoignages historiques : ce sont des dénominations locales, communes à la Campanie et à l'Étrurie, qui ont été rassemblées par M. Stein [2], et auxquelles j'en ajouterai une qui paraîtra sans doute curieuse, le nom *Tifata*, que portait la montagne si célèbre voisine de *Capoue*, et qui est aussi celui d'une curie latine [3]. Niebuhr opposait à cette tradition une difficulté dont il s'exagérait beaucoup la valeur : c'est qu'on n'a pas recueilli d'inscriptions étrusques dans la Campanie [4]. Mais on ne possède pas non plus d'inscriptions étrusques provenant du site de plusieurs des villes les plus importantes de l'Étrurie même, notamment de *Véies* : est-ce à dire que *Véies* ne fut pas une des douze villes de l'Étrurie? Mais, à défaut d'inscriptions étrusques, les découvertes opérées sur le sol de *Capoue* ont produit un autre élément de civilisation étrusque, qui aurait dû être déjà connu de Niebuhr; ce sont des noms de familles étrusques qui se lisent, sous la forme latine, dans des inscriptions romaines de *Capoue*. Je citerai particulièrement ceux de *Felsinius* [5], de *Velleius* [6], de *Lartius* [7], de *Mæcenas* [8], de *Volumnius* [9], qui se rapportent manifestement à des fa-

[1] Tit. Liv. IV, XXXVII. Voy. plus haut, p. 3, 8). — [2] *De Capua, veter. etc.*, p. 35. — [3] Fest. *v.* Tifata, p. 156, ed. Lindeman. — [4] *Röm. Geschicht.* I, 77. — [5] Mommsen, *Inscript. latin. regn. Neapol.* n° 3622, p. 191. — [6] Idem, *ibid.* n° 3636. — [7] Idem, *ibid.* n° 3633. — [8] Idem, *ibid.* n° 3761. — [9] Ce nom, qui reproduit, sous la forme latine, le nom étrusque *Velimnas*, d'une famille considérable de *Perusia*, dont l'hypogée a été découvert en 1840, Vermiglioli, *Il sepolcro dei Volunni scoperto in Perugia*, Perugia, 1840, in-4°, s'est rencontré sur une brique tumulaire provenant d'anciens tombeaux de *Capoue*, et il a été publié par Pratilli, *Via Appia*, p. 315. A la vérité, cette inscription, comme toutes celles qui n'ont été données que par Pratilli, a été retranchée par M. Mommsen de son *Recueil des inscriptions latines du royaume*

milles célèbres de l'Étrurie. M. Stein[1] a essayé de combattre cet argument de Niebuhr en présentant, à défaut d'inscriptions, les monuments d'art, et particulièrement les *vases* qui se fabriquaient à *Capoue*, comme la preuve de l'influence étrusque. Mais le jeune critique a commis là plus d'une erreur que je dois relever. S'il s'agit des *vases d'ancienne fabrique*, *vascula operis antiqui*, comme dit Suétone, tous ceux de ces *vases* qui sont sortis en plus grand nombre de nos jours des tombeaux de *Capoue*, comme de ceux de *Nola*, sont grecs, par le sujet, par le style, par les inscriptions et par toutes les conditions de la fabrique; ils n'appartiennent pas à l'art étrusque: ils ne peuvent donc pas servir de preuves d'une influence étrusque. Les *vases* dont il est question dans Suétone n'étaient point des *vases de bronze*, *vasa ænea*, comme l'a présumé notre auteur, à l'exemple de K. Ott. Müller[2], son guide habituel, mais bien des *vases peints*, ainsi que je l'ai montré plus haut, et ce n'étaient point des monuments de la toreutique étrusque, mais bien des produits de la céramographie grecque. Quant aux vases d'usage domestique, qui s'employaient dans le siècle d'Auguste, et qui sont désignés dans Horace par les mots *campana supellex*[3], *trulla campana*[4], c'étaient des œuvres d'un art qui n'avait plus rien de commun avec l'antiquité étrusque; c'étaient des *vases*, d'une poterie rouge ou noire, ornés de figures en relief, tels que ceux qui se fabriquaient à *Arretium*, ville étrusque d'origine, mais devenue cité romaine; et de pareils monuments de la céramographie étrusque ou campanienne, du siècle d'Auguste, n'étaient plus grecs ni étrusques, mais purement romains, par le goût et par le style. La réfutation que M. Stein opposait au système de Niebuhr était donc tout à fait insuffisante; mais ce système n'en valait pas mieux pour cela; et c'est ce qui est résulté avec toute certitude du fait des dernières fouilles de *Capoue*, qui ont produit plus d'un monument de la pure antiquité étrusque. J'aurai lieu de faire connaître ces monuments dans un de mes prochains articles, et j'ajouterai ainsi une preuve de fait à toutes celles que nous possédions par l'histoire, du séjour des Étrusques dans la Campanie.

La période samnite de *Capoue* est encore mieux attestée, s'il est possible, que la période étrusque, sans avoir laissé à *Capoue* même plus de traces de son existence; car on ne possédait pas, jusqu'ici, d'ins-

de Naples; mais je trouve trop sévère et trop absolue la règle de critique que s'est imposée M. Mommsen, et je crois pouvoir regarder comme authentique le nom étrusque de *Volumnius*, fourni par une inscription latine de *Capoue*. — [1] *L. l.* p. 35, 21), 22). — [2] *Die Etrusker,* IV, III, IV, t. II, p. 253. — [3] Horat. *Sat.* I, 6, 118. — [4] Idem, *ibid.* II, 3, 144.

criptions proprement samnites trouvées à *Capoue*. Les monnaies mêmes de *Capoue*, bien que frappées sous la domination samnite, ne témoignent qu'indirectement de l'influence samnite; car la légende, ᑐΠᗅꓘ[1], qu'elles portent, appartient aux Osques, habitants primitifs de la Campanie, non aux Samnites, originaires de la Sabine; les types sont grecs, et les divisions de la monnaie sont romaines. Il a pourtant été trouvé, dans les dernières fouilles de *Capoue*, des monuments qui peuvent être attribués à un art samnite, et qui deviennent ainsi la preuve de l'occupation samnite de *Capoue*. J'en parlerai dans un de mes prochains articles; mais, en terminant celui-ci, je dois appeler encore l'attention de nos lecteurs sur une circonstance de la conquête samnite, qui se trouve en rapport avec des monuments numismatiques du premier ordre; et, comme ces monuments, restés jusqu'ici sans attribution certaine, peuvent, à mon avis, être rapportés à *Capoue*, on sent que les considérations historiques qui les concernent rentrent tout à fait dans l'objet de mon travail actuel.

Nous connaissons par le récit de Tite-Live[2] la manière dont les Samnites, race agreste et guerrière qui s'était accrue et fortifiée dans la région montagneuse située au nord de la Campanie, s'emparèrent de *Capoue* sur les Étrusques, qui en étaient les maîtres depuis plus de trois siècles. Attiré par la fertilité des plaines de la Campanie, ce peuple robuste et belliqueux s'était fait admettre par les propriétaires du sol au partage des terres, sous la condition de les cultiver. Mais les Samnites ne se contentèrent pas longtemps de cette position presque servile, et, profitant d'un jour de fête, qui leur livrait les maîtres de *Capoue* endormis à la suite des orgies, ils firent main basse sur tous les anciens habitants, qu'ils remplacèrent par une population nouvelle : *festo die, graves somno epulisque incolas veteres novi coloni nocturna cæde adorti*. Ce récit de Tite-Live a trouvé des incrédules, tels que Pratilli[3], qui ont refusé de l'admettre, et des critiques, tels que Mannert[4], qui l'ont combattu; mais d'autres savants, plus éclairés encore, notamment Niebuhr[5] et K. Ott. Müller[6], n'ont fait aucune difficulté de l'adopter. M. Stein a

[1] Je ne sais sur quoi se fonde l'assertion de K. Ott. Müller, que le nom de *Kapfa* se lit sur les médailles de *Capoue*, *die Etrusker, Einleit.* IV, III, t. I, p. 172. Cette assertion, pour être reproduite par Stein, *de Capua vetere, etc.*, p. 39, n'en est pas plus exacte. Le nom osque de *Capoue*, tel qu'il est donné par les médailles, était *Kapu*, et non *Kapfa;* mais ce dernier nom se lit sur une inscription osque, Mommsen, *die Unterital. Dialekt.* Taf. VIII, n° 14. — [2] Tit. Liv. IV, XXXVII. — [3] *Della Via Appia*, l. III, c. 2, p. 323. — [4] *Geograph. d. Griech. u. Röm.* t. IX, P. 1, p. 704, suiv. — [5] *Röm. Geschicht.* I, 91 et 107. — [6] *Die Etrusker, Einleit.* IV, V, t. I, p. 177-178.

montré le peu de solidité des arguments qu'on y opposait [1]; et quant à moi, je suis d'avis que ce trait de l'histoire des Étrusques, qui s'est reproduit à peu près de la même manière dans celle d'une de leurs villes principales, *Volsinies* [2], mérite toute confiance. Quoi qu'il en soit, il est certain que la prise de *Capoue* par les Samnites s'effectua en l'an de Rome 332, 422 avant notre ère; trois ans après, en l'an 419 avant la même ère, les nouveaux possesseurs de la Campanie s'emparaient de *Cumes*, la plus ancienne et la plus puissante des villes grecques du pays, et ils y faisaient ce qu'ils avaient fait à *Capoue :* ils mêlaient à la civilisation hellénique l'élément osque, désormais prépondérant, qui en dénaturait plus ou moins le caractère : *Cumanos mutavit osca vicinia*, comme dit Velleius Paterculus [3].

Dès ce moment, un peuple nouveau apparaît sur la scène de l'histoire : c'est celui des *Campaniens*, Καμπανοί, *Campani*, qui donna son nom au pays jusqu'alors possédé par les Grecs et les Étrusques, et peuplé originairement par les Osques. De tous ces éléments, combinés suivant la mesure de forces laissée à chaque peuple et réunis sous la domination des Samnites, se forma cette puissance nouvelle, dont l'avénement à la vie politique est signalé en ces termes par Diodore de Sicile [4] : **Κατὰ** *μὲν τὴν* **Ἰταλίαν** *τὸ ἔθνος τῶν* **Καμπανῶν** *συνέστη*, dont le témoignage est reproduit par Eusèbe [5]. Suivant le même auteur, ils prirent ce nom de *Campaniens, de la fertilité du pays qu'ils occupaient :* **Ἀπὸ** *τῆς ἀρετῆς τοῦ πλησίον κειμένου πεδίου*; et, comme c'est aussi de la même circonstance que les Romains tiraient l'étymologie du nom de *Capoue* [6], il en résulta, chez les anciens, l'opinion que le nom de *Capoue* et celui de *Campanie* tenaient à la même origine. Mais c'est là une erreur, qui, pour avoir été accréditée dans l'antiquité même, n'en mérite pas plus de considération. Le nom de *Capoue*, Καπύη, est certainement grec, et appartient à la population grecque de cette ville, tandis que le nom de *Campanie*, rattaché au radical *campus*, appartient à la langue des Osques et des Latins. Suivant les ingénieuses recherches d'un savant de nos jours, Klausen [7], il y aurait eu une *Campanie* dans l'Épire [8], comme dans l'Italie méridionale; et ce serait là sans doute

[1] *De Capua vetere, etc.*, p. 56-59. — [2] Voy. dans Valère Maxime, IX, 1; dans Florus, I, XXI; dans Zonaras, *Ann.* VIII, VII, et dans P. Orose, 10, 5, les détails de cet événement, qui substitua la population des campagnes à la possession de la ville étrusque; et sur le caractère de cette révolution, consult. Niebuhr, *Röm. Geschicht.* I, 124; III, 546. — [3] Vell. I, IV. — [4] Diodor. Sic. XII, XXXI; cf. Wesseling. *ad h. l.* — [5] Euseb. *Chron. ad ann.* MDLXXX, p. 346, ed. Roncall. — [6] Voy. plus haut, p. 8, 1), 2), 3). — [7] *Æneas und die Penaten*, t. II, p. 1114, 2244 c). — [8] Varro

un des nombreux vestiges qu'aurait laissés dans cette partie de la péninsule italique la colonie œnotrienne. Mais, quoi qu'il en soit de ces rapports ethnographiques entre l'Épire et la Campanie, toujours est-il avéré, pour M. Klausen comme pour moi, que les noms de *Capoue* et de *Campanie* n'appartiennent pas à la même racine [1]. Il est naturel que les Samnites, en devenant une nation, aient pris un nom qui les distinguait dans la famille des peuples italiens. Qu'ils aient trouvé ce nom déjà établi dans le pays et lié aux souvenirs des relations avec l'Épire, ou bien qu'ils l'aient pris dans la langue des Osques, ou peut-être même aussi dans la leur, qui, comme dialecte du sabin, devait avoir beaucoup d'affinité avec l'osque, c'est ce qu'il ne paraît pas possible de déterminer, et ce que je crois devoir laisser indécis, tout en remarquant que l'*osque* devint la langue des Samnites, puisque c'est celle des monnaies de *Capoue* et des médailles de la *Guerre sociale*.

Quant à l'époque où s'accomplit cet événement de la constitution des Samnites en corps de nation, sous le nom de *Campaniens*, Diodore la place à la troisième année de la LXXXV^e olympiade, 438 avant notre ère; et la date d'Eusèbe, qui n'est postérieure que d'une année, mérite à peine d'être regardée comme une différence. L'intervalle de seize ans qui résulterait du récit de Tite-Live pour la prise de *Capoue*, entre cette circonstance et l'avénement des *Campaniens*, a été considéré par la plupart des historiens et des critiques comme une difficulté plus grave; mais c'est faute d'avoir réfléchi qu'il avait fallu un certain espace de temps aux Samnites, établis d'abord comme colons dans les plaines de la Campanie, avant de se constituer en corps de nation et d'acquérir assez de puissance pour s'emparer de *Capoue*, et, quelques années après, de *Cumes*. Cet espace de temps, porté à seize ans dans le récit de Tite-Live, n'est certainement pas trop considérable; et je trouve que toutes les circonstances de ce grand événement s'expliquent et se justifient de la manière la plus naturelle.

L'étendue qu'a prise, dans cet article, l'aperçu historique sur *Capoue*, qui était le préliminaire indispensable pour l'exposé des découvertes

apud Serv. *ad* Virg. *Æn.* III, 334; M. Etym. *v.* Κάμπος. — [1] Klausen, *l. l.*: *Wenn* Capua *mit* Campani *von einem Stamm ist, sogar höchst unwahrscheinlich, da* Kampaner *auch ein epirotischer Name ist* (not. 2284). Millingen assure que les Samnites donnèrent à la ville des Étrusques *le nom de Capua ou Campua, d'où,* ajoute-t-il, *la dénomination de* Campani, *qui leur fut attribuée dans la suite, Considérat. sur la Numismat. de l'anc. Italie,* p. 140. Je n'ai lu nulle part dans l'antiquité le nom de *Campua*; et bien certainement, le nom de *Campani* ne vient pas de *Capua*. Tout est erroné dans ce chapitre des *Considérations* de Millingen.

archéologiques opérées sur le site de cette ville, m'oblige à renvoyer cet exposé à un prochain article, où je ne m'occuperai que des monuments mêmes de *Capoue*.

DEUXIÈME ARTICLE.

On n'apprendra peut-être pas sans quelque surprise que *Capoue*, dans sa profonde décadence, qui avait succédé sitôt à sa brillante fortune, et dans le long cours de destructions des siècles du moyen âge, avait pourtant encore conservé, jusqu'à une époque très-rapprochée de la nôtre, de nombreux vestiges de sa splendeur passée. Je ne parle pas du magnifique *Amphithéâtre*, qui ne le cède, et encore de très-peu de chose, dans le monde entier, qu'au *Colisée* de Rome, et qui, dans le triste état où il est réduit depuis deux siècles[2], se montre encore si imposant par la grandeur de sa masse et par la beauté de ses proportions. Je ne parle pas non plus des autres monuments de la *Capoue* romaine qui accompagnaient celui-là, tels que le *Théâtre*, le *Cirque*, le *Crypto-porticus*, l'*Apodyterium*, le *Catabolon*, les *Arcs de triomphe*[3], dont les ruines, encore apparentes dans le dernier siècle, sont aujourd'hui cachées sous les habitations de la ville actuelle, ou bien ont achevé de disparaître par le fait des constructions modernes. Ces édifices pouvaient avoir remplacé, avec le goût propre à l'époque impériale plus ou moins haute à laquelle ils appartenaient, des édifices analogues de

[1] On doit consulter, sur ce beau monument de l'architecture romaine impériale, l'excellent travail de Mazochi, *in mutilum Campani Amphitheatri titulum, aliasque nonnullas Campanas inscriptiones commentarius*, edit. sec. auctior, Neapoli, 1797, 4°. La première édition était de Naples, 1727, in-4°. Il existe un ouvrage purement architectonique sur l'amphithéâtre de *Capoue;* c'est celui de Fr. Alvini, *Anfiteatro Campano*, Napoli, 1842, fol. max. Consultez aussi le livre de Mar. de Laurentiis, intitulé : *Descriz. dell. Stato ant. e modern. dell' Anfiteatro Campano*, Napoli, 1835, in-8°. Une grande partie du livre de Rucca est consacrée pareillement à la description de l'amphithéâtre de *Capoue*, *Capua vetere*, p. 136-290. — [3] L'un de ces *arcs*, appelé l'*Arco di Capua*, existe encore, réduit à une seule des trois arcades dont il se composait, et dépouillé de tout son revêtement, sur un endroit de la *voie Appienne*, qui menait de *Capoue* à *Casilinum;* voy. les détails que donne sur cette ruine intéressante Rucca, *Capua vetere*, p. 129-135.

la *Capoue* étrusque ou samnite; mais ils ne sauraient en tenir lieu pour nous, surtout dans l'état de destruction où ils se trouvaient, à une époque si voisine de la nôtre. Mais, parmi les temples qui formaient en si grand nombre la décoration publique de *Capoue*, il y en avait plusieurs, qui appartenaient certainement à l'époque étrusque, que la colonie romaine n'avait fait que restaurer, et qui, même dans les misérables débris qui en subsistaient encore, au commencement du dernier siècle, auraient pu nous offrir plus d'un indice intéressant de la haute antiquité. Ce sont ces ruines mêmes qui ont péri de notre temps et dont nous n'avons plus qu'à consigner ici un faible et dernier souvenir.

Nous savons par l'histoire que *Capoue*, comme *Rome*, avait un *Capitole*[1], et nous devons croire qu'à *Capoue*, comme à *Rome*, ce *Capitole* avait eu une forme et une disposition étrusques, puisque la fondation des deux villes, à peu près contemporaines, avait eu lieu sous une influence étrusque. C'est ce qui semble résulter du fait que la réunion des *divinités capitolines* de *Capoue* se composait, comme à *Rome*, d'une *triade*, dont *Jupiter* occupait le milieu avec deux divinités femelles qui lui servaient d'acolytes, lesquelles étaient *Minerve* et *Diane;* et ce fait même paraît bien constaté par un curieux bas-relief qui fut trouvé, en 1665, à peu de distance des ruines du *Théâtre*, et qui se conserve encore aujourd'hui à *Capoue*[2]. Ce bas-relief, exécuté en raison d'un vœu de l'*entrepreneur* du *proscenium*, *redemptor proscenii*, représente *Jupiter assis*,

[1] Cette notion résulte en effet du témoignage de Tacite, relatif à la dédicace du *Temple de Jupiter* à *Capoue*, accomplie par Tibère, *Annal.* IV, LVII : « *Specie dedicandi* « *Templa, apud* Capuam, Jovi; » et de celui de Suétone, qui, en rapportant la même circonstance, mentionne le même édifice sous le nom de *Capitolium*, Sueton. *in Tiber.* § XL : « *cum* Capuæ Capitolium; » cf. Sueton. *in Calig.* § LVII : « Capitolium Capuæ.... « *de cœlo tactum.* » En présence de ces témoignages, j'ai peine à concevoir que Daniele ait pu mettre en doute le culte de *Jupiter* à *Capoue*, fondé sur un passage de Tite-Live, l. XXVII, c. XXII, qu'il cite inexactement, et qu'il ait rejeté l'existence du *Capitole* de *Capoue*, admis par Pratilli, *sans l'appui*, prétend-il, *d'aucun auteur antique*, quand le contraire est si bien avéré; et je relève avec regret cette erreur de Daniele, parce que la juste estime attachée à son nom et à ses travaux pourrait faire illusion à ses lecteurs; voy. son *Discors. del cult. di Giove, di Diana e di Ercole presso de' Campani*, à la suite des *Monet. ant. di Capua*, p. 69. — [2] Il avait été publié d'abord par Mabillon, *Mus. ital.* p. 103, d'après le livre du P. Paschalis. Fabretti a reproduit l'inscription, avec l'explication de Mabillon, *Inscript. ant.* p. 78, n. 90. Mais le meilleur dessin du bas-relief, quoiqu'il soit encore bien imparfait, est celui qu'en a donné, à la suite de son *Commentar. in mut. Camp. Amphitheatr. Titul.* tab. 1, p. 178, Mazochi, dont l'explication, extraite par Pratilli, *Via Appia*, p. 309-311, laisse aussi beaucoup à désirer.

ayant à sa gauche *Diane debout*, avec le *carquois* sur l'épaule et la *lance* à la main, et à sa droite *Minerve*, aussi *debout*, la tête coiffée du *casque*, la poitrine couverte de l'*égide*, et la main armée de la *lance*, qui sont les attributs ordinaires de la déesse guerrière. Or, cette réunion de divinités, où *Diane* tient la place de *Junon* à *Rome*, ne peut évidemment représenter que la *triade capitoline* de *Capoue*, ainsi que l'avait reconnu Mazochi; et, s'il pouvait manquer quelque chose à la certitude acquise sur ce point, on en aurait la preuve par la découverte opérée près de la *torre di S. Erasmo*, qui était un reste du *temple de Jupiter Capitolin*, d'une belle *statue de Minerve*, la même dont la possession fut alors acquise à la famille Vitelleschi de Rome, et par celle d'une *statue de Diane* trouvée au même endroit, de la même proportion et du même style, mais privée de sa tête, qui se conserva longtemps dans le musée *Spadafora* de Naples[1]. Je n'alléguerai pas, à l'appui de cette notion importante, le témoignage de fragments d'inscriptions découverts au même lieu, en 1740, où il était fait mention de la *Diane Capitoline*, [D]IANAE CAPITOLINAE, parce que ces fragments, rapportés par le seul Pratilli[2], sont justement suspects à la critique, et que, par ces motifs, ils ont été exclus du recueil des *inscriptions latines du royaume de Naples* de M. Mommsen. Mais le fait de la *statue de Diane*, réunie à *celle de Minerve*, l'une et l'autre trouvées dans les ruines du *temple de Jupiter Capitolin*, ne saurait être révoqué en doute; et ce fait suffit pour établir la notion d'une *triade* de *divinités capitolines*, qui était, à *Capoue* comme à *Rome*, un trait de l'influence étrusque.

Maintenant que cette notion est établie, il peut nous être permis de faire un pas de plus dans la voie où nous venons d'entrer, en reconnaissant, dans cette *triade divine* des Étrusques, introduite à *Rome* et à *Capoue*, un trait de la religion des Assyriens, qui n'avait pu être apporté en Italie que par l'émigration tyrrhénienne. La plupart des antiquaires qui se sont occupés, de nos jours, de la religion des Étrusques, à ne citer que les deux plus doctes et les plus récents, K. Ott. Müller[3] et M. Éd. Gerhard[4], se sont bornés à constater le fait capital de la *triade étrusque*, composée de *Jupiter-Tinia*, de *Junon-Kupra* et de *Minerve-Menerfa*, sans en rechercher l'origine, qui pouvait fort bien pourtant être étrangère au sol italique. Or nous possédons une notion qui peut nous donner

[1] J'emprunte ces détails à Pratilli, qui, s'il mérite le reproche d'avoir altéré des inscriptions, n'a encore, à ma connaissance, été accusé par personne d'avoir inventé des faits tels que ceux-là; voy. sa *Via Appia*, p. 287. Ajout. Rucca, *Capua vetere*, p. 66-67. — [2] *L. l.* p. 288. — [3] *Die Etrusker*, l. III, c. III, § 1, 2, t. II, p. 43-51. — [4] Éd. Gerhard, *über die Gottheiten der Etrusker* (Berlin, 1847, 4°), p. 5-10.

le secret de cette origine, et qui tend à nous la signaler comme asiatique; c'est celle de la grande *triade*, qui était la plus haute expression de la religion des Assyriens, et qui se personnifiait en *trois divinités*, l'*une mâle*, au milieu, les *deux autres femelles*, de chaque côté, que l'écrivain grec, qui nous a transmis ces détails précieux, Ctésias, extrait par Diodore de Sicile [1], assimile à *Jupiter*, à *Rhéa* et à *Junon*. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette assimilation, qui peut fournir le sujet de graves recherches d'archéologie comparée, dont je compte m'occuper dans un travail particulier sur la grande *Déesse-Nature* asiatique, considérée sous ses diverses formes et dans ses nombreux rapports avec les divinités analogues de la Grèce et de l'Italie. Je me borne à rapporter le fait, attesté par Diodore de Sicile, sur la foi de Ctésias, qu'il existait au sommet de la *pyramide de Bélus*, à *Babylone*, trois colosses, d'or battu, dans l'image desquels se résumait le système religieux des Assyriens; et j'ajoute que ces trois divinités, assimilées à autant de dieux helléniques, *Rhéa*, *Jupiter* et *Junon*, répondent manifestement aux *trois divinités capitolines* des Étrusques. C'est là, si je ne me fais illusion, une notion capitale, qui n'a été encore indiquée par personne, et que je me contente de consigner ici, en me réservant d'en développer ailleurs les preuves et les conséquences, et en montrant comment les divinités assyriennes, désignées sous les noms grecs de *Rhéa* et de *Héra*, peuvent trouver leur équivalent dans la *Junon*, la *Minerve* et la *Diane* des Étrusques et des Romains.

Il est triste de penser qu'au temps de Pratilli, c'est-à-dire au milieu du siècle dernier, il existait encore à la surface du sol de nombreux débris du *temple de Jupiter Capitolin*, *colonnes de divers modules*, *bases*, *chapiteaux*, *et ornements de toute espèce* [2], qui se sont perdus par l'incurie des gens du pays, sans laisser de traces d'aucune sorte. On savait déjà par la *Chronique* de *Volturno* que, dans le moyen âge, cinquante belles colonnes de marbre en avaient été enlevées pour servir à l'ornement de l'église de Saint-Vincent *in Volturno* [3]; et, depuis encore, il est notoire que plusieurs des archevêques de *Capoue*, notamment le célèbre cardinal Bellarmin, y ont fait des fouilles pour en retirer des marbres employés à la décoration de diverses églises de *Capoue* [4]. C'est de cette manière qu'a été détruit en détail le *temple de Jupiter*

[1] Ctes. *apud* Diodor. Sic. II, IX. Voy. Münter, *Religion der Babylon.* p. 52-53. — [2] Pratilli, *Via Appia*, p. 278; cf. *ibid.* p. 287 : *Anche oggidi veggonsi intorno a quel luogo molte grosse colonne infrante, fregi, ed altre reliquie.* — [3] Un extrait de cette *Chronique* est rapporté par Daniele, *del culto di Giove, etc.*, p. 75, a). — [4] Pratilli, *Via Appia*, p. 287.

Capitolin, avec un bien médiocre avantage pour l'église et sans aucun profit pour la science. Nous sommes du moins plus heureux pour l'autre *temple de Jupiter* qui existait à peu de distance de *Capoue*, à la base du mont *Tifata*, dans la région orientale de cette montagne. C'est, effectivement, à la place et sur le plan de cet édifice, avec des colonnes, des marbres les plus rares, avec des morceaux d'architrave et de corniche, et avec une foule de matériaux empruntés au temple antique, que fut construite la célèbre abbaye de *S.-Pietro*, de l'ordre du Mont-Cassin, qui existe encore très-délabrée sur un plateau de la colline où est bâtie la ville moderne de *Caserte*, dans le village de *Piedimonte*. Il est bien probable qu'indépendamment des marbres restés en évidence, il en fut enfoui beaucoup d'autres dans la construction de l'abbaye; et Pratilli parle d'un bas-relief, composé de plusieurs figures, malheureusement très-endommagées [1], qui devait être une tablette votive, sans doute un des nombreux monuments de ce genre qui avaient orné le temple antique. Un des antiquaires napolitains les plus instruits et les plus exacts du commencement de ce siècle, Daniele [2], signalait les nombreuses colonnes qui portent les arcades de l'église de *S.-Pietro*, deux entre autres, de grande dimension, de granit oriental, comme ayant appartenu au temple antique; ce qui ne peut faire l'objet d'aucun doute; il ajoutait qu'à son avis la plus grande partie des marbres et des colonnes de l'église cathédrale de *Caserte* avait été enlevée de cet édifice; il affirmait enfin que, dans sa jeunesse, il avait encore vu dans l'église chrétienne un magnifique candélabre de marbre blanc, dont la base était ornée, sur l'une de ses faces, d'un bas-relief représentant *Vénus* sortant de la mer et portée sur un char attelé de *dauphins*: unique et dernier débris de la riche décoration du *temple de Jupiter Tifatin*, qui s'est perdu dans un siècle et dans un pays civilisés [3].

Quant au *temple de Diane Tifatine*, le temple le plus beau peut-être de *Capoue*, et certainement le plus riche en monuments votifs, objets de la piété publique et particulière, il est bien certain qu'il existait à la place où fut bâtie, au VII^e^ siècle, l'église de *S.-Michele Arcangelo*, encore aujourd'hui appelée *S.-Angelo*, dont la désignation, *ad arcum Dianæ*, dans les documents du moyen âge, ne laisse aucun doute à cet égard. Mais l'église chrétienne n'occupe pas tout l'espace du temple antique. Il existe encore, en dehors de cette église, une

[1] Pratilli, *Via Appia*, p. 277. — [2] Voy. la *Dissertation* de Daniele, citée à l'une des notes précédentes, p. 74-75. — [3] Rucca, *Capua vetere*, p. 89-94.

portion de murs antiques appartenant à la *cella* du *temple de Diane;* sans compter les *colonnes* qui forment les trois nefs de l'église, et les *six colonnes* de l'*atrium*, qui proviennent toutes de l'édifice antique; sans compter encore les nombreux ornements de marbre, morceaux de frise et débris de sculpture, qui se voyaient encore épars sur le sol, au milieu du dernier siècle [1], tout autour de l'église chrétienne. La plate-forme qui la précède a conservé de même sa forme, sa dimension et sa disposition antiques; on y parvenait par un magnifique escalier, qui, à partir d'un premier palier, se partageait en deux rampes, à droite et à gauche, dont les voûtes existent encore. Arrivé au haut de cet escalier, on se trouvait dans le *vestibule* du temple, qui est aujourd'hui l'*atrium* de l'église, lequel était soutenu par les mêmes *colonnes*, entouré d'un portique et fermé par un parapet, dont un fragment considérable, haut de six palmes et large de quatre, s'est conservé jusqu'à nos jours. Ce fragment était employé dans la construction de la partie *basse* du mur de l'église, du côté du nord; il en a été retiré tout récemment [2], pour être placé plus convenablement de toute manière au musée de Naples, et il porte une inscription [3], qui, à raison des particularités curieuses qu'elle nous fait connaître, mérite d'être rapportée ici, telle que l'a transcrite en dernier lieu M. Mommsen [4], d'après la pierre originale :

HEISE. MAG. MVRVM. AB. GRAD
AD. CALCIDIC. .T. CALCIDICVM
ET. PORTIC. ANTE CVLIN. LONG. P
ET. SIGNA. MARMOR. CAST. ET. POL
ET. LOC. PRIVAT. DE. STIPE. DIAN
EMENDVM et faciENDVM
COERAVER

[1] Pratilli, *Via Appia*, p. 278. Cf. *ibid.* p. 283 : « Vedendosi porzione dell' antiche mura « di lui di là dalla detta chiesa, e' l vestibolo, al quale ascendevasi per una assai alta e « nobile scala, ritiene ancora la sua ampiezza e simmetria, nientemeno che la chiesa « le sue colonne : e quivi da pertutto all' intorno veggonsi dispersi varj fregj ed orna- « menti marmorei : onde si può far conghiettura dell' antico splendore. » — [2] Par les soins de Daniele, ainsi qu'il le déclare lui-même expressément, *Numism. Capuana, monet. ant. di Capua* (Napoli, 1802, in-4°), p. 85. L'inscription est rapportée, *ibid.* p. 87, et accompagnée de quelques observations. — [3] Publiée d'abord par Pratilli, *Via Appia*, p. 284. — [4] *Inscript. regni Neapolit. latin.* n. 3565, p. 187. Le savant auteur reproche avec raison à Pratilli d'avoir interpolé, dans les quatre lignes supérieures, des lettres appartenant aux noms des *magistri* qui n'existent pas sur la pierre. Du reste, l'inscription, y compris la date du consulat, est fidèlement rapportée; ce qui atténue le tort de Pratilli, et ce que ne dit pas M. Mommsen, quoique

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur cette inscription, qui pourrait être l'objet d'un long commentaire pour la seule détermination du mot *calcidicum*, ainsi écrit, et non *chalcidicum*. L'importance architectonique de ce monument, en ce qui regarde le *temple de Diane Tifatine*, est d'ailleurs sensible pour tout le monde. Mais la particularité qui y ajoute le plus grand prix, c'est qu'à la suite des noms des XII *magistri*, qui sont détruits, se trouve la mention du consulat de M. Antonius et d'A. Postumius, qui est de l'an de Rome 655. Or cette date répond à un temps où *Capoue*, soumise au régime de la *préfecture* romaine et traitée en ville conquise, n'avait encore reçu ni la colonie romaine de Sylla, ni celle de Jules-César. Le monument pour lequel se faisaient ces constructions nouvelles et ces réparations appartenait donc à la *Capoue* étrusque et samnite; et il fallait que cette ville, même dans l'état d'oppression et d'abaissement où elle était alors réduite, conservât une assez grande population et des richesses considérables, pour qu'il s'y exécutât de pareils travaux. C'est, d'ailleurs, une notion qui résulte de quelques autres inscriptions de *Capoue*, qui portent la date du consulat de C. Atilius et de Q. Servilius, de l'an de Rome 648 [1], antérieur de sept années au précédent, où il est question de *constructions*, faites au *temple de Cérès* et à *celui de Castor et Pollux*, et, en même temps, de la *célébration de jeux :* EIDEMQ. LOID. FEC; ce qui prouve bien que *Capoue* trouvait encore dans ses magistrats locaux et dans ses propres ressources les moyens de célébrer dignement son culte national, fondé par les Étrusques, orné par les Grecs et maintenu par les Samnites. Il existe enfin une inscription, datée du consulat de Sev. Sulpicius Galba et de M. Aurelius Scaurus, de l'an de Rome 646, par conséquent plus ancienne de deux années, qui mentionne la *construction du mur de la Vénus Jovia,* VENERVS IOVIAE, et la *célébration de jeux,* LOIDOS FECERVNT, qui avaient eu lieu à cette occasion [2]: nouvelle et irrécusable preuve

la même inscription, publiée déjà dans le recueil de Gudius, p. LXXIII, 6, d'après la copie de Camillo Pellegrini, renferme des fautes graves et nombreuses, qui pouvaient motiver un blâme sévère. — [1] L'une de ces inscriptions, publiée à plusieurs reprises, a été reproduite en dernier lieu par M. Mommsen, *Inscript. regn. Neapol. lat.* n° 3562. Une seconde a été publiée par Pratilli, qui affirme que le marbre se trouvait, à l'époque où il écrivait, dans la maison de Mazochi, *Via Appia,* p. 289. M. Mommsen, qui croit l'inscription fabriquée, d'après des motifs, qui, je l'avoue, ne me paraissent pas convaincants, l'a pourtant laissée subsister dans son recueil, n° 3563; et, quant à moi, je ne ferais aucune difficulté de m'en servir. — [2] Cette inscription, publiée plusieurs fois avec de nombreuses infidélités, fut restituée à sa vraie leçon par Daniele, *del culto di Giove, etc.,* p. 78. Elle se trouve aujourd'hui au musée de Naples, où M. Mommsen a pu la copier sur le marbre ori-

d'un état assez prospère encore où se trouvait *Capoue*, même sous le régime de la *préfecture* romaine. Or ce sont là des notions graves et curieuses, qui donnent aux restes du *temple de Diane Tifatine*, transformé en église chrétienne de *S.-Angelo*, un intérêt qui n'a pas été suffisamment apprécié [1].

Nous venons de voir *deux temples* de l'antique *Capoue*, ceux de *Cérès* et de *Castor et Pollux*, mentionnés sur des inscriptions qui répondent à l'an de Rome 648 et à l'an 655. Le premier édifice existait sur une hauteur, en face du *temple de Diane Tifatine*, en un lieu qui offrait, dans le nom de *casa Cerere*, que lui donnent les documents du moyen âge, un indice d'antiquité. Le culte de *Cérès* à *Capoue* se trouve, d'ailleurs, attesté par un marbre de cette ville, où se lit la dédicace : CERERI SAC [2], et par une autre inscription, où il est fait mention d'une femme, prêtresse de Cérès : CAESIA. M. F. SAcerdos CERERIS [3]. Le lieu indiqué par Pratilli comme pouvant avoir été l'emplacement du *temple de Cérès* [4], offrait encore, aux yeux des antiquaires du XVIe siècle, de nombreux débris d'un beau temple antique, des *colonnes*, des *bases*, des *chapiteaux*, des *corniches* de marbre blanc, des statues même, et des bas-reliefs, dont un représentait *Cérès*, avec des *épis* à la main et une *corbeille de fruits* à ses pieds, comme la montrent tant de monuments romains. Et, au souvenir de ces monuments, rendus à la lumière pour être livrés à une destruction irréparable, nous ne pouvons encore qu'exprimer le regret qu'ont trop souvent à éprouver les amis de la science, sur presque tous les points de son domaine. Je remarque encore que, d'après le témoignage d'un écrivain contemporain, il fut trouvé, en 1628, au voisinage de la place du *marché* de *Santa-Maria*, les ruines d'un *temple* qui, à raison des monuments qu'on en retira, fut reconnu pour le *temple de Cérès* [5]. Mais ces monuments n'ayant jamais été livrés à la publicité, et s'étant pareillement perdus depuis, cette opinion reste privée de toute espèce d'appui.

Quant au *temple de Castor et Pollux*, son existence ne repose que sur la foi de l'inscription que j'ai citée plus haut [6], et qui a paru suspecte à

ginal, *Inscrpit. regn. Neapol. lat.* n. 3561, p. 167. Le surnom IOVIA, donné ici à *Vénus*, venait du *bourg de Jupiter, Pagus Jovius*, où existait ce temple, au voisinage de *celui de Jupiter Tifatin*. — [1] Sur les ruines de cet édifice, voyez encore Rucca, *Capua vetere*, p. 77-89. — [2] Mommsen, *Inscript. regn. Neapolit. lat.* n. 3573. — [3] Idem, *ibid.* n° 3572. — [4] *Via Appia*, p. 280; Rucca, *Capua vetere*, p. 71-72. — [5] Pratilli, *Via Appia*, p. 288-289 : « Quivi da presso, dic' egli (l'Isa), essere « stato il tempio di Cerere, per le rovine e per le memorie trovatene nel 1628, « quandovi fu fatto cavare. » — [6] P. 22, 1).

M. Mommsen, d'après des motifs que je m'abstiens d'autant plus de discuter, qu'ils n'ont pas empêché l'habile philologue d'admettre l'inscription dans son recueil. Pratilli, qui affirme que, de son temps, le marbre se trouvait dans la maison de Mazochi, ajoute qu'il fut découvert à l'endroit nommé *S.-Leucio*, près de l'église paroissiale de *S.-Erasmo*, là où se voyait un *grand édifice ruiné et recouvert de terre*, qui devait être le *temple de Castor et Pollux*, avec d'autant plus de vraisemblance, observe-t-il, que des paysans lui assurèrent qu'*une fouille, ayant été pratiquée dans cet amas de terre, y fit apercevoir dans le bas de nombreuses colonnes et des statues, qui indiquaient un édifice d'une grande magnificence*[1]. Je donne ces détails, qui ne peuvent plus être vérifiés aujourd'hui, pour ce qu'ils valent, sur la foi de Pratilli qui les rapporte, et dont le témoignage est reproduit par Rucca[2], sans que cela y ajoute plus de valeur; et je me borne à dire qu'il y aurait peut-être d'importantes découvertes à faire en cet endroit, si les circonstances locales permettaient d'entreprendre une fouille.

Je crois devoir rester dans la même réserve au sujet du *temple de Vénus*, que l'un des antiquaires du XVI[e] siècle, l'Isa, assurait avoir existé près de la place du *marché*, dans la partie orientale, à cause d'une belle statue de Vénus, qui fut trouvée en cet endroit et qui orna longtemps le musée Spadafora de Naples, avec une grande base où se trouvait la dédicace : VENERI. FELICI[3]. Réduits que nous sommes à des indications si insuffisantes et peut-être même si suspectes, nous ne pouvons, en l'absence de témoignages classiques ou d'indices fournis par la numismatique de *Capoue*, admettre cette notion d'un *temple de Vénus*, qui, du reste, n'a rien en elle-même que de très-vraisemblable, surtout avec la connaissance que nous devons à un marbre cité plus haut[4], que le culte de *Vénus* avait obtenu un temple dans un faubourg de *Capoue*. Nous sommes plus heureux au sujet des *temples de Mars* et *de la Fortune*, qui sont cités par Tite-Live[5], l'un et l'autre, à cause d'un accident atmosphérique auquel la superstition romaine attachait beaucoup d'importance. Mais c'est à cette seule notion que se réduit la connaissance que nous acquérons ainsi que *Capoue* possédait, au temps des Étrusques et des Samnites, un *temple de Mars* et un autre *de la Fortune*. Une tradition

[1] Pratilli, *Via Appia*, p. 289 : « E si scorge quivi un grand' edifizio rovinato e di « terra coperto, che forse fu il suddetto tempio; e da' villani mi si assicura, che « avendo aperto una volta il terreno, vi si riconnobero al disotto varie colonne e « statue, che dinotavano fabbrica assai magnifica. » — [2] *Capua vetere*, p. 67-68. — [3] Pratilli, *Via Appia*, p. 288; Rucca, *Capua vetere*, p. 67. — [4] Voy. plus haut, p. 22, 2). — [5] Tit. Liv. XXVII, XXIII; cf. *ibid.* XXVII, XI.

immémoriale portait que le *temple de Mars* avait existé à l'endroit où Constantin fit construire sa fameuse basilique de *Capoue*, dont on voit encore les restes dans l'église paroissiale de *S.-Pietro in corpo*, à droite de la *voie Appienne*[1]; mais c'est là tout ce que nous en savons. Quant au *temple de la Fortune*, dont le site n'est pas moins ignoré, j'aurai lieu d'exposer, dans l'article où je traiterai de la numismatique de *Capoue*, mes idées sur le culte de cette déesse et sur les monuments qui s'en sont conservés.

Le *temple de Neptune*, à *Capoue*, n'est connu que par une inscription latine[2] et par une dénomination locale, employée dans des documents du moyen âge[3], qui semblent en indiquer le site au voisinage de la *porte de Liternum*, conduisant à la mer. Du reste, il n'est pas à ma connaissance que des vestiges d'antiquité aient été découverts en cet endroit. Il n'en serait pas de même pour le *temple de Mercure*, dont la mention se trouve aussi sur une inscription romaine[4]; malheureusement, cette inscription, rapportée par Pratilli sur la foi d'un des antiquaires du XVIe siècle, ne saurait inspirer beaucoup de confiance : aussi, a-t-elle été écartée par M. Mommsen de son recueil des *inscriptions latines du royaume de Naples*, d'après la règle, peut-être trop rigoureuse et trop absolue, qu'il s'était prescrite, d'éliminer comme fausses toutes les inscriptions rapportées par le seul Pratilli. Mais, sans tenir compte de ce marbre, il paraît bien difficile de ne pas admettre le fait de la découverte, opérée au voisinage du village de *S.-Erasmo*, du côté du couchant, de plusieurs *belles colonnes* données alors par la ville de *Capoue* au prince de *Caserte*. Avec ces colonnes, on trouva une *statue* mutilée de *Mercure*, qui fut retirée de la fouille, où on laissa d'autres *colonnes* et beaucoup de *marbres* enfouis. Pratilli, qui rapporte ces détails, ajoute que, de son temps, on trouva encore au même lieu *deux colonnes brisées*, et que la quantité de *marbres* qui apparaissaient inspira le projet d'une fouille, dont il souhaitait que le succès ne fût pas empêché par quelque circonstance fâcheuse[5]. On voit combien de trésors d'antiquité recélait et sans doute recèle encore ce sol de *Capoue*, qui n'a jamais été sondé qu'au gré du hasard, sans plan arrêté et sans intelligence dans la conduite des travaux.

Nous sommes réduits, pour la connaissance d'un *temple de la Victoire*, à *Capoue*, au seul témoignage de Cicéron[6], qui semble le mettre

[1] Pratilli, *Via Appia*, p. 275. — [2] Mommsen, *Inscript. reg. Neapol. lat.* n. 3585. — [3] Pratilli, *Via Appia*, p. 289; Rucca, *Capua vetere*, p. 69. — [4] Idem, *ibid.* p. 290. — [5] Idem, *ibid.* p. 290 : « A' nostri tempi però due altre colonne ne sono state tratte, « e qualche altro marmo si dovra appresso scavare, se fatale intoppo non mandi il « buon proponimento a vuoto. » — [6] Cicer. *De Divinitat.* 1, 43 : « quid? cum Cumis « Apollo sudavit, Capuæ Victoria? »

sur la même ligne que le *temple d'Apollon*, à *Cumes*, et qui en fait par conséquent un monument du premier ordre; et, à l'appui de ce témoignage, nous possédons, dans les médailles mêmes de *Capoue* [1], de nombreux indices de ce culte de la *Victoire* dans la ville Samnite. Mais c'est là tout ce que nous en savons; et il n'existe, à ma connaissance, aucun renseignement sur le site qu'occupa ce temple, et sur les débris qui pouvaient s'en être conservés.

Tels sont les grands monuments de la *Capoue* étrusque et samnite, entretenus par la *Capoue* romaine, que nous connaissons avec plus ou moins de certitude par des témoignages authentiques, et dont les débris, négligés dans les temps de barbarie, se sont perdus dans des temps de civilisation. Ainsi, pour en citer un dernier exemple, il existait encore, au XVIe siècle, de nombreux vestiges du *temple d'Hercule*, consistant en *colonnes* et *marbres de toute espèce*, qui se voyaient à un mille au nord du château royal de *Caserte* [2]; et aujourd'hui, il ne reste plus d'autre trace de ce temple que le nom d'*Ercole*, que porte encore le village, avec quelques marbres recherchés sur place et retrouvés par Daniele, dont un, consistant en un *autel votif*, sculpté sur ses quatre faces, a été publié par cet exact et judicieux antiquaire. Mais où ce travail de la destruction, opérée par des mains grossières en des temps éclairés, se montre encore plus sensible, c'est dans la notion, qu'il est si facile de vérifier sur le *plan* de *Capoue* dressé par Pratilli, au milieu du dernier siècle, des mausolées romains qui existaient encore à cette époque et qui ont tout à fait disparu de nos jours. Ces monuments étaient au nombre de *dix-sept*, sur les diverses voies antiques qui aboutissaient à *Capoue* et dont ils décoraient les deux côtés [3]; et aujourd'hui, il n'en subsiste plus que *trois*, réduits encore à un bien déplorable état. Je vais en donner une indication succincte; et c'est par cette description que je terminerai cet article, en me réservant de faire connaître, dans l'article suivant, les tombeaux d'époque étrusque et samnite découverts en dernier lieu, d'où sont sortis tant de monuments précieux pour la science.

Des milliers de tombeaux, qui ornaient des deux côtés le prolongement de la *voie Appienne*, cette reine des voies antiques, dans sa direction de *Capoue* à *Bénévent*, et qui se trouvaient surtout en abondance

[1] Je parlerai de ces médailles avec le type de la *Victoire*, dans un de mes prochains articles. — [2] Le fait se trouve rapporté dans une vie manuscrite du cardinal Santorio, en ces termes, cités par Daniele, *del culto di Giove, etc.*, p. 88-89 : « in « detto villaggio *fu già il famoso tempio di Ercole, come si vede per li vestigj di marmi* « *e delle colonne.* » — [3] Pratilli, *Via Appia*, p. 89-93.

dans l'espace compris entre *Capoue* et la *Calatia cis Vulturnum* (*delle Galazze*), il n'en reste plus aujourd'hui que *deux*, encore bien déchus de ce qu'ils étaient il y a à peine un siècle. L'un de ces mausolées, appelé dans le pays *Carceri vecchie*, situé le plus près de *Santa-Maria*, sur la gauche de la *voie Appienne*, et presque attenant à l'ancienne *porte Albana*, se montrait à peu près intact du temps de Pratilli[1]. Il était de forme conique, et n'avait perdu que son faîte. Sa hauteur, diminuée sensiblement par cette circonstance, se trouvait réduite à vingt-six palmes; sa circonférence était de cent cinquante. Il était entièrement revêtu de panneaux de marbre, ajustés avec le goût des beaux temps romains. On y entrait par une porte pratiquée dans le côté du midi, et, à l'intérieur, se trouvait un escalier par lequel on arrivait au sommet. Aujourd'hui, il ne reste plus de ce grand *cône* à plusieurs étages que l'étage inférieur, avec son revêtement et avec les nombreuses niches qui servaient, à l'extérieur, aussi bien qu'à l'intérieur, à recevoir les urnes cinéraires, les bustes et les autres monuments de la tombe. Il est juste de reconnaître, et j'en fais ici l'observation avec plaisir, que l'administration publique a pris des mesures pour conserver ce qui reste de ce beau mausolée, dont le type rappelle les traditions de l'art asiatique, en l'étayant en plusieurs endroits d'une manière assez solide pour en prévenir la ruine.

Le second mausolée, qui se trouve de l'autre côté de la *voie Appienne*, à peu de distance du village de *le Curti*, porte le nom vulgaire de *Conocchia*, qu'il doit à sa forme conique élancée. C'est une *tour à quatre étages*, qui s'élève sur une *base carrée*, en diminuant de largeur à chaque étage, de manière à offrir l'aspect d'un *bûcher pyramidal* de plusieurs assises en retraite, genre de monument qui rappelait, chez les Romains, le type de la *pyra*, et qui se liait pareillement aux traditions de l'art asiatique, comme je crois l'avoir prouvé dans un de mes écrits[2]. Sa hauteur est encore de cent vingt-cinq palmes, avec une largeur de cinquante pour le premier étage, de trente-six pour le second, de trente pour le troisième, et une largeur moindre pour le quatrième, qui portait le couronnement, détruit depuis longtemps. On peut voir dans le livre de Pratilli[3] une description, bien insuffisante sans doute, de ce monument, le seul qui puisse donner encore quelque idée de la grandeur et du goût de la *Capoue* romaine, en même temps qu'il offre une réminiscence intéressante d'un type que les Étrusques devaient aux

[1] *Via Appia*, p. 350. — [2] Voy. l'*Appendice B* à mon *Mémoire sur l'Hercule assyrien, etc.*, p. 388-401. — [3] *Via Appia*, p. 350.

Tyrrhéniens, leurs ancêtres de l'Asie Mineure. Dans l'état où il se présente, avec son revêtement extérieur, avec ses colonnes, ses corniches, ses sculptures architectoniques, aussi bien qu'avec ses chambres intérieures à chaque étage, d'une disposition neuve et singulière, on ne saurait assez s'applaudir qu'il ait pu échapper aux déprédations des âges de barbarie; et, en le contemplant avec l'intérêt qui s'attache à cet unique débris des splendeurs de *Capoue*, on lit avec plaisir, sur un marbre tout moderne, l'inscription qui atteste qu'il a été l'objet d'une restauration intelligente, sous le gouvernement de Ferdinand I[er].

Des monuments, décrits ou cités par Pratilli en divers endroits de la même *voie Appienne*[1], jusqu'au site de l'antique *Calatia* (*delle Galazze*), il n'en subsiste plus qu'*un*, qui se trouve à deux milles de *Santa-Maria*, près du village de *Casapulla*, sur la gauche et à peu de distance de la *voie Appienne*. C'est un tombeau, dont la façade offre un développement de vingt-quatre palmes, avec une largeur de dix pour les côtés; l'intérieur consiste en une chambre, garnie, sur les quatre côtés, de niches sépulcrales, mais depuis longtemps dépouillée de tous ses ornements.

Indépendamment de ces tombeaux, érigés, suivant l'usage romain, à la surface du sol[2], il existe encore, dans la propriété d'une famille, nommée Pattorelli, un *hypogée*, d'époque romaine aussi, que je regrette d'autant plus de n'avoir pu visiter, que je sais que cet *hypogée* a été conservé dans l'état où il a été trouvé, avec tous les objets qu'il renfermait, par un procédé qui fait trop d'honneur à l'intelligence du propriétaire, et dont les exemples sont trop rares, pour que je n'en consigne pas ici la mention, avec le sentiment de gratitude qu'il est fait pour inspirer à tous les antiquaires. Cette conduite n'en rend que plus déplorable la destruction, opérée près de cet endroit même, d'un petit temple antique, qui fut découvert, il y a peu d'années, avec tout son revêtement de marbres précieux, et dont il ne reste plus aujourd'hui le moindre vestige. Le même sort atteignit une immense fabrique de *terres cuites*, qui fut trouvée au voisinage de ce temple. Des milliers de figurines de cette matière, qui en furent retirées, se perdirent dans

[1] Ailleurs encore, des deux côtés de la *voie Tifatine*, il cite deux monuments, existant de son temps, vus encore et dessinés par Saint-Non, *Voyage pittoresque*, t. II, p. 247-249, qui ont disparu depuis, avec beaucoup de tombeaux antiques, dont je ne sache pas que les nombreuses inscriptions aient jamais été recueillies, *Via Appia*, p. 274. Il en est de même des monuments construits au-dessus du sol et des tombeaux souterrains qu'il signalait sur la *voie Liternine*, p. 276. — [2] Pour la découverte, opérée en 1843, à l'occasion de la construction du *Campo santo* de *Santa-Maria*, de tombeaux romains fabriqués en briques, voy. les détails donnés dans le *Bullet. archeol. Napol.* I, 89-90.

les mains ignorantes d'ouvriers du pays, ou furent brisées et détruites, de manière qu'il ne s'en sauva qu'un très-petit nombre, telles que celles que j'ai vues dans la collection de M. Genn. Riccio, à *Santa-Maria*, et dont j'ai dû un dessin à la bonté de cet antiquaire. Ces statuettes représentent uniformément une *déesse assise*, qui tient sur ses genoux, tantôt *un*, tantôt *deux enfants qu'elle allaite;* et, d'après cette circonstance, comme aussi d'après divers indices qui accompagnèrent cette découverte, M. Genn. Riccio a été conduit à penser que le temple, dont cette fabrique de terres cuites était une dépendance, pouvait bien avoir été dédié à *Vénus Genetrix*, en se fondant, pour cette attribution, sur un marbre, dédié VENERI GENETRICI, en raison d'un vœu accompli, PRO SVSCEPTA PROLE, marbre, qui se lisait encore, en 1728, encastré dans le mur d'une petite maison du pays [1]. Je n'ai pas maintenant le loisir de discuter cette opinion de l'antiquaire napolitain, et je ne me rends pas garant de l'authenticité de l'inscription rapportée par Pratilli. Je me borne à dire que nous connaissions déjà, par des statuettes de terre cuite, provenant de *Pæstum*, un type analogue à celui-là, et certainement en rapport avec une idée pareille. M. Éd. Gerhard, qui a publié ces terres cuites, du cabinet de M. le prince de San-Giorgio-Spinelli, à Naples [2], y a vu l'image de la *Demeter Kourotrophos* des Grecs; et il est certain que, en se plaçant dans les idées grecques, on ne saurait mieux rendre compte de ce type d'une *déesse qui allaite un* ou *deux enfants*, qu'en y reconnaissant la *Terre qui nourrit les hommes*. Seulement, je dois observer, puisque j'en trouve ici l'occasion, que ce type, emprunté aux idées de la religion naturelle, avait été fourni à la civilisation grecque, étrusque et romaine, par un art asiatique; c'est ce qui résulte du fait que des statuettes toutes semblables d'une *déesse assise*, avec un *enfant emmaillotté sur ses genoux*, statuettes exécutées en pierres du pays et d'un travail phénicien, ont été trouvées récemment sur l'emplacement de l'ancienne *Idalion*, en *Chypre* [3], où elles étaient autant d'objets votifs offerts à la grande

[1] Pratilli, *Via Appia*, p. 384. — [2] *Antiche Bildwerke*, I. Cent. V. H. Taf. XCVI, 1-9. — [3] Le site de l'antique *Idalion*, encore aujourd'hui appelé *Dalin*, a été décrit avec beaucoup de soin et de détails par M. L. Ross, dans son récent *Voyage aux îles de Cos, de Rhodes et de Chypre, Reis. nach Kos, Rhodos und der Insel Cypern* (Halle, 1852, in-8°), p. 99, suiv. On y trouve, suivant son témoignage, p. 100, *en une quantité incroyable*, de petites statuettes de pierre, qui représentent la déesse phénicienne de *Chypre*, sous ses diverses formes. Plusieurs de ces statuettes, recueillies par lui-même, ont été déposées au musée de Berlin. C'est de la même localité que provenaient celles qu'un jeune savant français, M. de Mas-Latrie, a rapportées pour notre cabinet des Antiques. M. de Saulcy a retrouvé, à un intervalle de quelques années, le même sol tout parsemé

Déesse-Nature phénicienne de l'île de *Chypre*. Plusieurs de ces figurines, recueillies sur les lieux mêmes par M. de Saulcy, ont été déposées par lui dans notre musée du Louvre, et j'en possède moi-même un exemplaire, que je dois à l'amitié de mon savant confrère, et que je publierai bientôt dans un travail dont je m'occupe, dans le *Mémoire* cité plus haut [1], *sur la Grande Déesse-Nature assyrienne et phénicienne, considérée dans ses rapports avec les déesses équivalentes de la Grèce et de l'Italie.*

TROISIÈME ARTICLE.

De tous les monuments de l'antique *Capoue* que le temps et la barbarie ont épargnés, les seuls qui puissent être attribués à l'époque étrusque, puisque ceux dont il subsiste des vestiges à la surface du sol appartiennent sans nul doute à la *Capoue* romaine, sont les tombeaux, creusés ou construits dans la terre à une plus ou moins grande profondeur. Ces monuments avaient déjà attiré l'attention des antiquaires dès la fin du dernier siècle, où l'anglais Hamilton, qui avait résidé vingt-six ans à Naples en qualité d'ambassadeur britannique, donnait, d'après sa propre expérience, des détails exacts et circonstanciés sur ces anciens tombeaux de *Capoue*, que le hasard faisait découvrir de temps en temps. Il avait assisté à l'ouverture de *treize* de ces tombeaux, construits de gros blocs de tuf assemblés sans ciment; il avait pu voir par lui-même de quelle manière les squelettes y étaient déposés sur le sol et entourés de vases placés d'une certaine manière, à la hauteur de la tête, le long du corps et vers les pieds; et, parmi ces vases, tous d'un travail archaïque, quelques-uns offrant des caractères grecs, il avait signalé particulièrement celui de la forme de *cratère*, de grande proportion, en figures noires sur fond rouge, avec des détails blancs et violets, représentant une *chasse au sanglier* de l'âge héroïque, dont les personnages, *Antiphatès*, *Eudôros* [2], *Polydôros*, *Po-*

de débris de figurines de cette espèce; il a pu en recueillir un assez grand nombre, qui se voient dans notre musée du Louvre. Je possède moi-même une de ces statuettes, d'une intégrité parfaite, où la déesse est représentée debout, d'une forme très-allongée, qui était propre à l'art phénicien : monument capital dans son genre, que je compte publier dans mon *Mémoire sur la Déesse-Nature phénicienne*. — [1] Voy. p. 19. — [2] L'*epsilon*, ainsi formé Σ, se prenait pour un *bêta*, et Hamilton lisait le nom *Budôros*. Mais nous savons maintenant que cette forme, qui s'est rencontrée sur le célèbre vase Dodwell et sur des inscriptions archaïques de colonies corinthiennes,

lydas, *Panthippos*, *Polyphas*, sont nommés en caractères grecs d'ancienne forme[1].

Ce vase, un des plus importants et des plus célèbres, à tous égards, qu'il y ait dans la science, provient donc avec toute certitude de *Capoue;* et il peut à lui seul nous servir à apprécier ces *vases d'ancienne fabrique*, *vascula antiqui operis*, que les colons romains du temps de Jules César trouvaient *dans les plus anciens tombeaux de Capoue*, *vetustissima sepulcra*[2], et auxquels ils mettaient tant de prix; et Hamilton, qui a rapproché du témoignagne de Suétone le fait récent de ces découvertes d'*anciens tombeaux* de *Capoue*, était bien fondé à justifier l'un par l'autre. Seulement, l'antiquaire anglais, qui fut si frappé du caractère hellénique de ce superbe vase, à la fois sous le rapport du style des figures et de la forme des caractères, en quoi il avait parfaitement raison, commettait une singulière inadvertance, en s'autorisant principalement de ce fait pour retirer aux vases peints, regardés généralement alors comme *étrusques*, cette dénomination d'*étrusques*[3]. Il oubliait que *Capoue* était précisément une *ville étrusque*, et, conséquemment, qu'il y avait tout lieu de considérer comme l'œuvre d'un art étrusque un vase trouvé dans un ancien tombeau d'une ville étrusque. Nous savons aujourd'hui, par l'acquisition faite récemment à la science de vases d'une fabrique toute semblable recueillis dans d'anciens tombeaux de villes étrusques de la Campanie et de l'Étrurie même[4], que l'alphabet grec dont se servaient

était propre à l'alphabet corinthien, pour l'*epsilon;* voy. mon *Mémoire sur un vase peint de fabrique corinthienne*, p. 20, 1), 2); en sorte que le véritable nom est *Eudôros*. Il est superflu d'ajouter que *Budôros* (BΥΔΩΡΟΣ) peut difficilement être un nom grec, tandis que le nom *Eudôros* (ΕΥΔΩΡΟΣ), très-régulièrement formé, est connu par de nombreux exemples, à la fois de l'époque mythologique, Homer. *Iliad.* XVI, 179; Hesiod. *Theog.* 244 et 360; Schol. Euripid. *Phœniss.* 159, et des temps historiques, Boeckh. *Corp. inscr. gr.* n. 172; Mionnet, *Description, etc.*, t. III, p. 340, n. 207, et p. 194, n. 961. — [1] Publié dans les *Antiquités étrusques* de d'Hancarville, t. I, pl. I-IV, p. 153, suiv. — [2] Voyez notre premier article, p. 6-7, où nous avons rapporté le texte de Suétone, en nous attachant à en faire ressortir les principales circonstances. — [3] Sir W. Hamilton's *Einleitung über das Studium der ant. Vasen, etc.*, dans les *Griechisch. Vasengemälde* de Boettiger (Weimar, 1797, 8°), I. B. p. 21 : « Aber die berühmte Vase mit der wilden Schweins-jagd des Antiphates,... « brachte mich, als die in einem Grabe beim alten Capua gefunden wurde, zuerst auf « die Vermuthung, dass diese Vasen griechischen und nicht etrurischen Ursprungs « seyn müssten. » — [4] Un de ces vases, trouvé à *Nola*, existe dans le musée de Naples, *Neapels ant. Bildwerke*, I, 324. On en voit un autre, provenant de *Cære*, dans le *Museo Gregoriano* du Vatican, t. II, tav. I, 3 et 3 *a*, et un troisième, de la même localité, au musée de Berlin, Éd. Gerhard's *Neuerworbene Denkmäler, etc.*, § 3, Taf. I. M. le marquis Campana en possède un quatrième, trouvé pareillement à *Cære*, et décrit par M. Éd. Gerhard, *Archäol. Zeitung*, 1846, n. 43, p. 302, 2).

les auteurs des inscriptions qui s'y lisent, était l'alphabet corinthien [1]: d'où il suit que l'art qui s'y trouve employé était aussi l'art corinthien; et, en rapprochant ce fait archéologique de la célèbre tradition de l'émigration à *Tarquinies* du Corinthien Démarate, accompagné de toute une colonie d'artistes corinthiens, on voit avec quelle facilité s'explique l'existence d'un art corinthien au sein de villes étrusques, telles que *Capoue*, qui devient un nouveau titre à l'appui de son origine étrusque, en même temps qu'une nouvelle preuve de la faveur avec laquelle s'y exerçaient les arts de la Grèce, sur un sol cultivé de bonne heure par la civilisation pélasgique.

Il était donc bien connu, dès la fin du siècle dernier et dans les premières années du nôtre, que les anciens tombeaux de *Capoue*, chaque fois que le travail des champs ou une circonstance accidentelle en faisait découvrir quelques-uns qui avaient pu échapper aux recherches des colons de Jules César, renfermaient des *vases peints d'ancienne fabrique*, *vascula antiqui operis*, et d'autres objets de style grec. Mais c'est surtout de nos jours, à l'occasion de la construction du chemin de fer de Naples à Capoue, dont l'avant-dernière station se trouve à *Santa-Maria di Capua*, l'ancienne *Capoue*, que ces découvertes sont devenues nombreuses et importantes. Les travaux, commencés en 1843, mirent à découvert dans l'espace d'un mille, tout le long de la voie ferrée, une vaste *nécropole*, dont les tombes les plus anciennes, celles qui se trouvaient à une plus grande profondeur, étaient creusées dans le tuf, et fournirent, en plus ou moins grande quantité, des vases peints, la plupart d'ancien style, des vases d'albâtre de diverses formes, des objets de bronze, des monnaies, des bijoux d'or et d'argent, qui se dispersèrent malheureusement en une foule de mains aujourd'hui inconnues. L'intérêt que ces découvertes avaient excité dans le pays donna lieu à d'autres fouilles, dont l'une, exécutée en 1847, produisit la découverte de plus de quatre-vingts tombeaux, taillés dans le tuf, conséquemment de la haute époque, qui se distinguaient par la richesse de leur mobilier funéraire, consistant principalement en vases peints archaïques et en vases de bronze, dont l'un, appartenant au négociant d'antiquités Raff. Barone, surpasse par la beauté de sa forme, par la grandeur de ses proportions, par l'intérêt de ses sujets gravés au trait et par celui de ses figures ajoutées de ronde bosse, tous les monuments de ce genre recueillis jusqu'ici sur le sol de l'antiquité italique.

[1] Je renvoie aux éclaircissements que j'ai donnés, à ce sujet, dans mon *Mémoire sur un vase peint de fabrique corinthienne*, extrait des *Annales de l'Institut archéologique*, t. XIX (Paris, 1847, in-8°), p. 18 et suiv.

Des fouilles couronnées de si heureux succès ne pouvaient pas s'arrêter sur un terrain qui paraissait si loin d'être épuisé; elles ont continué jusqu'à l'année où nous sommes, avec les chances diverses qui accompagnent toujours ces sortes d'entreprises; et c'est le résultat de ces découvertes que je me propose de faire connaître à nos lecteurs, à la fois sous le rapport de la forme générale des tombeaux et sous celui des principaux objets d'antiquité qui y furent trouvés : vases de terre cuite peints, vases de bronze ciselés, figurines de terre cuite et médailles, en m'attachant de préférence à ceux de ces objets qui, par leur caractère archaïque, appartiennent le plus indubitablement à l'époque étrusque de *Capoue*, en même temps que par les indices qu'ils fournissent de traditions asiatiques, ils forment un des éléments de l'étude de l'archéologie comparée les plus curieux qui aient été acquis de nos jours à la science. Cette considération, si grave en elle-même, était déjà un motif suffisant pour le travail que j'ai entrepris; et j'ai eu encore, pour m'y livrer, une autre raison que nos lecteurs apprécieront sans doute : c'est que, jusqu'ici, les fouilles de *Capoue*, si importantes pour la science, n'ont été encore, même à *Naples*, où elles devaient offrir tant d'intérêt, l'objet d'aucune notice particulière; il n'en a même pas été fait mention dans le *Bulletin archéologique de Naples*, excellent recueil, dû en grande partie aux travaux d'Avellino, et repris, depuis la mort de ce savant illustre, avec le concours de son digne neveu, M. Minervini, et du docte P. Garrucci; en sorte que la connaissance des faits archéologiques qu'elles ont produits risquerait de se perdre, si ces faits n'étaient recueillis, au moins sommairement, dans un temps où le souvenir en est encore présent aux personnes qui en furent les témoins. Dans le compte que je vais rendre des principales découvertes opérées dans les tombeaux de *Capoue*, j'ai fait usage de documents recueillis sur les lieux, à *Santa-Maria di Capua*, dans les communications de M. Genn. Riccio et dans l'examen de ses collections d'antiquités, toutes formées du produit de ces fouilles. J'ai dû aussi, grâce aux bons offices de mon savant ami M. Minervini, l'habile et zélé antiquaire napolitain, d'utiles renseignements à M. Sideri, l'inspecteur des fouilles, et à M. Caruso, l'architecte de *Santa-Maria;* en sorte que je puis assurer que toutes mes observations reposeront sur les témoignages les plus dignes de confiance.

Les tombes de la plus ancienne époque se trouvent généralement taillées dans le tuf, à une profondeur qui varie, suivant les circonstances du sol, de 10 à 20 palmes napolitains. Cette ancienneté relative est prouvée par le fait que les tombes en question sont le plus souvent

surmontées de tombeaux construits et disposés à la manière romaine, et garnis d'objets à l'usage des Romains, et par cette autre circonstance, qu'au-dessus de ces tombes romaines se trouvent ordinairement, à fleur du terrain actuel, des sépulcres de l'époque chrétienne. C'est le même fait général qui a pu être constaté dans la *nécropole* de *Nola*, ville si voisine de *Capoue*, qui eut tant de rapports d'intérêt et de destinée avec la grande cité campanienne. Là aussi on trouve généralement quatre étages superposés de tombeaux, dont l'ordre constant indique bien la succession historique des divers systèmes de civilisation qui avaient régné dans cette ville : c'est à savoir, à l'endroit le plus profond, les tombeaux de la population primitive, ou des aborigènes de la Campanie; puis, les tombeaux grecs; en troisième lieu, les tombeaux romains, et enfin, au niveau du sol, les tombes chrétiennes. A l'appui de cette notion, je rappelle que la *nécropole* de *Cumes*, la plus ancienne des villes grecques de la Grande Grèce, a fourni le sujet d'une observation semblable. Les sépultures de l'époque primitive, celles qui se trouvaient au-dessous des tombeaux de l'époque hellénique, surmontés eux-mêmes de ceux de l'époque romaine, et qui atteignaient au niveau de la mer, se reconnaissaient à cette circonstance pour les plus anciennes, d'accord avec la nature des objets qu'elles fournissaient, et parmi lesquels se distinguaient des fragments de vases peints d'une fabrique phénicienne[1], produits d'une industrie antérieure aux Grecs et aux Étrusques. Il ne saurait donc subsister de doute sur cette notion capitale, que les tombes taillées dans le tuf, à une plus grande profondeur, sont celles de la plus ancienne époque de *Capoue*, conséquemment de la période étrusque.

Ces tombeaux sont de plusieurs espèces. Le plus souvent ils sont construits de blocs de forme carrée, d'une grande dimension, d'une pierre fournie par le sol ou tuf, appareillés sans ciment, suivant le système propre à la haute antiquité. Leur forme est généralement celle d'un quadrilatère plus ou moins allongé, et leur toit est tantôt plat, tantôt triangulaire, ou bien à fronton aplati, de la manière dont on le voit représenté sur le dessin du tombeau choisi par Hamilton, entre tous les tombeaux de *Capoue*, ouverts en sa présence. Quelquefois, au lieu de pierres, ces tombeaux sont formés de grandes briques, assem-

[1] Tels que celui que j'ai publié à la suite de mon *Mémoire sur l'Hercule assyrien et phénicien*, pl. IX, n. 9, où j'ai eu aussi l'occasion de signaler ce fait intéressant, *Appendice* A, p. 379, 4). Il peut bien m'être permis de remarquer que la *fabrique phénicienne* de ces sortes de vases est admise par Micali, d'accord avec mes idées et avec celles de K. Ott. Müller; voy. ses *Monum. ined.* tav. XLIII, p. 250.

blées de la même manière, et quelquefois aussi ces briques sont ornées de bas-reliefs, représentant des traits de la mythologie, ou des scènes funéraires d'un style le plus souvent archaïque, qui auraient bien mérité d'être recueillis et publiés dans l'intérêt de la science. On peut en juger d'après un de ces bas-reliefs, exécuté sur une grande table d'argile et fixé, au moyen de clous, à la paroi du tombeau qui répondait à la tête du squelette; lequel bas-relief, représentant *Persée* qui apporte à *Minerve* la *tête de Méduse*, se trouve dans la collection de M. Genn. Riccio à *Santa-Maria*[1]. Au nombre de ces bas-reliefs, j'ai remarqué encore, dans la même collection, des représentations de *combats d'hommes armés*, les uns *à pied*, les autres *à cheval*, dans un style de dessin tout particulier, avec un système d'armure qui paraît tout à fait local. Je ne fais aucune difficulté d'attribuer ces bas-reliefs, qui sont d'une forte saillie, aux Samnites, maîtres de *Capoue*, dans un temps plus ou moins voisin de leur conquête; et je les signale à l'intérêt des antiquaires comme le seul monument authentique qui existe peut-être au monde de l'art national des Samnites, d'une époque antérieure d'un siècle ou deux aux médailles de la *guerre sociale*.

Les tombeaux construits en briques, qui avaient reçu à l'intérieur cet ornement de tables sculptées, étaient aussi ornés d'*antéfixes* appliquées contre leurs parois extérieures, et offrant le plus souvent des *masques gorgoniens* richement coloriés, *à fond bleu*, avec des détails *blancs*, *noirs* et *rouges*. J'ai vu plusieurs de ces masques, parfaitement conservés, avec toutes leurs couleurs, dans la riche collection du négociant d'antiquités Raff. Barone; et il en existe un choix considérable au musée de Naples, où ils ne tarderont sans doute pas à être exposés, de manière à devenir un objet d'étude. D'autres de ces *antéfixes* offrent une *tête de femme*, de face, d'un style de dessin archaïque, surmontée d'une *palmette* et placée au milieu d'*enroulements* qui doivent avoir eu une signification symbolique. La même *tête de femme*, que je prends pour celle de la *Déesse Nature* asiatique, placée au milieu d'ornements dont la forme et la combinaison, d'un caractère certainement étrusque, me semblaient offrir d'une manière plus frappante une tradition asiatique, décorait la plus belle de ces *antéfixes* que je vis chez le négociant napolitain Barone; et c'est cette considération qui me porta à faire l'acquisition de cette terre cuite, un des plus précieux morceaux de

[1] Il a été publié par M. Minervini dans son *Bullet. archeol. Napolet.* nuova serie, tav. v, 1, sans que l'explication en ait encore été donnée. Je reviendrai sur ce monument, dont nos lecteurs peuvent prendre une idée d'après la planche jointe à cette notice, où il est figuré dans le dessin du tombeau n° 1.

l'antiquité étrusque de *Capoue*, sur lequel j'appellerai plus particulièrement l'attention de nos lecteurs, dans un de mes prochains articles, au moyen d'une description détaillée à l'appui de laquelle je pourrai produire un dessin. En attendant, je dois encore ajouter que j'ai remarqué le même ornement d'*antéfixes* employé à l'intérieur des chambres sépulcrales étrusques, mais d'une manière différente, c'est-à-dire au-dessus de la corniche qui règne tout au pourtour, dans la représentation de ces tombeaux étrusques, que M. le marquis Campana a fait exécuter à Rome, au sein d'une de ses maisons qui renferment ses inestimables collections. Les *antéfixes* dont il s'agit offrent aussi le plus souvent des *masques gorgoniens*, dont nous savons, par tant de centaines de vases peints d'ancien style, quel fréquent usage faisaient les Étrusques, qui avaient certainement puisé ce type dans les religions lunaires de l'Asie [1]; en sorte qu'on ne peut douter que l'emploi du même type dans les tombeaux de *Capoue* n'appartienne au même système d'archéologie étrusque, ainsi qu'à la même origine asiatique. Nos lecteurs pourront, d'ailleurs, se faire une idée exacte de la forme générale de ces tombeaux de *Capoue*, les uns à toit horizontal, les autres à toit triangulaire, et tous construits en tables de terre cuite, avec des *antéfixes* appliquées extérieurement sur deux de leurs parois et avec des bas-reliefs de terre cuite fixés à l'intérieur sur les mêmes parois, ils pourront, dis-je, s'en faire une idée, d'après le dessin qui accompagne cette *Notice*, et qui rend sensibles aux yeux les circonstances que je viens de signaler.

Les tombeaux qui nous occupent sont quelquefois construits en marbre, et ce sont ceux qui appartiennent aux temps les plus récents, et dont le mobilier offre aussi le moins d'intérêt. Mais le plus grand nombre est formé de simples briques, sans ornement d'aucune espèce; et ce sont aussi ceux de la classe ordinaire de la population, qui se trouvent mêlés parmi ceux de la classe élevée, sans qu'il y ait parmi ces différents ordres de sépultures aucune distinction apparente. On en trouve enfin qui sont creusés dans la terre vierge, devenue par le long cours des âges presque aussi dure et aussi compacte que le tuf; et cette dernière classe de tombeaux, de l'espèce la plus modeste, avait

[1] A défaut de preuves détaillées, qu'il me paraît superflu de donner ici sur ce point d'antiquité, je me contente de renvoyer au dernier ouvrage de Micali, qui a eu l'un des premiers le mérite d'appeler l'attention des antiquaires sur le caractère symbolique du *masque gorgonien*, sur sa signification liée à celle du *dieu infernal*, et sur son origine orientale, et qui en a publié de nombreux monuments, fournis par presque toutes les classes d'antiquités étrusques; voy. ses *Monum. ined.* tav. XLIII, 5, p. 261; sg.; tav. LI, 1-10, p. 317-327, et sa *Storia*, tav. CII, p. 167-176, ed. Milan.

généralement pour couvercle de grandes briques posées à plat ou des dalles de pierre. Telles sont les différentes espèces de tombeaux qu'on a trouvées aux environs de *Capoue*, toujours le long des voies antiques, dont ils bordaient les deux côtés, et en plus grand nombre et d'une plus haute importance, sur la principale de ces voies, la *voie Appienne*, particulièrement au voisinage de l'*Arco di Capua*, où paraissent avoir été situées les tombes des personnages les plus considérables, d'après la richesse des objets qu'elles ont fournis. Mais une notion précieuse, que je dois à M. Genn. Riccio, et que je ne saurais laisser se perdre dans l'oubli, c'est qu'il s'est rencontré plus d'une fois des tombeaux dont la chambre sépulcrale, d'une plus grande dimension, était ornée, sur toutes ses parois, de peintures exécutées sur enduit et consistant en figures d'ordre mythologique. Malheureusement, ces tombeaux, qui paraissaient avoir été fouillés du temps des Romains, et qui ne renfermaient plus que de faibles et misérables vestiges de leur mobilier funéraire, ont été détruits presque immédiatement par les gens du peuple, mécontents de n'y trouver que ces tristes débris. Mais M. Genn. Riccio m'assura qu'ayant été appelé à voir un de ces tombeaux, ainsi dépouillé dans l'antiquité, et déjà réduit, par la main de ceux qui l'avaient découvert, dans l'état le plus déplorable, il put encore recueillir quelques fragments de cet enduit peint, dont les figures conservent toute la vivacité de leurs couleurs.

Après ces observations générales, que j'ai tâché de réduire à leur plus succincte et plus exacte expression, nos lecteurs seront sans doute bien aises de trouver ici l'indication de quelques-uns de ces tombeaux, qui se distinguaient par une forme et une disposition particulières, et dont je possède le dessin de la main de l'architecte de *Santa-Maria*. L'un de ces tombeaux, qui était construit en dalles de pierre, au-dessus d'une base, avec un couvercle triangulaire formé de dalles juxtaposées du même tuf, était double à l'intérieur, au moyen d'un mur de clôture qui le divisait en deux petites cellules, remplies chacune par un squelette. La tête de ces squelettes était appuyée contre le mur du fond, et il y avait dans la partie du mur de clôture qui répondait à ces deux têtes une petite fenêtre, pratiquée régulièrement, avec une intention qu'on ne peut méconnaître, et qui est un trait touchant de mœurs antiques. On trouva dans ce tombeau cinq vases, de l'argile et de la fabrique de *Nola*, de petite dimension. Un second sépulcre avait une forme tout à fait extraordinaire : il était en terre cuite, et il consistait en deux morceaux, de forme demi-cylindrique, qui, en s'ajustant l'un sur l'autre, composaient un cylindre complet ; ils étaient fixés ensemble, à la base,

au moyen d'un disque, peint sur enduit, représentant un *masque de Gorgone*, qui avait les dents *blanches* et la langue, tirée hors de la bouche, coloriée *en rouge*. Ce tombeau, le seul de cette forme qui me soit encore connu, renfermait les ossements d'un jeune homme, accompagnés d'un seul objet, qui était un vase de pâte de verre, de travail grec, de la forme de *prochoé* ou *préféricule*.

Un troisième tombeau offrait plus d'intérêt encore par sa masse, par sa dimension et par les objets qu'il renfermait. Il était construit en dalles de tuf, affectant une élévation pyramidale, et terminé par un toit plat. Les parois intérieures avaient reçu une *couche de blanc*, sans enduit, et, sur ce fond blanc, étaient dessinées, au trait, *en rouge*, des figures de *guerriers*. Malheureusement, ces figures se trouvaient presque entièrement détruites par l'effet de l'infiltration des eaux, et il fut impossible à l'architecte, dont je reproduis ici le témoignage, d'en conserver un seul fragment, attendu qu'aussitôt qu'on portait la main aux dalles de tuf, la couche de blanc s'en détachait; mais le fait du tombeau, peint de la manière que je l'ai indiqué, restera du moins acquis à la science. A l'intérieur du tombeau régnait une banquette, construite du même tuf, dans le sens de la longueur, sur laquelle reposaient les ossements d'un squelette de taille gigantesque; on y trouva une ceinture militaire, en bronze, avec des boucles d'argent à la partie antérieure, une lance de fer et plusieurs ustensiles, aussi de bronze, suspendus par des clous de fer aux parois de la chambre sépulcrale : c'étaient donc les restes d'un guerrier capouan, enseveli avec plusieurs des pièces de son armure, peut-être les seules qu'il eût rapportées du combat où il avait trouvé la mort. Ce tombeau renfermait encore dix-huit vases de terre cuite peints, d'une fabrique qui ressemblait à celle de la Pouille, et dont trois, de plus grande dimension, et ornés de peintures de sujet mythologique, sont restés en la possession de l'architecte. D'après ces indices, qui ne semblent pas se rapporter à la haute antiquité étrusque, on peut croire que c'était ici la tombe de quelque guerrier samnite, d'une époque antérieure à celle des guerres avec les Romains.

Jusqu'ici, tous les détails que j'ai pu recueillir sur les tombeaux de *Capoue* s'accordent avec l'idée de l'*inhumation*, que nous savons avoir été généralement, mais non pas exclusivement, pratiquée chez les Étrusques, où l'on trouve souvent aussi des exemples de l'usage de brûler les morts; en sorte qu'on ne peut se dispenser d'admettre l'existence contemporaine des deux modes de sépulture, non-seulement chez deux peuples différents de la même nation, mais au sein du même peuple. C'est aussi

ce qui avait eu lieu à *Capoue*, d'après quelques exemples déjà connus de sépultures disposées pour recevoir des urnes cinéraires. Les dernières fouilles ont fourni plusieurs de ces exemples, dont l'un mérite surtout d'être signalé à l'attention de nos lecteurs. La sépulture consistait en un vase d'albâtre, garni de son couvercle et déposé en pleine terre. Ce vase renfermait des ossements calcinés, avec un anneau d'or, dont le chaton était rempli d'un camée, représentant *Jupiter assis* et *armé du foudre*, et avec un petit vase de verre bleu, et il était enveloppé d'un vase de plomb. Cette particularité, qui s'explique sans peine, comme moyen de garantir l'albâtre contre l'humidité de la terre, s'est reproduite, d'une manière dont on se rend plus difficilement compte, pour d'autres urnes, de l'argile la plus commune, renfermant pareillement des ossements brûlés, qui constituaient sans doute le mode de sépulture le plus économique, à l'usage des plus pauvres gens, et probablement aussi de l'époque la plus récente, du temps des Romains; ce qui résultait de la présence des monnaies impériales trouvées dans les urnes dont il s'agit, lesquelles étaient doublées extérieurement en plomb.

Un de ces tombeaux de *Capoue*, le plus singulier par la forme et le plus intéressant par le contenu, est digne aussi d'une mention particulière. Il consistait en un cube de tuf, de quatre palmes en tous sens, qui avait été creusé en une forme sphérique, et qui avait reçu un couvercle carré, du même tuf. L'intérieur de ce monolithe, ainsi creusé, avait été colorié *en rouge*, et il renfermait, au centre, un vase de bronze rempli de cendres et d'ossements. Ce vase, qui est par lui-même un monument du premier ordre, dont j'ai déjà fait mention [1], et sur lequel j'aurai à appeler plus particulièrement, dans un de mes prochains articles, l'attention de nos lecteurs, était accompagné de deux vases peints, de style grec et d'ancienne fabrique, l'un, de la forme de *patère*, l'autre, de celle de *petite amphore*, tous les deux déjà publiés [2] et dignes, sous plusieurs rapports, d'être cités au nombre des plus curieux objets d'antiquité grecque acquis dans ces derniers temps à la science et fournis par le sol de *Capoue*. On conçoit, d'après ce peu de mots, l'intérêt de ce tombeau de *Capoue*, unique encore par sa forme, et si précieux par les objets qu'il renfermait, dont la découverte, due aux soins de l'architecte Caruso, est un de ses titres à la reconnaissance des antiquaires [3].

[1] Voy. plus haut, p. 32. — [2] J'en ferai une mention particulière dans l'article où je traiterai des principaux objets fournis par ces tombeaux de *Capoue*. — [3] Je dois pourtant remarquer qu'un exemple à peu près pareil d'un bloc de tuf, de trois palmes en tous sens, posé sur une base et renfermant un vase peint dans la cavité qui y avait été pratiquée, est cité par le chanoine Jorio sans indiquer

Je crois devoir donner encore l'indication d'un de ces tombeaux, curieux par son style d'architecture. Il est construit en dalles de tuf, en forme de carré long et élevé sur une base, ce qui est la condition générale de ces monuments. Mais, ce qui distingue celui-ci, c'est que ses murs, consistant en une seule assise formée de blocs d'une grande dimension, supportent un toit pyramidal très-élevé, dont les pierres, disposées aussi en un seul rang, sont dressées l'une contre l'autre. C'est là un système de construction qui rappelle, dans de bien petites proportions sans doute, celui de la célèbre galerie de *Tyrinthe*, en même temps qu'il se rapproche du système étrusque par une circonstance curieuse. Le toit, formé par les blocs de pierre dressés comme je l'ai dit, au lieu d'être aigu à l'intérieur, comme il l'est à l'extérieur, est aplati par une entaille horizontale, faite dans le haut des blocs, au-dessous de leur point de jonction; ce qui offre quelque chose d'analogue au canal pratiqué dans le haut de la voûte en encorbellement du célèbre tombeau de *Cære*[1], et de quelques autres monuments de l'archéologie étrusque primitive. Il y a donc dans ce tombeau une réminiscence d'un procédé de construction étrusque, qui devient curieuse à constater, comme une preuve nouvelle de l'origine étrusque de *Capoue*. Ce tombeau renfermait le squelette d'une femme, dont les cheveux étaient encore assez bien conservés. On y trouva aussi plusieurs vases d'argile noirs, mais sans figures, deux anneaux de bronze, dont l'un était orné d'une figure de *sphinx*, très-bien exécutée, et deux petites monnaies en bronze, de *Naples*, avec le type du *taureau à face humaine*.

Je ne saurais non plus passer sous silence la découverte d'un tombeau qui ne laissera malheureusement dans la science que la faible trace que je vais y consigner. Dans une fouille entreprise par la famille Pattorelli, au village *delle Curti*, voisin de *Santa-Maria*, il fut trouvé un monument d'une grande importance, construit tout entier en belles dalles de tuf, dont le stéréobate ou la base, d'une hauteur proportionnée à celle de l'édifice, était couronné de moulures d'un beau caractère, et qui était décoré, sur tout son pourtour, de figures de *femmes tenant des enfants dans leurs bras*, exécutées dans la même matière et dans un style archaïque[2]. Tout cela fut détruit par les gens employés à

la localité, qui doit être celle de *Cumes;* voy. son livre intitulé : *Metodo per rinvenire e frugare i sepolcri degli antichi*, p. 24. — [1] Canina, *Descriz. di Cere antica*, tav. IV. Un tombeau de *Cumes*, décrit et publié par le chanoine Jorio, offrit la même particularité de pierres disposées à l'intérieur en encorbellement, mais aplaties au sommet; *Metodo per rinvenire, etc.*, p. 16, tav. III. — [2] Je crois devoir rapporter ici textuellement le passage du *Rapport* de M. Sideri qui concerne

la fouille, sans qu'on ait recueilli, à ma connaissance, aucun fragment de ces sculptures, qui ne pouvaient manquer d'être si précieuses par leur caractère d'antiquité, sans qu'on ait même pu les dessiner; et l'inspecteur des fouilles, appelé trop tard sur les lieux, ne put que constater l'état déplorable dans lequel il trouva le monument, détruit par des mains barbares presque aussitôt que découvert.

J'ai réservé, pour en parler en dernier lieu, le tombeau de *Capouc* dont la découverte est la plus récente, et qui est aussi le plus intéressant de tous par son style d'architecture[1]. C'est un monument d'une grande importance à la fois par sa masse, qui est considérable, par son système de construction, qui est unique, et par son intégrité, qui est parfaite. Il est entièrement construit en blocs de tuf, et il s'élevait à la surface du sol antique. Il consiste en un massif carré porté sur deux énormes gradins en retraite, de manière à constituer, dans l'ensemble du monument, une de ces *pyramides à trois étages tronquées,* dont la forme se liait intimement à celle du *bûcher* du dieu Soleil assyrien, et dont l'emploi, propre à l'antiquité asiatique, n'avait pas été étranger à l'archéologie grecque[2]. Il y a donc là un premier trait d'une influence asiatique qu'on ne peut méconnaître, et qui acquiert, par d'autres détails du monument, produits sous la même influence, un nouveau degré d'intérêt. Le massif carré qui forme le corps du tombeau est orné, sur chaque face, aux deux angles, de deux pilastres sur lesquels est sculptée, d'assez faible relief, une *colonne ionique.* C'est là une apparition tout à fait nou-

cette découverte : « E pure da ricordare lo scavo fatto dal S. Pattorelli *delle Curti*, « villaggio vicino a Santa Maria, mercè del quale apparve un grandioso monumento, « il cui stereobata presentava grandi pezzi di tufo con bella modanatura, ed intorno « apparivano *figure anche di tufo con bamboli fralle braccia, di stile arcaico.* » Si ce monument n'est pas celui dont il a été parlé dans notre second article, p. 29, sur la foi de renseignements fournis par M. Gennaro Riccio, le fait de ces *statuettes de tuf, de style archaïque,* prouve bien que les *figurines en terre cuite* du même sujet trouvées au même endroit avaient eu un modèle plus ancien; ce qui justifie ma conjecture, que les figures en question provenaient originairement d'un type asiatique apporté par la colonie tyrrhénienne. — [1] Il a été publié tout récemment dans le *Bullet. archeol. Napolet.* nuova serie, n. 17, Marzo 1853, tav. VIII, n. 11, avec une savante explication du P. Garrucci, p. 129-130. — [2] C'est ce que je crois avoir démontré dans plusieurs passages de mon *Mémoire sur l'Hercule assyrien et phénicien,* p. 181 et suiv., et surtout dans l'*Appendice* B de ce *Mémoire,* p. 388-401, qui est consacré tout entier à la discussion de ce point d'antiquité. Au sujet de la *pyramide tronquée à trois degrés en retraite,* couronnement habituel des édifices sacrés assyriens, j'ai eu pareillement l'occasion de signaler les exemples que nous en ont offerts les monuments de *Ninive,* en rendant compte de ces monuments dans le *Journal des Savants,* 1849, novembre, p. 685, 4), 686, 1), 2), 3), et décembre, p. 744, 3)

velle dans l'antiquité étrusque, à laquelle appartient certainement notre tombeau de *Capoue;* car le cippe de *Vulci*, orné de deux *colonnes ioniques*, qu'a publié M. Canina[1], rappelle dans tous ses détails la manière grecque, et c'est évidemment un monument de la dernière époque étrusque. La *colonne ionique*, sculptée huit fois sur notre tombeau de *Capoue*, offre, au contraire, tous les caractères d'une époque primitive. Elle manque de base; le fût se rétrécit, du diamètre inférieur au supérieur, dans la proportion énorme des deux tiers de ce diamètre, et la hauteur de ce fût reste au-dessous de trois modules: toutes circonstances dont on ne connaît pas d'exemples, même dans les plus anciennes colonnes du dorique grec. Sur ce fût de colonne, d'une proportion si grave et d'une élévation ainsi pyramidale, pose un *chapiteau à volutes* de la forme la plus simple qu'ait sans doute jamais eue l'ordre ionique, et qui doit appartenir au principe même de cet ordre; en sorte qu'ici encore, dans ce chapiteau ionique réduit à ses seuls éléments organiques et surmonté d'une *plinthe* ou *abaque*, se montre manifestement imprimé un caractère primitif. Le couronnement du monument répond, par la gravité et la simplicité de ses membres, à tout ce qui vient d'être observé pour la colonne; il consiste en une large plate-bande faisant l'office d'*architrave*, et décorée, dans le bas, d'un rang de pièces carrées qui ne sont ni des *mutules*, ni des *modillons*, mais bien des *denticules*, comme on les observe à l'espèce de frise qui couronne les piliers à seize facettes des tombeaux égyptiens de *Beni-Hassan*[2], que Champollion et les égyptologues de son école appellent *protodoriques*[3]. Mais la même rangée de *denticules* au-dessus de l'architrave se remarque aussi à des tombeaux de *Telmissus*, en Lycie, dont l'un, dessiné dans tous ses détails par M. de Choiseul-Gouffier[4], peut nous tenir lieu de tous les autres; et il en résulte que ce mode de décoration appartient tout aussi bien à l'architecture asiatique qu'à l'architecture égyptienne. Sur le couronnement que je viens de décrire pose une *large plinthe*, qui supportait probable-

[1] L'*Antica Etruria maritima*, t. II, tav. CIX, 1. Il avait été publié déjà par Micali, qui, d'après le caractère de sa sculpture, ne le jugeait pas plus ancien que le VII[e] ou le VIII[e] siècle de Rome, et qui trouvait son ordre d'architecture *non bene distinto*, tout en le prenant pour un *ordre ionique;* voy. ses *Monumenti inediti, etc.*, tav. LIX, 1, 2, p. 403-409. — [2] Voyez, sur ces piliers des grottes de *Beni-Hassan*, le *Mémoire* de M. Lepsius, dans les *Annal. dell' Instit. archeol.* t. IX, p. 65-102, et *Monum. dell' Instit.* t. II, tav. XLV et tav. agg. F. — [3] Champollion, *Lettr. d'Égypte*, VI, p. 75, pl. IV; Rosellini, *Monum. civil.* t. I, p. 60; t. II, p. 68, 1); Nestor l'Hôte, *Lettr. d'Égypte*, II, p. 44. Voy. dans ce journal, août 1850, p. 477, l'observation que j'ai eu déjà l'occasion de faire à ce sujet. — [4] *Voyage pittoresque*, t. I, pl. LXVIII, p. 121.

ment quelque objet symbolique, tel qu'une *stèle*, ou un *phallus*, ou une *pomme de pin*, comme on en a des exemples dans les tombeaux étrusques et aussi dans ceux de la Lycie, dont nous avons dû récemment la connaissance à M. Fellows[1]; de manière que, dans ce point encore, nous reconnaissons un trait d'une influence asiatique.

Le tombeau de *Capoue* que je viens de décrire a paru au savant antiquaire napolitain qui l'a publié, le P. Garrucci, un monument d'une haute importance, à cause de son caractère étrusque, du style archaïque de son architecture et de son ordonnance ionique, unique encore, par sa gravité et sa simplicité, entre tous les monuments connus de cet ordre chez les Grecs, les Étrusques et les Romains. Sur tous ces points, je suis de l'avis du P. Garrucci, et, comme lui, je vois dans ce tombeau une des preuves les plus péremptoires acquises de nos jours, par la découverte des monuments de *Capoue*, à l'appui de l'origine étrusque de cette ville, contre les doutes mal fondés de Niebuhr. Mais l'antiquaire napolitain n'a pas cherché à remonter au delà de certains rapports qu'il avait observés entre l'ordre ionique du tombeau de *Capoue* et les monuments grecs de cet ordre; il s'est tenu dans la limite de ces rapprochements avec l'architecture grecque, tandis qu'il y avait ici quelque chose de plus important encore à signaler, le caractère asiatique du monument, qui ne peut appartenir qu'à une haute époque de l'antiquité étrusque. Ce caractère résulte à la fois de la forme générale du tombeau, offrant dans son ensemble l'aspect d'une *pyramide tronquée à trois étages*, motif essentiellement assyrien, et de l'emploi de l'*ordre ionique* sous sa forme la plus simple, telle qu'elle vient de nous être révélée par les monuments de *Ninive*[2], et dans son application funéraire, dont les exemples les plus significatifs se trouvent sur le domaine de l'antiquité asiatique, dans les tombeaux de *Telmissus*, en Lycie[3]. Or c'est là une

[1] *Journal written during an excursion in Asia Minor* (London, 1839, 8°), p. 226. —[2] J'ai signalé dans ce journal même, décembre 1849, p. 737-738, l'invention de l'*ordre ionique* comme appartenant à l'art assyrien, et j'en ai cité les principaux exemples connus par les monuments de *Ninive*, tels qu'une *porte de ville* dans un bas-relief de *Koyounjuk*, cité par M. Layard, *Nineveh*, t. II, p. 274, et un *sanctuaire* représenté dans un bas-relief de *Khorsabad*, *Monument de Ninive*, t. II, pl. 114. — [3] Il doit m'être permis de rappeler que j'ai été l'un des premiers à signaler l'emploi funéraire de l'*ordre ionique* et à en soupçonner l'origine asiatique, en me fondant principalement, pour cette double notion, sur l'exemple des tombeaux ioniques de *Telmissus*, en Lycie, que je citais dans mon *Odysséide*, p. 304-305, 3); voy. l'observation que je faisais à ce sujet, *Journ. des Savants*, décembre 1849, p. 738, 1), 2), 3), 4), 5). Ailleurs encore, j'indiquais les nombreux exemples de cet emploi funéraire de l'*ordre ionique* que nous fournissent les vases peints, particulièrement ceux des

double notion, tout à fait négligée par le savant P. Garrucci, qui résulte de l'examen du tombeau de *Capoue*, et qui assigne à ce monument toute son importance, en montrant, par ces éléments d'un art asiatique qui ne peuvent y être méconnus, qu'il appartient bien réellement à la haute antiquité étrusque, et en fournissant ainsi une nouvelle preuve de fait de l'origine asiatique des Étrusques.

Je consacrerai mon prochain article à l'examen des principaux objets d'antiquité, vases de terre cuite peints, vases de bronze ciselés, idoles et statuettes de terre cuite, sortis en dernier lieu des tombeaux de *Capoue*, de manière à compléter, sous ce rapport, la connaissance que j'ai voulu donner de ces monuments, si dignes de tout l'intérêt de la science.

QUATRIÈME ARTICLE.

Pour procéder méthodiquement dans le compte à rendre des principaux objets d'antiquité qu'ont fournis les tombeaux de *Capoue*, de l'époque étrusque, je les rangerai en plusieurs classes distinctes, et je parlerai successivement : 1° des vases d'argile peints; 2° des vases et objets de bronze figurés; 3° des figurines et bas-reliefs de terre cuite, en réservant les médailles, pour en faire l'objet d'un article particulier.

J'ai déjà eu l'occasion de faire observer que les vases peints, connus, dès la fin du dernier siècle, pour être sortis des tombeaux de *Capoue*, étaient généralement d'un style de dessin et d'une fabrique archaïques[1]; ce qui s'accorde avec l'histoire d'une ville où la civilisation étrusque fut détruite par l'invasion samnite en l'an de Rome 332; et ce qui se justifie par l'exemple d'autres villes étrusques, de l'Étrurie même, dont la nécropole, appartenant à la même période, a pareillement fourni en plus grande quantité des vases de la même fabrique. C'est aussi le fait qui a pû être constaté par suite des fouilles récentes de

fabriques de la Grande Grèce, *Achilléide*, p. 110, 3); *Orestéide*, p. 141, 4), 150, 2); *Odysséide*, p. 259, 4). Aujourd'hui, je puis observer que la manière dont la volute ionique est figurée sur ces vases ressemble tout à fait à celle de notre tombeau de *Capoue*, et j'en ai sous les yeux un exemple dans le beau vase agrigentin de ma collection publié par M. Otto Jahn, *Vasenbilder*, Taf. 11, où la colonne ionique, qui indique le *Labyrinthe*, offre un chapiteau de cette forme.—[1] Voy. le troisième article, p. 30-31.

Capoue. La plupart des vases peints qui ont été recueillis dans ses tombeaux sont d'une ancienne manière, dont le modèle avait sans doute été fourni par un art dorien, dérivé de *Corinthe*, et dont l'exercice avait dû être modifié sur place, dans une suite de générations, suivant le goût propre aux habitants de *Capoue*, dont la population se composait d'un mélange de Grecs, d'Osques et d'Étrusques. On peut donc distinguer, dans ces vases de *Capoue*, un style grec archaïque, joint à ce que j'appellerais une exécution provinciale, qui doit certainement tenir à une pratique locale ; et c'est encore là une notion qui me paraît commune à d'autres villes, tant grecques qu'étrusques, de la Campanie et de l'Étrurie, où la céramographie grecque, une fois introduite par l'importation de ses produits, ou portée par ses artistes nationaux, dut se modifier, dans le cours des âges, par l'exercice même qui s'en faisait dans le pays. Quoi qu'il en soit de cette question, qui, après avoir été débattue avec une extrême vivacité parmi les antiquaires, semble aujourd'hui tacitement résolue dans le sens que je viens d'indiquer, il est, du moins, certain que plusieurs des vases récemment trouvés à *Capoue* offrent une manière grecque archaïque, jointe à un style de dessin et à une fabrique toute particulière, qui indiquent bien, à mon avis, un art local.

J'en puis citer pour exemple une *patère*, que j'ai vue dans la collection Santangelo, et dont je possède un calque, grâce à la bonté des illustres possesseurs de cette inestimable collection. Cette *patère* est d'une fabrique à laquelle je ne connais rien d'analogue. Les figures, dessinées au trait, *en noir*, avec des détails de costume d'un *rouge foncé*, se détachent sur un *fond jaune*. Le dessin de ces figures appartient à l'ancienne école grecque, mais avec un style particulier, et la forme des caractères, dans celles des inscriptions qui les accompagnent et qui sont tracées avec soin, répond pareillement à la haute paléographie grecque. Le sujet de la peinture est dionysiaque, et devient ainsi un témoignage palpable de cette célébration des Bacchanales, dont *Capoue* passait, dans l'antiquité romaine, pour être le siége principal. La demi-circonférence du vase est remplie, de chaque côté, par une réunion de bustes de personnages mythologiques, au milieu desquels figure *Bacchus*. Sur la face principale, le dieu est représenté *barbu* et couronné de *pampres*, avec une *couleur rouge* passée sur les tresses et les boucles de ses cheveux, et avec un vêtement pareillement orné de *bandes rouges;* il tient de la main gauche élevée un *vase* de la forme de *kantharus*, et son nom grec se lit, au-dessus de sa tête, en lettres bien formées : ΔΙΟΝVϟΟϟ. En face de lui, est le buste d'une *femme*, dont une *couronne de lierre* orne les cheveux, pareillement coloriés *en rouge*, de même que son vêtement,

et qui porte sa main droite à son visage, en faisant un geste significatif. Cette *femme* est accompagnée de l'inscription, tracée en ordre rétrograde, devant sa figure : ƎꓶƎMƎϟ; et sur le haut de sa tête se lisent les lettres NЧOЧЧC, qui ne forment aucun nom. Le couple divin est placé sous une riche *treille*, dont les branches, chargées de grappes, couvrent tout le champ de la peinture, et en différents endroits de laquelle se montrent trois *Silènes*, en des attitudes grotesques. Près de deux de ces *Silènes*, sont tracées, en lettres d'une forme négligée, des inscriptions illisibles : ΛΕΙΟΛΕΙΟΛ ΝΙΟΝΠΙο, ΛΕΙΟΛU. La partie correspondante du vase est occupée par quatre bustes, opposés deux à deux. D'un côté, se montre *Bacchus*, sous les mêmes traits que dans la composition précédente, tenant de la main gauche levée un *rhyton;* devant sa figure, est tracé, en lettres exécutées avec soin, en ordre rétrograde, son nom : ϟOϟVNOIΔ, et au-dessus de sa tête se lisent les lettres, d'une forme moins soignée, dont on ne peut former aucun nom : ΑΠΙΟΛΝΙΤΚΠ. Le dieu est placé entre deux bustes de *femme*, dont les cheveux sont enveloppés d'un *kékryphalos*, d'une forme à peu près pareille, orné de bandes rouges; l'une de ces *femmes*, à droite, élève sa main à la hauteur de son visage, et, sur sa tête, se lit le nom ΚΑΛΙЧ [1], très-nettement tracé; l'autre *femme* semble avoir tenu dans sa main, qui ne se voit pas, *deux branches de pampres*, et elle n'est désignée par aucun nom. Enfin, en arrière de la première femme, est le buste d'une troisième *femme*, dont les cheveux, pendant en longues tresses et coloriés *en rouge*, sont ceints sur le front d'une *bandelette*, et qui tient dans sa main droite *deux rameaux de pampres;* au-dessus de sa tête, est écrit le nom ЧΙΜΕ, en lettres très-distinctes. Doit-on voir, dans ces trois femmes, dont deux, *Kalis* et *Simé*, ont un nom fourni sans doute par la tradition locale, et, du reste, inconnu dans la mythologie grecque, trois initiées, ou trois personnes du thiase bachique? C'est ce qu'il est difficile de déterminer, et ce que je m'abstiendrai de rechercher ici, en me bornant à signaler le vase que je viens de décrire comme un monument de la céramographie grecque, tout à fait unique dans son genre, par sa fabrique, par son style, et par cette réunion de bustes, dont je ne connais pas un autre exemple.

En fait de vases peints, où une certaine rudesse de style se fait remarquer dans la manière grecque, comme propre à la fabrique de *Capoue*, je citerai, en second lieu, une autre *patère*, à figures rouges sur

[1] Ce nom propre, dont je ne connais pas d'exemple, est régulièrement dérivé de Καλός, comme Μάκρις de Μάκρος, Λαΐς de Λαιός, Αἰολίς d'Αἴολος, et bien d'autres encore.

fond noir, qui se distingue par plusieurs particularités neuves et curieuses [1]. Cette coupe présente, dans le tableau circulaire qui en décore l'intérieur, une figure de *Ménade*, qui danse, en accompagnant sa danse désordonnée du son des *crotales* qu'elle tient de chaque main; c'est un sujet bachique, qu'on n'est pas surpris de rencontrer sur un vase de *Capoue*, d'après la popularité dont y jouissait le culte dionysiaque. Cette figure, dessinée avec toute la rigidité de l'ancien style grec, est accompagnée de l'inscription, tracée avec beaucoup de soin, en lettres grecques archaïques : ΕVΕDΛΙΔΕϟ ΕΠΟΙ[ΕϟΕΝ]. Nous avons donc ici le nom d'un artiste grec, fabricant de vases peints, qui ne nous était pas encore connu; et c'est une acquisition nouvelle dont s'enrichit notre liste de cette classe d'artistes, si considérablement accrue par suite des dernières découvertes. D'ailleurs, ce nom d'*Évergidès*, d'un usage qui paraît attique [2], semble indiquer que celui qui le portait appartenait à la fabrique de *Nola*, dont les produits respirent particulièrement l'élégance du goût attique; en sorte que nous devrions voir ici un fabricant de *Nola*, dont les vases trouvaient faveur à *Capoue*, et qui s'était sans doute établi dans la ville étrusque; ce qui n'a rien que de très-naturel, et ce qui explique en même temps comment le pur style grec de *Nola* avait contracté quelque chose de la rudesse propre aux arts de *Capoue*.

L'extérieur de la coupe est orné de deux représentations qui se correspondent exactement, pour le nombre et la disposition des figures, comme pour les sujets. La première de ces représentations, composées chacune de trois figures, offre un *jeune héros nu*, placé entre *deux chevaux* qu'il dompte, au moyen du *fouet* qu'il tient de la main droite levée, et de *rênes* qu'il tient de l'autre main. Au-dessus du héros, se lit le nom, tracé en caractères grecs, de forme archaïque : ΠLΕ+ϟΙΠΠΟϟ. Ce nom, ainsi que M. Minervini en a fait justement l'observation [3], proposée aussi par un autre antiquaire napolitain, M. Gargallo-Grimaldi [4], n'est pas le nom propre du personnage, mais une de ces épithètes qualificatives qui servaient à le désigner, et dont nous avons plus d'un exemple sur les vases peints et sur d'autres monuments antiques [5]. Or, cette épithète de *dompteur de chevaux*, πλήξιππος, est précisément

[1] Cette *patère* a été publiée par M. Gargallo-Grimaldi, dans les *Annal. dell' Instit. archeol.* t. XXI, tav. d'agg. B. p. 145-154; et il en avait été donné par M. Minervini une savante description, dans le *Bullet. archeol. Napol.* t. VI, p. 55, sg. — [2] Le nom d'Εὐεργίδης se lit dans les *Guêpes* d'Aristophane, Aristoph. *Vesp.* 234; et il se rencontre aussi sur une inscription attique, Boeckh, *Corp. inscr. gr.* n. 169. — [3] *Bullet. archeol. Napol.* t. VI, p. 57-58. — [4] *Annal. dell' Instit. archeol.* t. XXI, p. 147. — [5] Ces exemples ont été cités par M. Minervini, *Bullet. arch. Napol.* VI, 57.

celle qu'Homère donne à *Pélops*[1]; d'où il suit, avec le plus haut degré de vraisemblance, que c'est *Pélops* qui est représenté ici, dans l'acte même qui lui avait valu sa renommée homérique. Mais, il ne résulte pas nécessairement de là que les *deux chevaux*, domptés par le héros phrygien, soient les *deux chevaux* qu'il avait reçus en présent de Neptune. Sans entrer dans la question controversée de savoir si ces *deux chevaux*, d'origine divine, étaient représentés toujours *avec des ailes*, ou quelquefois *sans ailes*, il me suffira de dire que je vois ici l'image générale d'un exercice équestre, revêtue d'un type héroïque en la personne de *Pélops;* ce qui ne comportait pas la présence des *chevaux, ailés* ou *non*, de Neptune.

Cette manière de voir s'accorde avec le sujet représenté de l'autre côté de la coupe. On y voit un *éphèbe*, pareillement *nu*, dans l'attitude de lancer fortement un *bâton*, ou un *javelot*, dont on ne voit pas la pointe, et placé entre deux personnages vêtus du *palliam* et munis d'une *baguette*, qui se reconnaissent, à ce signe et à leur attitude, pour les *rhabdouques* ou *brabeutes*, qui présidaient aux jeux de la *palestre*. C'est donc ici l'image d'un des exercices du *gymnase*, représenté avec les personnages et sous les traits de la réalité positive; et cette image est opposée à une image analogue, rendue sous une forme héroïque; double manière de traiter un sujet qui était tout à fait conforme au génie grec, et dont il nous est parvenu plus d'un exemple sur les vases peints. Audessus de cette scène, traitée suivant les conditions de la vérité hellénique, est l'inscription, si souvent reproduite sur les vases, particulièrement dans les scènes de ce genre, qui ont rapport à la *palestre :* HO ΠΑΙΗ ΚΑΛΟΗ; et l'on voit comment cette inscription complète le sens de la représentation, prise dans les habitudes de la vie commune des Grecs. Une particularité curieuse de cette peinture, qu'a très-bien expliquée M. Gargallo-Grimaldi, c'est l'objet, semblable à une *fleur*, que tient à la main l'un des *brabeutes;* cette *fleur* doit être l'espèce d'*acanthe*, nommée par les Grecs et les Romains *pædérôs*, dont le nom indique bien la signification symbolique, et dont l'usage avait été surtout motivé par les relations de la *palestre* entre les hommes et les éphèbes. Par là aussi, s'explique le choix du sujet de *Pélops*, qui était devenu, par ses rapports avec Neptune, le type héroïque de cette espèce de relations, qu'on sait avoir été si familières aux Grecs; et c'est encore là une vue ingénieuse de M. Gargallo-Grimaldi, à laquelle je donne tout mon assentiment.

[1] Homer. *Iliad.* II, 104-105; Cf. Schol. *ad h. l.*

Les deux sujets que je viens de décrire, traités dans toute la sévérité du style antique, sont encadrés entre deux figures de *Sphinx*, dont le caractère et l'intention n'ont peut-être pas été suffisamment appréciés. Ces *Sphinx*, opposés *deux à deux*, comme ils l'étaient sous les appuis du trône de Jupiter, à *Olympie* [1], appartiennent manifestement par leur *tête de femme* à un tout autre ordre d'êtres symboliques que le *Sphinx* égyptien; et leur dualité, qui a paru à l'un des antiquaires napolitains, due à une licence de l'artiste, était au contraire une circonstance liée à leur notion même. Les Grecs en avaient certainement puisé le type et l'idée dans les monuments de l'art asiatique, ainsi que je crois en avoir fourni la preuve [2]; et leur signification funèbre, qui résulte, sur notre coupe et sur tant d'autres vases peints, destinés à être déposés dans la tombe, du fait même de leur présence sur un de ces vases, s'explique avec toute certitude d'après l'ordre d'idées auquel ils devaient leur origine; en sorte que c'est encore là un trait d'une réminiscence asiatique qu'il est curieux de trouver sur un vase de *Capoue*. Les caractères des deux inscriptions grecques s'accordent, d'ailleurs, par leur forme archaïque, avec le style du dessin, pour prouver la haute antiquité du monument. Le Ξ, qui n'était pas encore introduit dans l'alphabet grec, est remplacé par les deux lettres + et ϟ, ainsi qu'on en a de nombreux exemples sur les vases peints, d'ancienne manière dorienne. Le *gamma*, Λ, le *lambda*, ⊢, le *sigma*, ϟ, le *rho*, D, l'*upsilon*, V, ont la forme qu'ils offrent dans les inscriptions antérieures à l'archontat d'Euclide; et l'H n'y figure que comme signe d'aspiration, dans le pronom HO, ainsi qu'on le trouve usité sur tant de vases peints archaïques; de manière que tous les éléments de notre vase s'unissent dans la notion que c'est un monument certainement antérieur à la fin du v^e siècle avant notre ère. J'ajoute une dernière observation; c'est qu'il existe au *Musée britannique* une coupe, provenant de *Vulci*, qui offre le même sujet d'un jeune *héros nu*, placé entre *deux chevaux* qu'il dompte, et désigné pareillement par l'épithète : ΠLE+ϟIΠΠOϟ. L'antiquaire anglais, qui publia ce vase, il y a quelques années [3], eut le mérite de reconnaître *Pélops* dans cette désignation homérique, à l'appui de laquelle notre vase de *Capoue* est venu apporter un nouveau témoignage. Mais il y a quelque chose de plus à signaler aujourd'hui, dans ce second vase, du même sujet et de la même fabrique, trouvé à *Capoue;* c'est le fait même de communications de vases peints, d'une fabrique contemporaine, qui avaient

[1] Pausan. V, XII, 3. — [2] Voy. *Journ. des Savants*, février 1850, p. 86-92. — [3] *Archæologia*, vol. XXXI, p. 265, suiv.

lieu entre deux villes étrusques, telles que *Vulci* et *Capoue;* fait qui devient une preuve indirecte de l'origine étrusque de *Capoue;* c'est ce que ne soupçonnait pas l'antiquaire anglais, M. Sam. Birch, et ce que n'ont pas remarqué les antiquaires napolitains, MM. Minervini et Gargallo-Grimaldi.

Un des vases les plus intéressants, sortis des tombeaux de *Capoue*, est celui qui fut trouvé avec la *patère* que je viens de décrire, dans le curieux monolithe que j'ai déjà signalé à l'attention de nos lecteurs[1]. C'est un vase de la forme et de la proportion des *amphores* de *Nola*, d'une fabrique ancienne, à figures noires sur fond jaune; conséquemment, un monument d'un art contemporain de celui qu'il accompagnait dans la même tombe. La panse en est ornée, de chaque côté, d'un sujet mythologique, rare et curieux, que je me bornerai à indiquer en peu de mots; attendu que l'explication de ce vase a été donnée par l'antiquaire napolitain, qui l'a publié, M. Minervini[2], avec une justesse de savoir et une abondance d'érudition qui n'y laissent rien à reprendre ni à ajouter. La scène principale, qui occupe un des côtés du vase, représente *Jupiter assis,* tenant le *foudre* de la main droite et le *sceptre* de la gauche, et, devant lui, *Junon debout,* dans l'attitude de s'éloigner. Le dieu est caractérisé par ses symboles de manière à ne pouvoir être méconnu; la déesse est désignée par son nom, HEPA, avec toute la certitude possible. Il n'en est pas de même d'une *petite figure nue*, *debout* sur la cuisse de *Jupiter,* qui tient, des deux mains levées un *flambeau allumé,* et qui est accompagnée de l'inscription, en caractères grecs archaïques, tracés de droite à gauche : ЧΟΦЧΟΙΔ, Διὸς Φῶς, *lumière de Zeus.* C'est là une de ces expressions qualificatives qui tenaient lieu du nom propre, et dont nous venons de voir un exemple fourni par un vase du même tombeau, dans le mot Γ⅃Ε+ЧΙΓΓΟЧ, pour désigner *Pélops;* d'où il semblerait résulter que ce procédé était surtout usité dans la fabrique de *Capoue*. D'ailleurs, il est sensible que cette épithète de Διὸς Φῶς est parfaitement d'accord avec l'action de la figure, qui porte de chaque main un *flambeau allumé.* Mais cette figure même n'en reste pas moins très-difficile à déterminer. M. Minervini y avait vu d'abord *Diane*, accueillie à sa naissance *sur les genoux* du père des dieux, et déjà douée des priviléges qu'elle lui a demandés, et parmi lesquels figurait le don de *porter un flambeau*, *Φαεσφορίη*[3]; et les témoignages classiques, cités par le savant antiquaire à

[1] Voy. le troisième article, p. 39-40. — [2] *Monumenti antichi inediti* di Raff. Barone (Napoli, 1850, 8°), tav. I, p 1-7. — [3] Callimach. *Hymn. in Dian.* v. 11, sq. Cf. Aristophan. *Lysistr.* v. 443; Sophocl. *Trachin.* v. 212; Pausan. I, XXXI, 4, et IV, XXXI, 10.

l'appui de cette idée ingénieuse, la rendaient suffisamment plausible. Mais une observation plus attentive du monument lui a prouvé que la petite figure en question n'avait pas été *peinte en blanc;* d'où il suivait que ce ne pouvait être celle d'une *femme.* Dès lors, il ne restait plus d'autre moyen d'expliquer cette figure qu'en y reconnaissant *Bacchus*, récemment *sorti de la cuisse de Jupiter*, et portant un *double flambeau*, comme *né du feu immortel*, *μηρῷ πυρὸς ἐξ ἀθανάτου*, suivant l'expression d'Euripide[1], qui répond à l'épithète *πυρίσπορος*, de l'*Hymne orphique*[2], ainsi qu'aux noms de *πυρογενὴς* ou *πυριγενὴς* donnés par les auteurs à Bacchus[3]; et la confusion qui s'établit de bonne heure entre le Thébain *Bacchus* et le mystique *Iacchus,* qui avait un *flambeau* pour symbole[4], autorise suffisamment cette manière de voir. Les autorités classiques, alléguées par M. Minervini, ne laissent, à mon avis, aucun doute sur la justesse de cette explication, qui nous procure, dans cette figure de *Bacchus enfant, debout sur la cuisse de Jupiter,* une image tout à fait neuve et singulièrement curieuse. Je rappelle, à cette occasion, que, sur un vase peint de *Valci,* d'ancien style[5], *Minerve,* à peine sortie de la tête de Jupiter, se montre, comme ici, *debout sur la cuisse* du père des dieux. Mais il y aurait à faire un autre rapprochement plus intéressant encore. On connaît le beau vase corinthien, de manière phénicienne, que j'ai publié[6], où, parmi plusieurs scènes relatives à *Bacchus*, se montre le jeune dieu, *sortant à mi-corps de la cuisse de Jupiter*. Cette image céramographique était le plus ancien témoignage qui nous fût parvenu de ce mythe singulier, puisque, en fait de témoignages littéraires, nous n'en possédons pas qui soit antérieur à Euripide[7], et il prouvait que cette tradition était surtout populaire à *Corinthe.* Notre vase de *Capoue*, qui, par sa fabrique, remonte certainement aussi au delà du siècle d'Euripide, vient nous fournir une nouvelle preuve de cette tradition corinthienne, en même temps qu'il nous montre, dans le choix d'un pareil sujet, l'indice de relations d'art et de croyance entre *Corinthe* et *Capoue,* qui tiennent à l'établissement du Corinthien Démarate en Étrurie, et qui déposent ainsi à l'appui de l'origine étrusque de *Capoue*.

L'autre peinture de notre vase représente *Minerve, debout,* la *tête*

[1] Euripid. *Bacch.* v. 495, ed. Matth., v. 524, ed. Fix. — [2] *Hymn. orphic.* XLIV, v. 1, p. 308, ed. Hermann. Cf. Moser. *ad* Nonn. *Dionys.* p. 216; Creuzer, *Dionys.* I, p. 252, sq. — [3] Auson. *Epigramm.* XXIX, 3. Cf. Schol. Homer. *Iliad.* XIV, 396. — [4] Aristophan. *Ran.* v. 340, sq.; Pausan. I, XXXVII, 3. — [5] Micali, *Storia, etc.*, tav. LXXX, 1. — [6] *Choix de Peint. de Pompéi,* p. 73, vignette n. V. — [7] Eurip. *Bacch.* v. 94-98; v. 286-7; v. 521-524. Voy. mon *Choix de Peint. de Pompéi,* p. 77, 1).

nue, portant sur sa main gauche le *casque*, tenant de la main droite la *lance*, manière qui se rapporte aux plus anciennes traditions de l'art, et, en avant de la déesse, *Hercule*, aussi *debout*, vêtu de la *dépouille du lion*, et tenant de même de chaque main son *arc* et sa *massue*. Les caractères grecs, qui sont épars dans le champ de la peinture, devaient former le nom de chaque personnage, AΘENAIA et HEPAKLEH; mais, par un effet de la négligence de l'artiste, dont il y a beaucoup d'exemples sur cette classe de vases, ils ne présentent aucune forme précise. L'objet le plus curieux peut-être qu'offre cette peinture archaïque de vase, c'est le *taureau*, qui se montre à côté de *Minerve*. Dans cette situation [1], et dans l'absence de tout indice de *victoire* ou de *sacrifice*, on doit voir dans ce *taureau* l'animal symbolique de *Minerve*, en sa qualité de *déesse Lune;* c'est, du reste, une vue que je me borne à indiquer ici, et que j'aurai occasion de développer dans un autre travail.

En fait de vases peints, produits par les tombeaux de *Capoue*, je citerai encore un de ces vases, inédit, que j'ai vu chez le négociant d'antiquités Barone, et qui, par la finesse de sa fabrique et par la perfection de son dessin, était un des plus rares monuments de la céramographie grecque. Malheureusement, il avait été brûlé dans l'antiquité; ce qui n'avait lieu que pour les vases de prix, qu'on brisait et qu'on brûlait sur le bûcher du mort, et il n'a pu être recueilli qu'en fragments qui ne forment pas la totalité du vase. Dans l'état où il se trouve, c'est encore un des plus précieux morceaux d'antiquité qui soient sortis des fouilles de *Capoue*. On y voit, d'un côté, *Bacchus*, *barbu*, tenant la *branche de vigne* et le *kantharus*, comme il est représenté dans tant de peintures de vases, d'ancien style. Le dieu a près de lui un *Silène*, qui porte la main sur un *mulet ithyphallique*, avec une intention obscène, qui se reproduit au revers du vase, dont la peinture offre un *Silène* avec *deux mulets*, dont l'un est pareillement *ithyphallique*. C'est donc une de ces scènes dionysiaques, presque toujours traitées d'une manière licencieuse, qui ne justifient que trop la sévérité du sénat romain, dans l'abolition des Bacchanales, importées de *Capoue* à *Rome*. Dans le champ de la peinture, se lit le nom du *fabricant*, *Pistoxénos*, exprimé de cette manière : ΠISTOS+ENOS (*sic*, pour ΠISTO+SENOS) EΠOESE, et celui du

[1] S'il était près d'*Hercule*, de manière à se rapporter à ce personnage, on ne saurait penser ni aux *bœufs de Géryon*, ni au *taureau de Crète*, dont l'image n'est pas connue sous de pareils traits. Mais on pourrait se rappeler les monuments antiques, vases peints et bas-reliefs, où *Hercule* se montre avec des *bœufs* près de lui, *Muséum étrusque*, n° 1017; Winckelmann, *Monum. ined.* n. 67. Voy. mon *Mémoire sur l'Hercule assyrien*, p. 26-27, 2).

dessinateur, *Épictétos*, ΕΠΙΚΤΕΤΟΣ ΕΓΡΑΦΣΕΝ. Le nom d'*Épictétos* était connu par de nombreux exemples, que j'ai rapportés moi-même[1], d'après des vases, tous d'ancien style, d'un dessin très-fin et très-soigné, et tous aussi de sujets bachiques, plus ou moins licencieux. Le nouvel ouvrage de cet artiste, que nous venons d'acquérir, confirme, à cet égard, toutes les observations que j'avais faites. Quant au nom du fabricant *Pistoxénos*, nous n'en possédions jusqu'ici qu'un seul exemple, fourni par un vase de *Cære*, que j'ai pareillement signalé[2], et où son nom, suivi du mot ΕΠΟΙΕΣΕΝ, est tracé en caractères de la même forme archaïque que sur notre vase de *Capoue*, mais sans être accompagné d'un nom de *dessinateur*, soit *Épictétos*, soit tout autre. Quoi qu'il en soit de cette circonstance, on peut présumer, comme le fait M. Minervini[3], que ce *fabricant Pistoxénos*, dont on a trouvé un vase à *Cære*, et qui employait les talents d'*Épictétos*, dont les vases ont été généralement recueillis à *Cære*, à *Vulci* et à *Canino*, avait son établissement en Étrurie, bien qu'il pût se faire aussi qu'il exerçât son industrie à *Capoue*. En tout cas, le fait de cet échange de vases des fabriques étrusques avec *Capoue*, de ces relations de commerce entre les villes de l'Étrurie et *Capoue*, devient encore une preuve indirecte de l'origine étrusque de *Capoue*.

Mais nous venons d'acquérir, par des vases peints fabriqués certainement à *Capoue* même, une preuve directe de cette origine, qui avait manqué jusqu'ici à la science, et qui est un des résultats les plus neufs et les plus importants des fouilles récentes de *Capoue*. On sait que Niebuhr avait allégué, contre la tradition historique de la fondation étrusque de *Capoue*, le fait qu'on ne possédait pas d'inscriptions étrusques de cette ville[4]. Cet argument négatif était d'une bien faible valeur, et j'y avais répondu dans mon premier article[5]. D'ailleurs, les monuments avaient déjà donné à la doctrine de Niebuhr un commencement de démenti. Il existe, en effet, des vases, de la forme de *patère* à deux anses, qui se trouvent habituellement dans le voisinage de *Nola* et de *Sant' Agata de' Goti*, et qui offrent des inscriptions gravées en creux, en caractères qui ne sont ni osques ni grecs, mais décidément étrusques; et ce fait avait été mis hors de doute par deux de ces vases, conservés au musée de Naples, qui portent un alphabet étrusque[6]. M. Mommsen, qui a recueilli et publié récemment toutes ces inscriptions étrusques,

[1] *Lettre à M. Schorn*, § 1, n. 21, p. 39-40, 2ᵉ édit. — [2] *Lettre à M. Schorn*, § 1, n. 48, p. 56, 2ᵉ édit. — [3] *Monum. ant. ined. di* Barone, p. 38. — [4] *Hist. Rom.* t. I, p. 109, tr. fr. — [5] Pages 11-13. — [6] Ces deux alphabets ont été publiés par M. Lepsius, *Inscript. umbric. et osc.* tab. XXVI, n. 33, p. 83, et reproduites par M. Mommsen, *Unterital. Dialekt.* Taf. 1, n. 14, 15.

gravées sur des vases de la Campanie[1], et qui s'est prononcé de la manière la plus explicite pour cette notion, de l'usage d'une écriture étrusque en Campanie, n'a cependant pas cru pouvoir se charger de l'expliquer[2]. Fidèle au système de Niebuhr, il lui semble qu'*on ne doit pas penser à l'ancienne tradition d'une Étrurie campanienne;* et le meilleur moyen de rendre compte de ce fait archéologique, ce serait, suivant lui, d'admettre l'établissement d'une colonie étrusque dans la Campanie; laquelle aurait été formée par les Romains, à l'exemple des colonies de Picentins dans la Lucanie, de Ligures dans le territoire de *Bénévent* et de Capouans dans l'Étrurie et le Latium. Mais M. Mommsen, qui cite pour ce dernier fait le témoignage de Tite-Live[3], serait bien embarrassé si on lui demandait de produire la preuve historique de cette colonie des Étrusque dans la Campanie, formée par les Romains; car cette preuve n'existe pas; et l'on doit regretter qu'un savant de ce mérite ait recours à des suppositions ainsi dépourvues de tout appui, au lieu d'admettre la tradition d'une *Étrurie campanienne,* qui n'a pas seulement pour elle l'autorité de l'histoire, mais qui se trouve encore justifiée par les monuments. Quoi de plus simple, en effet, que d'attribuer à l'influence étrusque, qui n'avait pu être entièrement détruite par l'invasion samnite, le fait de ces inscriptions étrusques, gravées sur des vases de *Nola* et de *Sant'-Agata,* des v[e] et vi[e] siècles de Rome?

Que pourra-t-on, d'ailleurs, opposer au fait d'une inscription étrusque, gravée sur le bord extérieur d'une coupe, trouvée tout récemment dans un de ces anciens tombeaux de *Capoue,* dont nous nous occupons? L'inscription, signalée à l'intérêt du monde savant par le docte P. Garrucci[4], est ainsi conçue : IHΊƧƎ⊕ƎИI‡OПƎ>OƎИHΊ. La forme des caractères, bien positivement étrusques, quoique avec une tendance à l'osque dans quelques lettres, telles que l'И et le HΊ; l'emploi de la formule IHΊ, et celui de noms propres déjà connus par des inscriptions étrusques, ne permettent pas de méconnaître l'écriture étrusque sur cette coupe de *Capoue.* Sur un vase peint, trouvé dans le même tombeau, et orné, suivant le témoignage du même antiquaire, de deux sujets érotiques, qui tiennent sans nul doute aux anciennes représentations de

[1] Mommsen, *Unterital. Dialekt.* Taf. XIII, p. 313-316. — [2] *Ibid.* p. 6 : « Sehr auffal-« lend aber ist es, dass,... doch die Alphabete nicht oskisch, sondern entschieden « etruskisch sind, ein Factum, das ich zwar durhaus nicht zu erklären vermag; » et *ibid.* p. 314 : « Die Hauptschwierigkeit, das Auftreten der etruskischen Sprache im « Herzen von Campanien im 5 oder 6 Jahrhundert der Stadt, lässt sich ebenso wenig « wegläugnen als erklären. » — [3] Tit. Liv. XXVI, 34. — [4] *Bullet. archeol. Napolet.* nuov. Ser. n. II, tav 1, 2, p. 84-87.

Bacchanales, on lisait pareillement, gravées au-dessous du pied, trois lettres, NVO[1], qui me paraissent plutôt étrusques que grecques : en sorte que rien ne manque à la certitude acquise de vases peints, appartenant à la haute antiquité de *Capoue* et portant des inscriptions étrusques, pour lesquelles il n'est pas possible de penser à une colonie étrusque établie par les Romains; et c'est là, sans contredit, un des faits les plus importants acquis de nos jours à la science.

L'espace qui va me manquer ne me permet pas de porter à la connaissance de nos lecteurs tous les vases peints, trouvés en dernier lieu dans les tombeaux de *Capoue*, qui mériteraient d'être signalés à leur intérêt. Je ne puis cependant me dispenser de citer au moins un de ces vases, de la forme de petite *amphore* de *Nola*, à figures rouges sur fond noir, par conséquent d'une fabrique moins ancienne que les précédents, où l'*Aurore*, HOΣ (pour HEOΣ), se voit placée entre *deux éphèbes*, qui fuient, chacun dans une direction différente[2]. L'un de ces jeunes gens, que l'*Aurore* poursuit, et qui semble vouloir la repousser à l'aide de la *massue* qu'il tient de la main droite, est certainement *Céphale*, dont le rapt est figuré par un groupe semblable à celui-ci, sur beaucoup de vases peints, de tout âge et de toute fabrique. L'autre jeune homme, qui est aussi armé d'une *massue* et de *deux javelots*, pour se défendre contre la poursuite de l'*Aurore*, est désigné par son nom, TIΘONOΣ, dont les exemples sont encore très-rares sur les vases[3], aussi bien que les monuments mêmes relatifs au mythe de *Tithon*[4]. La réunion sur notre vase des *deux héros*, célèbres pour leur beauté, qui leur avait mérité d'être enlevés par l'*Aurore* et rendus immortels, est une apparition neuve[5], qui acquiert encore plus de prix par l'inscription TIΘONOΣ; et

[1] *Bullet. archeol. Napolet.* nuov. Ser. n. II, tav. I, n. 3, p. 87. — [2] Ce vase a été publié dans les *Monum. ant. ined. di* Barone, tav. IV, p. 19-27. — [3] Le nom, TIΘΩNOΣ, a été découvert par M. Panofka, sur un *diota* de *Valci*, où se voient les personnages de l'*Aurore*, HEΩΣ, de *Priam*, ΠPIAMOΣ, de *Dardanus*, ΔAPΔANOΣ, et de *Tithon*; voy. les *Annal. dell' Instit. archeol.* t. XIX, p. 231-233. — [4] M. Minervini a donné, dans une des *notes* de sa *Dissertation* citée plus haut, p. 21, 4), l'indication du petit nombre de monuments figurés qu'on a cru pouvoir rapporter au mythe de *Tithon*. — [5] Je dois pourtant observer qu'un beau vase de *Cumes*, publié par Avellino, *Bullet. archeol. Napol.* t. I, tav. I, p. 5 et 35, avait offert l'*Aurore*, EΩΣ, entre *deux jeunes gens* qu'elle poursuit, dont l'un était désigné comme *Céphale*, KEΦAΛOΣ, l'autre était appelé KAΛΛIMAKOΣ, *celui qui combat pour la beauté*. Cette composition, absolument semblable à celle de notre vase de *Capoue*, nous offre donc les trois mêmes personnages, l'*Aurore*, *Céphale* et *Tithon*, ces deux derniers désignés par leur nom, l'un, *Céphale*, sur le vase de *Cumes*, l'autre, *Tithon*, sur le vase de *Capoue*; et l'épithète KAΛΛIMAKOΣ, employée pour désigner *Tithon*, sur le vase de *Cumes*, est une de ces expressions qualifica-

toutes les particularités de ce vase, de même que toutes les circonstances de ce mythe, ont été expliquées par M. Minervini avec un savoir et une critique auxquels je me plais à rendre hommage.

Puisque je ne saurais, sans excéder de beaucoup l'espace qui m'est accordé, m'étendre sur les vases peints dont il me resterait à parler, je me bornerai à signaler par leurs sujets plusieurs de ceux que j'ai vus chez le négociant d'antiquités Barone. Tels sont une *hydrie*, à trois anses, à figures rouges sur fond noir, où le sujet du *combat des Centaures et des Lapithes* est représenté avec des circonstances curieuses, dans le personnage de *Œnée* [1]; une *urne*, à deux anses, aussi à figures rouges sur fond noir, d'une charmante fabrique pareille à celle de *Nola*, ornée d'une double représentation, qui paraît bien avoir rapport aux *filles de Pélias*, un des plus rares sujets de l'antiquité figurée [2]; et une *amphore panathénaïque*, à figures noires sur fond jaune, dont on sait que de nombreux exemplaires ont été recueillis dans les tombeaux des villes étrusques, et qu'il est intéressant de rencontrer dans ceux de *Capoue*, comme preuve des relations de goût et de commerce qui existaient entre cette ville étrusque de la Campanie et les villes de la métropole [3]. Je citerai en dernier lieu une charmante *hydrie*, à trois anses, à figures rouges sur fond noir, qui représente *Vénus* avec *deux femmes* et *deux Amours*, dans une scène qui paraît mystique, et qui s'est reproduite, toujours avec des circonstances nouvelles, sur d'autres vases, de fabrique campanienne et apulienne [4]. L'intérêt de cette représentation s'accroît par les inscriptions qui accompagnent les figures de *femmes*, ajoutées en plus ou moins grand nombre à celle de *Vénus*, sur quelques-uns de ces vases, notamment sur une superbe coupe apulienne, de la collection Santangelo [5], où *Vénus*, ΑΦΡΟΔΙΤΗ, est entourée de *cinq femmes*, chacune dans une attitude différente et avec un attribut particulier, lesquelles sont toutes désignées par leur nom, ΚΛΥΜΕΝΗ, ΑΡΜΟΝΙΑ, ΕΥΚΛΕΙΑ, ΕΥΝΟΜΙΑ et ΠΑΝΝΥΚΙΣ (*sic*).

Ces noms de personnages, encore plus symboliques que mythologiques, ont déjà donné lieu, de la part des antiquaires qui s'en sont oc-

tives qui tenaient lieu de noms propres et dont nos vases de *Capoue* nous ont fourni plus d'un exemple. — [1] Voyez-en la description dans le *Bullet. archeol. Napol.* t. VI, p. 22-23. — [2] M. Minervini en a donné une explication détaillée, avec l'indication des monuments connus du même sujet, dans le *Bullet. archeol. Napol.* t. VI, p. 53-55. — [3] Voy. le *Bullet. archeol. Napol.* t. VI, p. 55. — [4] Celui-ci a été publié par M. Minervini, dans ses *Monum. ant. ined. di* Barone, tav. XV, p. 73-75. — [5] Il est donné une courte notice de ce vase dans le *Bullet. archeol. Napol.*, t. V, p. 27-28, où les inscriptions sont rapportées.

cupés, à tant de considérations diverses, que je dois nécessairement réserver pour un autre travail celles qu'ils pourraient me fournir à moi-même. Je me contenterai d'observer, au sujet de la dernière de ces *femmes*, qui tient un *rameau*, et qui a près d'elle une *cicogne*, sur la *patère* Santangelo, où elle est désignée sous le nom de ΠΑΝΝΥΚΙΣ (*sic*), que c'est certainement la même *femme*, au bras de laquelle un *Amour ailé* attache une *bandelette*, et qui a aussi près d'elle une *cigogne*, sur notre *hydrie* de *Capoue*. M. Minervini, qui a paru embarrassé de se rendre compte de ce personnage, qu'il connaissait seulement par le titre de plusieurs comédies grecques, soupçonnait qu'il pourrait bien être une personnification de la *veillée nocturne*[1]; en quoi il avait parfaitement raison. A l'appui de cette idée, je rappellerai que, sur un beau vase agrigentin de ma collection, la même *femme* est représentée en demi-figure, dans le *thiase* de Bacchus, avec un *thyrse* à la main, et avec l'inscription, ΠΑΝΥΙΣ (*sic*), certainement pour ΠΑΝΝΥΧΙΣ[2]. M. Otto Iahn, qui a publié la face principale de ce vase, et qui a fait connaître aussi les inscriptions du revers[3], s'était trompé en lisant celle-ci, ΓΑΝΥΙΣΕ, et en y reconnaissant une *Nymphe Ganyisé*, dont il ne pouvait rendre compte qu'à l'aide d'étymologies un peu forcées. J'ai publié moi-même cette face du vase, et je me propose de donner sur le personnage de *Pannychis*, la *veillée mystique* des Grecs, le *Pervigilium* des Romains, toutes les explications que comporte ce personnage, dans la IVe de mes *Lettres archéologiques sur la peinture des Grecs*, dont je travaille, depuis déjà bien des années, à recueillir les matériaux.

[1] *Bullet. archeol. Napol.* t. V, 28. — [2] Cette face postérieure du vase a été publiée dans mes *Lettres archéolog. sur la peinture des Grecs*, Ire part. pl. 11; et l'explication en a été réservée pour la IVe de ces *Lettres*, qui en formera à elle seule la IIe partie. — [3] *Vasenbilder*, Taf. II, p. 15, 10). Le savant antiquaire n'était pas bien sûr lui-même que la leçon ΓΑΝΥΙΣΕ, qu'il préférait à ΠΑΝΥΙΣΕ, fût exacte, et il en fait l'observation en ces termes : « Freilich will ich nicht verbürgen, ob der Name so ganz « richtig sei. »

CINQUIÈME ARTICLE.

Après les vases peints, d'ancienne fabrique, qui composent la classe la plus intéressante des monuments sortis, en dernier lieu, des tombeaux de *Capoue*, ceux qui offrent le plus d'importance et de rareté sont les *vases de bronze*, avec des figures ou des ornements gravés en creux. Plusieurs de ces vases, de forme et de dimension différentes, la plupart avec de simples ornements exécutés au trait, en creux, ont été trouvés, à diverses reprises, dans les dernières fouilles de *Capoue;* et j'en ai vu quelques-uns chez le négociant d'antiquités Barone, qui possède encore le plus beau de ces vases, monument du premier ordre à tous égards, qui mérite que j'en fasse ici l'objet d'une description particulière.

Ce vase fut trouvé au sein du tombeau monolithe dont il a été question dans un de mes précédents articles [1], avec deux vases peints, l'un de la forme de *patère*, l'autre de celle de *petite amphore*, tous les deux d'ancienne fabrique, sur lesquels j'ai eu aussi l'occasion d'appeler l'attention de nos lecteurs [2]; mais ce n'étaient pas là les seuls objets que renfermât le tombeau en question, avec le vase de bronze dont je m'occupe, quoique ce soient les seuls que cite mon savant ami, M. Minervini [3]. Il s'y trouvait encore plusieurs autres vases peints, un entre autres de la forme de *Rhyton*, à *tête de bélier*, d'une charmante fabrique de *Nola*, que j'ai vu à Paris, dans la belle collection de terres cuites formée par M. Biardot, durant plusieurs années de séjour et de voyage dans le royaume de Naples. Il y avait encore dans ce même tombeau quelques vases d'argent, réduits en fragments, qui furent apportés à Naples, au moment de la découverte, et qui se dispersèrent malheureusement en des mains inconnues, sans qu'on ait tenu compte, si ce n'est des principaux objets, tombés en la possession de M. Barone.

Le vase de bronze, que je me suis proposé de signaler à l'intérêt de nos lecteurs, à cause des diverses particularités qui le recommandent [4], a précisément la forme d'un *demi-œuf*, qui avait certainement, dans les

[1] Voy. le troisième article, p. 39-40. — [2] Voy. le quatrième article, p. 50. — [3] *Monam. ined. di* Barone, p. 117, 3), 4). — [4] Il a été déjà publié deux fois par M. Minervini, d'abord, dans les *Monum. dell' Instit. archeol.* t. V,

traditions de l'art asiatique, où le type en avait été inventé, une intention symbolique, qui le rendait propre à servir d'urne cinéraire. Il était effectivement rempli de cendres et d'ossements calcinés, qui se rapportaient à cet usage, et qui rappellent le même emploi auquel avait servi un vase de bronze, provenant aussi des tombeaux de *Capoue* et décrit par Winckelmann, comme un des plus anciens monuments de l'art étrusque venus à sa connaissance[1]. Sa hauteur est de 1, 75 palmes, et sa circonférence de 5,66 palmes; d'où l'on peut juger à quel point il est considérable par ses dimensions. Le col du vase est rattaché au corps au moyen de clous, procédé qui n'est pas sans exemples dans les monuments de l'antiquité, et qui tient aux plus anciennes pratiques de l'art, où les statues de bronze se faisaient par pièces détachées, qui se réunissaient ensuite avec des clous. Le haut du col est orné d'une double rangée de *globules* et *d'oves*, d'un travail soigné, et le bord en est décoré de *quatre figures équestres*, qu'à leur costume, on reconnaît avec toute certitude pour des *Amazones*. Ces quatre *Amazones à cheval* sont disposées *deux à deux*, dans la même attitude, celle de tenir l'*arc* de la main gauche, et portant la droite au *carquois*, pour en tirer une *flèche;* et elles simulent ainsi un combat où l'ennemi est absent; ce qui n'a rien que de très-conforme aux traditions de l'art antique. Ce qui n'est pas moins bien constaté, c'est l'usage qui se faisait des figures d'*Amazones*, dans un but funéraire; témoin, pour n'en citer que ce seul exemple, les groupes d'*Amazones*, en terre cuite dorée, qui formaient une frise à l'intérieur du célèbre tombeau d'*Armento*[2]; et il est bien probable que les *trois figures équestres* qui décoraient aussi le haut du vase de *Capoue*, décrit par Winckelmann[3], étaient pareillement des *Amazones :* ce qui offre un rapprochement curieux.

tav. xxv, *Annal.* t. XXIII, p. 36-59; puis, dans les *Monum. ant. ined. di* Barone, tav. A, B, p. 117-135. Le travail du savant antiquaire napolitain, plein de savoir et de critique, m'a fourni la matière de tout ce que je puis avoir à dire sur ce beau monument. — [1] *Geschichte der Kunst,* III, 3, § 6, *Werke,* t. III, p. 216-217; voy. *Stor. dell' arte,* III, 3, § 6, t. I, p. 198-199 (et non t. II, p. 95-96). M. Minervini a fait aussi ce rapprochement, *Monum. ant. ined. di* Barone, p. 119 *note,* mais en donnant l'origine capouane de ce vase seulement sous la forme de conjecture, appuyée sur ce que ce vase se trouvait dans une collection de *Caserte,* tandis que Winckelmann dit en termes exprès qu'il avait été trouvé, cinq ans avant l'époque où il écrivait, *dans le territoire de l'antique Capoue, in der Gegend des alten Capua.* — [2] Je possède plusieurs fragments de ces groupes d'*Amazones,* en terre cuite dorée, dont j'ai eu plus d'une occasion de faire mention; voy. *Achilléide,* p. 43, 1). D'autres de ces fragments se trouvent au musée de Berlin et dans la glyptothèque de Munich. — [3] *Geschichte der Kunst,* III, 3, § 6, *Werke,* t. III, p. 216.

Notre urne de bronze avait un couvercle, qui s'y adaptait exactement, et du centre duquel s'élevait un petit piédestal, portant un groupe de deux figures. On connaît les groupes de ce genre qui ornent le couvercle de toute une classe de meubles antiques nommés *cistes*, sur lesquels j'ai eu lieu récemment d'appeler l'attention de nos lecteurs, au sujet du plus célèbre et du plus accompli de ces monuments, la *ciste de Ficoroni*[1]. Mais le groupe qui décorait le couvercle de notre vase est aussi curieux par le sujet qu'intéressant par le style; il se compose d'un *homme nu*, étreignant dans ses bras une *femme vêtue* qu'il entraîne. L'homme est *barbu*, et il porte sur les cheveux *une couronne* qui paraît *de pampres*. La femme est vêtue d'une tunique longue, par-dessus laquelle est passé un second vêtement plus court et plissé, dont le bord est brodé d'ornements en *zig-zag*, d'origine asiatique[2]. Elle a ses cheveux qui pendent en longues tresses sur son dos, et qui sont renfermés sur sa tête dans un *kékryphalos* fait en étoffe. L'attitude des deux figures exprime parfaitement l'*enlèvement de la femme*, dont l'homme a saisi le poignet droit, à la hauteur de sa tête, et qui cherche vainement à se dégager de sa puissante étreinte avec sa main gauche. Le mouvement du groupe n'indique pas moins bien une marche rapide, circonstance rendue surtout sensible dans la figure de l'homme *par sa jambe droite ployée sous lui*, suivant un type créé par l'art asiatique[3]. C'est donc une *scène de rapt*, parfaitement appropriée à un monument funéraire; et, ce point établi, il semble qu'il ne reste plus qu'à choisir entre les deux sujets proposés par M. Minervini, *Proserpine enlevée par Pluton*, ou bien, *Augé ravie par Hercule*. Le savant antiquaire napolitain serait disposé à préférer cette seconde explication, d'après des motifs fort plausibles sans doute, dont le principal est puisé dans l'intérêt national qui s'attachait, chez les habitants de *Capoue*, à la mémoire de *Télèphe*, fruit de l'union d'*Hercule* et d'*Augé*. Mais j'avoue que je penche pour la première, par la raison que l'homme de notre groupe n'offre aucun des traits propres à *Hercule*, tandis que sa *couronne de pampres* convient parfaitement au *Bacchus infernal*, dont le culte était si populaire à *Capoue*. Du reste, le groupe en question offre, dans le caractère conventionnel des têtes, joint à l'imitation savante des formes du corps, toutes les conditions du style archaïque, de l'époque où l'art avait déjà acquis toutes ses ressources, tout en conservant encore ses anciennes traditions; en sorte que c'est

[1] *Journ. des Savants*, septembre, octobre et décembre 1852. — [2] Sur ce point d'antiquité, voy. mon *Mém. sur l'Hercule assyrien*, p. 79, 1), 2), 3), p. 80, 1), 2), p. 81, 2), 3). — [3] C'est encore une notion que je crois avoir établie, à l'aide des monuments figurés, dans mon *Mém. sur l'Hercule assyrien*, p. 177, suiv.

un morceau de sculpture étrusque très-remarquable sous tous les rapports.

Mais ce qui distingue au plus haut degré ce vase, si richement orné dans son couvercle, c'est la représentation qui en décore la panse, à peu près au tiers de la hauteur, à partir du col. Cette représentation est exécutée en une gravure au trait, comme celle des miroirs étrusques, et elle remplit deux bandes superposées qui occupent toute la circonférence du vase. On y distingue d'abord plusieurs groupes symboliques d'*animaux*, de caractère opposé, en action de lutte ou de combat, *deux panthères* déchirant un *bélier*, un *lion* attaquant un *taureau* ou un *sanglier*, plus loin, un *lion* et des *panthères* en repos, et des *chiens* poursuivant un *cerf*, toutes images certainement créées par un art asiatique, dont nous avons recueilli de nombreux exemples sur les plus anciens monuments de la céramographie grecque et étrusque, les plus notoirement empreints d'une influence phénicienne : en sorte que ces sortes d'images, gravées sur notre vase de *Capoue*, fournissent la preuve d'une tradition d'art asiatique, qui ne peut s'expliquer que par l'origine étrusque de *Capoue*. Entre ces groupes d'animaux symboliques, est figuré un trait de l'histoire héroïque qui avait un haut intérêt pour les peuples italiques, le châtiment infligé par *Hercule* au géant *Cacus*, qui lui avait dérobé quelques-uns des bœufs de *Géryon*. Le brigand de l'*Aventin* se montre attaché aux branches d'un arbre et exposé à l'attaque d'un *lion*, qui s'apprête à le dévorer. Le héros de *Tirynthe*, armé de son *arc* et de sa *massue*, s'éloigne en retournant la tête de son côté; et, devant lui, marchent les bœufs et les vaches de *Géryon*, au nombre de *sept*, guidés par le *chien* d'*Hercule*. C'est la première fois que ce trait de *Cacus*, si célèbre dans les traditions italiques, est représenté sur un monument de la haute antiquité étrusque, tel que notre vase de *Capoue*, et avec une circonstance nouvelle, celle de *Cacus* lié aux branches d'un arbre[1]. M. Minervini a expliqué avec le plus grand soin toutes les particularités de cette scène si curieuse et si neuve, et il a rappelé tous les témoignages classiques qui s'y rapportent, avec une abondance d'érudition qui ne

[1] On connaissait une sculpture de sarcophage, d'époque romaine, publiée par Montfaucon, *Antiq. expl. Supplém.* t. I, pl. L, LI, LII, qui représente, dans deux de ses compartiments, deux scènes de ce sujet. C'était là, avec une pâte de la collection de Stosch, cl. II, n. 1759, et avec quelques médailles impériales, Eckhel, *Doctr. num.* t. VII, p. 29, sq., et p. 47, les seuls monuments antiques qui eussent un rapport plus ou moins direct à la fable de *Cacus*, et ce sont les seuls aussi qu'ait pu citer M. Minervini. Cette rareté des monuments relatifs à *Cacus* donne quelque intérêt à la mention qui se trouve d'un de ces monuments, comme existant

me laisse rien à y ajouter; c'est un travail auquel je me plais à donner tout mon assentiment.

A la suite de la scène héroïque, sont tracées des images qui se rapportent aux jeux publics et aux exercices gymnastiques, des *courses de chars* et des *groupes de lutteurs*. On sait combien ces sortes de jeux et d'exercices étaient chers à la civilisation étrusque, à laquelle ils avaient été empruntés par les Romains; et il est tout naturel que l'image s'en retrouve sur un vase de *Capoue*, avec des détails, tels que la présence du *Tibicine*, signalé par les auteurs comme un trait de mœurs étrusques[1]. On sait aussi combien les Étrusques aimaient à orner la pompe de leurs funérailles de ce spectacle de *courses* et de *luttes*, dont les peintures de leurs tombeaux et les sculptures de leurs sarcophages nous ont offert tant d'exemples; en sorte qu'ici encore, c'est bien certainement un trait d'archéologie étrusque que nous montre notre vase de *Capoue*, et qui devient surtout précieux par la haute antiquité de ce monument.

Il nous reste à présenter une dernière observation sur le style des figures, tant sculptées que dessinées, de notre vase, et sur l'époque de l'art à laquelle on peut l'attribuer. Il ne me paraît pas douteux que l'exécution des figures en ronde-bosse du couvercle n'appartienne à une ancienne école grecque établie à *Capoue* même, laquelle pouvait avoir, avec les écoles grecques contemporaines d'*Athènes*, d'*Égine*, de *Corinthe* et d'*Argos*, des principes communs, en même temps qu'elle se distinguait par certaines particularités d'un goût local. C'est ce qui me paraît surtout sensible dans les figures gravées au trait, lesquelles sont exécutées avec une liberté de main que comporte ce genre de travail, et qui offrent, dans les formes du corps, d'une proportion courte et massive, et dans la manière dont les os et les muscles y sont accusés, tous les caractères de l'ancienne école étrusque, avec un style de dessin local, qui ne peut être que celui de *Capoue*. Il ne faut donc pas penser à un vase apporté de la Grèce, d'*Égine*, de *Corinthe*, ou d'ailleurs, mais à un vase exécuté à *Capoue* même. Quant à l'époque de l'exécution, il est évident qu'elle

alors à *Arles*, au IX^e siècle de notre ère, mention exprimée en ces termes dans un poëme du temps :

> Est mihi vas aliquod signis insigne vetustis,
> Cui pura et vena et non leve pondus inest,
> Quo cælata patent scelerum vestigia Caci.

Theodulf. *Parænesis ad Judices*, *apud* Sirmond. *Oper. var.* t. II, p. 1032. — [1] Pausan. V, XVII, 4; Athen. IV, p. 154, A.

ne peut descendre au-dessous de l'an de Rome 332, 420 avant notre ère, qui est la date de la prise de *Capoue* par les Samnites et de la destruction de la puissance étrusque en Campanie. Mais il est probable qu'elle remonte beaucoup plus haut, et rien ne s'oppose à ce qu'on la place vers la LXXᵉ olympiade, environ l'an 500 avant notre ère.

A cette notion, qui me semble importante pour l'histoire de l'art, et qui rentre dans l'opinion de M. Minervini, je me permettrai de joindre quelques considérations qui ne paraîtront peut-être pas dépourvues d'un certain intérêt. Le dessin au trait, dont notre vase de *Capoue* nous a conservé un des plus anciens *spécimens*, contemporain de tant de miroirs étrusques d'un style analogue, reporte naturellement notre pensée sur la *ciste de Ficoroni*, monument du même art, mais de cet art parvenu à toute la perfection qu'il ait jamais pu atteindre chez les Grecs. Or j'ai montré, dans l'un des articles où je me suis occupé de ce beau monument, que, suivant l'opinion très-probable de MM. Mommsen et Otto Jahn, la *ciste* en question était l'ouvrage d'un artiste grec de la Campanie, établi à Rome. Maintenant, il peut être permis d'essayer de faire un pas de plus dans cette recherche curieuse. Cet artiste portait le prénom de *Novios;* et il se trouve que ce prénom, étranger aux Romains, était commun parmi les habitants de *Capoue;* nous en avons en effet de nombreux exemples sur des inscriptions latines de *Capoue*, recueillies en dernier lieu par M. Mommsen[1]. Il en est de même pour le nom *Plautios*, qui se rencontre, sous la forme grecque ΠΛΩΤΙΟΣ, sur des inscriptions grecques de la Campanie[2], et sous la forme latine, *Plotius*, sur des inscriptions romaines de *Capoue*[3]. Il me semble qu'il résulte de cette double circonstance une assez grave présomption que le graveur *Novios Plautios*, qui exécuta à Rome[4] la *ciste de Ficoroni*, était un artiste de *Capoue*, où nous venons de voir

[1] *Inscript. lat. regn. Neapolit.* n. 3559 : NOVIVS; n. 3731 : NOVIAE; n. 3776 : NOVIVS; n. 3777 : NOVIVS Proculus et NOVIA Procula; n. 3778 : C.NOVIVS.Ͻ. L. — [2] Une de ces inscriptions, appartenant à *Naples*, a été publiée récemment par Avellino, qui en était le possesseur, dans le *Bullet. archeol. Napol.* t. VI, tav. 1, 2, p. 90. M. Henzen, qui a reproduit cette inscription dans le *Bulletin. archeol.* 1847, p. 105, accompagne le nom ΠΛΩΤΙΟC de la particule (*sic*), qui semble indiquer une leçon douteuse. Le savant philologue n'ignorait pas cependant que de nombreuses médailles de *Salapia* d'Apulie portent le nom du magistrat ΠΛΩΤΙΟΥ, Carell. *Num. vet. Ital.* tab. XCII, 19-20. — [3] Mommsen, *Inscript. lat. regn. Neapolit.* n. 3802 : PLOTIA. — [4] Il n'est pas sans intérêt de retrouver ce même nom de *Plotius*, porté encore à Rome par un des *graveurs de la Voie Sacrée, gemmarii de Via Sacra*, Spon, *Miscell.* p. 245; Doni, *Inscript.* p. 320, n. 20. Voy. ma *Lettre à M. Schorn*, § II, p. 109, 5), et p. 117.

par notre vase de bronze que l'art de graver sur métal était cultivé avec succès dans la haute antiquité étrusque.

Les figurines de terre cuite forment la classe la plus nombreuse des objets d'antiquité sortis des tombeaux de *Capoue;* et l'on ne saurait assez regretter que tant de monuments précieux par le sujet et par le travail se soient perdus ou dispersés au moment de la découverte, et que ceux-là mêmes qui ont pu être recueillis par des mains intelligentes soient restés jusqu'ici inédits. Je ne puis donc consigner ici que le fait général de la découverte de ces milliers de statuettes de terre cuite, la plupart d'ancien style, et par conséquent de fabrique étrusque, telles que celles que j'ai vues rassemblées en grand nombre dans la collection de M. Genn. Riccio à *Santa Maria di Capua;* et je joindrai à cette notion, qu'il ne dépend pas de moi de rendre plus détaillée, l'indication de quelques-unes de ces figurines qui attirèrent plus particulièrement mon attention, sous le rapport du sujet qu'elles représentent, et de l'influence asiatique que je crus y reconnaître.

Telle est, en premier lieu, une figure de *femme,* d'une proportion supérieure à la dimension ordinaire des figurines, d'un style archaïque, qui ne peut appartenir qu'à la haute antiquité étrusque, et d'une intégrité qui ne laisse rien à désirer : morceau capital à tous égards, dont je possède un dessin exécuté avec tout le soin possible. Cette *femme* est représentée *debout,* et tenant, de chacune de ses mains rapprochées sur le devant de son corps, une *panthère* domptée par une des pattes de devant. La disposition symétrique des bras et le parallélisme des animaux constituent ici un de ces types hiératiques qui se reconnaissent du premier coup d'œil dans les œuvres d'un art primitif. Tout concourt, d'ailleurs, dans la physionomie de cette *femme* et dans son vêtement, à établir son caractère sacré. Elle porte sur le front un *diadème;* ses cheveux tombent en longues tresses sur ses épaules, de chaque côté du cou. Elle est vêtue d'une *tunique longue,* qui l'enveloppe de la tête aux pieds, restés cachés sous cet ample vêtement, et par-dessus laquelle est passée une seconde *tunique plus courte,* qui s'ouvre au-dessous de la poitrine en formant de chaque côté des plis réguliers. La première tunique est parsemée d'*étoiles* coloriées *en rouge,* la seconde est garnie d'une bordure pareillement coloriée *en rouge,* et elle est fixée sur la poitrine par une bande d'étoffe plus large, de la même couleur *rouge,* qui descend de l'épaule droite au-dessous du sein gauche. Tout ce costume est d'une gravité et d'une richesse qui ne peuvent convenir qu'à une déesse du premier ordre, telle qu'elle pouvait être représentée d'après un type d'art asiatique; et la manière dont la couleur rouge est distri-

buée sur les cheveux de cette figure, sur ses yeux, sur les diverses parties de son vêtement et sur les animaux même, semble tenir à un procédé d'art asiatique, ainsi que nous pouvons en juger d'après nos sculptures assyriennes de *Ninive*.

Quant au sujet que représente cette figure extraordinaire, nous savions déjà, par des vases noirs de *Chiusi*, qui nous avaient offert en bas-relief une figure semblable [1], qu'elle appartenait à l'archéologie étrusque d'une haute époque; et nous en avons acquis tout récemment de nouveaux exemples, dans de nombreuses statuettes, de proportion différente, de style varié, d'une provenance sûrement étrusque, fournies par des tombeaux de *Faléries*, de *Véies*, de *Vulci* et de *Cære*, toutes villes étrusques, et conservées dans la riche collection du marquis Campana, à Rome [2]. Dans la plupart de ces figurines, dont j'ai pu examiner les originaux et dont je possède un dessin, la *femme* est *ailée*, circonstance qui ne se trouve pas dans la statuette de M. Riccio, mais qui n'est pas moins un trait d'archéologie étrusque, dérivé d'une tradition d'art asiatique. J'en dirai autant de la figure singulière d'une *femme ailée*, tenant d'une main une *panthère* et de l'autre un *lion*, que Pausanias vit sur le coffre de Cypsélus [3], sans qu'il pût s'en rendre compte. Évidemment, c'était, sur ce monument d'art corinthien, de la haute antiquité, le même type que nous venons de recueillir dans notre figurine de *Capoue* et dans nos statuettes de villes étrusques. Les *ailes* de la *femme*, que Pausanias ne pouvait pas s'expliquer, étaient un trait d'art asiatique, dont la tradition s'était perdue pour la Grèce et que nous retrouvons dans nos anciens monuments étrusques. La même idée religieuse avait été rendue par une *femme*, tenant de chaque main un oiseau de mauvais augure, tel qu'un *cygne* ou une *autruche*, type de bas-reliefs étrusques de vases noirs de *Chiusi* [4] et de peintures de vases [5], de cette ancienne fabrique que tout tend à faire considérer comme

[1] Publiée d'abord par Dorow, *Notizie intorno alcuni vasi etruschi* (Pesaro, 1828, in-8°), tav. VII, fig. 2 *b*, et *Voyag. archéolog. en Étrurie* (Paris, 1829, in-4°), pl. II, fig. 1 *b*, et reproduite par Micali, *Storia, etc.*, tav. XXI, 2. — [2] Voy. l'indication que j'ai déjà donnée de ces statuettes dans ce *Journal*, juillet 1852, p. 414. — [3] Pausan. V, XIX, 1 : *Ἄρτεμις δὲ οὐκ οἶδα ἐφ' ὅτω λόγῳ πτέρυγας ἔχουσά ἐστιν ἐπὶ τῶν ὤμων, καὶ τῇ μὲν δεξιᾷ κατέχει πάρδαλιν, τῇ δὲ ἑτέρᾳ τῶν χειρῶν λέοντα.* — [4] Un de ces bas-reliefs a été publié aussi pour la première fois par Dorow, *Notizie, etc.*, tav. VIII, fig. 6, et reproduit pareillement par Micali, *Storia, etc.*, tav. XX, 12. Un second a été ajouté par ce dernier antiquaire, *Ibid.* tav. XVII, 5. — [5] Un de ces vases, de la collection Bartholdy, a été publié par Dorow, *Notizie, etc.*, tav. VIII, fig. 1 *b*. Il s'en trouve un autre, d'une plus grande proportion et d'une très-belle fabrique, au musée de Naples, et il en a été publié un dessin ré-

phénicienne; et, sur ces vases peints, monuments d'une industrie grecque primitive, comme sur les vases noirs de *Chiusi*, la *femme* est effectivement *ailée*.

Pausanias donnait à la déesse représentée sur le coffre de Cypsélus le nom grec d'*Artémis;* ce qui pouvait être vrai, en prenant ce mot dans le sens le plus large, dans l'acception primitive, celle qui servait à désigner une déesse comme la *Diane* d'*Éphèse*, qui était la grande *Déesse Nature* asiatique, et qui avait fini par n'avoir plus rien de commun avec l'*Artémis* purement hellénique. Plus d'un antiquaire de nos jours, notamment celui qui a rédigé la description de la collection Bartholdy, où se trouvait un des vases phéniciens cités plus haut[1], étaient disposés à expliquer aussi d'après les idées grecques la figure de *femme tenant un oiseau de chaque main*, en y voyant une *Hercyna*, suivant le mythe béotien exposé par Pausanias[2]. Mais je crois que personne ne serait plus aujourd'hui de cet avis, et qu'en trouvant sur des cylindres assyriens[3] la même *figure ailée qui tient de chaque main un oiseau qu'elle dompte*, on ne doute plus que ce ne soit un type asiatique qui ait fourni à l'art grec primitif et à l'art étrusque le modèle de cette figure si caractéristique. Cette opinion acquiert le plus haut degré de vraisemblance et d'intérêt par notre figurine de *Capoue*, où le même motif religieux est représenté par une *femme qui tient de chaque main une panthère domptée;* car cette image est bien certainement celle qui nous est offerte par tant de monuments d'art assyrien et persépolitain, cylindres, sceaux, médailles, bas-reliefs[4], d'un *dieu qui dompte de chaque main un lion;* et la circonstance que le *dieu* des monuments asiatiques est remplacé par une *déesse* sur les monuments étrusques, ne constitue pas une différence dans l'expression de l'idée religieuse; car c'est toujours le même dogme, celui du dieu suprême, domptant les puissances malfaisantes, qui est représenté des deux côtés, ici par un *dieu*, l'*Hercule assyrien*, incarnation du *Soleil*, là par une *déesse*, la *Nature* même personnifiée, objet principal du culte de toute l'Asie antérieure, ainsi que je me propose de le montrer dans un *Mémoire* particulier *sur cette grande déesse*, où je développerai les idées que je ne fais qu'indiquer ici, et où je pu-

duit, au trait, dans le *R. Mus. Borbon*, t. VI, tav. LVI. Je compte le faire connaître plus exactement, d'après un calque que j'en ai fait exécuter avec le plus grand soin. — [1] *Il Museo Bartoldiano*, B 25, p. 95-98. — [2] Pausan. IX, XXXIX, 2. — [3] Tels que celui qui fut publié par Dorow, *Morgenländ. Alterth.* H. I, Taf. 1, et qu'il me suffit de rappeler, pour ne pas multiplier des exemples de ce genre. — [4] L'interprétation de ces monuments forme le principal objet de mon *Mémoire sur l'Hercule assyrien*, auquel il me suffit de renvoyer nos lecteurs.

blierai les monuments étrusques, récemment acquis à la science et encore inédits, dont je viens de faire mention[1].

Je viens de citer l'*Hercule assyrien domptant de chaque main un lion*, sujet de tant de monuments d'art asiatique. C'est sans doute une apparition bien neuve et bien curieuse que celle du même type, parmi nos terres cuites de *Capoue*. Effectivement, une des figurines de la collection de M. Riccio représente un *personnage barbu*, *debout*, vêtu d'une *tunique à manches courtes*, qui étreint au-dessous du cou, de chacune de ses mains, un *lion* ou une *panthère;* circonstance qui reste indécise, par suite de la mutilation de la terre cuite, où la partie inférieure manque au personnage et à l'animal. Mais que ce soit bien l'*Hercule asiatique*, et non l'*Hercule grec*, qui soit figuré ici dans l'acte caractéristique de *dompter deux lions*, c'est ce qui résulte du vêtement asiatique qui lui est donné, de la *tunique à manches relevée* vers le milieu du corps au moyen d'une *ceinture* placée sur la poitrine, et de cette autre particularité, qu'il est couvert d'une *peau d'animal*, qui a la forme d'une *tiare phrygienne*, sur le haut de la tête, et qui lui descend le long du dos. A de pareils traits, sous un pareil costume, il est impossible de méconnaître un personnage de l'archéologie asiatique; et l'action de *tenir deux lions domptés*

[1] Je ne crois pas pouvoir me dispenser de signaler, à cette occasion, un monument fort extraordinaire, récemment acquis à la science, qui paraît se rapporter au même ordre d'idées symboliques et à la même origine asiatique. C'est une figurine de bronze qui fut trouvée, il y a peu d'années, dans un *tumulus* de l'arrondissement d'*Aarberg*, canton de *Berne*, et qui a été publiée dans les *Iahrbüch. d. Vereins v. Alterthumsfreund. im Rheinlande*, n. XVIII, Taf. III, avec une description exacte de M. Jahn, p. 80-93, et une courte explication de M. Éd. Gerhard, p. 93-96. La figure en question représente une *femme vêtue* et *ailée*, placée entre *deux lions* et tenant de chaque main un *lièvre*, dans une position différente. Au-dessus des *ailes*, s'étend de chaque côté, en ligne horizontale, la partie antérieure d'un *serpent*, laquelle porte un *lion;* et la tête de la *femme* est surmontée, sur la *tiare* dont elle est coiffée, d'un *oiseau* qui paraît être une *chouette*. Je ne connais rien qu'on puisse comparer à cette figure, dans tout ce qui nous reste de monuments de l'antiquité. M. Éd. Gerhard y voit *un reste de l'art étrusque*, sans doute parce qu'il n'est ni grec ni romain, ce qui est vrai; mais il n'a pas davantage les conditions du style étrusque. Le même antiquaire y reconnaît une *Diane d'une origine asiatique*, en quoi il se rapproche de la vérité. Le fait est que cette figure offre, dans les *ailes*, dans la *coiffure* et dans le *costume*, tous les éléments d'un style asiatique. L'accumulation des animaux symboliques est aussi un trait d'un art asiatique, qui rappelle la figurine trouvée dans le prétendu tombeau d'Achille, *Atlas du voyage de la Troade*, de Lechevalier, pl. XXIII. Je crois donc que c'est un monument asiatique, rapporté sans doute par un guerrier helvétien, qui avait pris part aux combats des Gaulois dans la Galatie, et placé dans son tombeau. Je m'occuperai de ce monument curieux à plus d'un titre, dans mon *Mémoire sur la Déesse Nature asiatique*.

est tellement propre à l'*Hercule assyrien*, qu'on ne peut non plus se refuser à voir ce dieu asiatique dans notre terre cuite de *Capoue;* ce qui devient une réminiscence asiatique bien intéressante à trouver dans une ville fondée par les Étrusques. Mais voici un nouveau rapprochement qui confirme toutes nos déductions, et que je ne puis m'empêcher de signaler à l'intérêt de nos lecteurs.

En visitant, en 1846, le musée de Berlin, j'y remarquai une statuette de terre cuite, qui me frappa par son sujet et par son style, et dont j'obtins un dessin, grâce à l'obligeance de mon savant ami, M. Éd. Gerhard. Cette figurine représente un *personnage barbu debout*, vêtu d'une *tunique courte à manches*, relevée vers le milieu du corps par une *ceinture*. Ce *personnage* porte aux jambes des *anaxyrides*, et il a la tête couverte d'une *tiare phrygienne ;* en sorte qu'il ne lui manque aucune des pièces du costume asiatique. De chacune de ses deux mains, il étreint un *lion* au-dessous du cou; ce qui est l'acte où nous voyons représenté l'*Hercule assyrien* sur les monuments nationaux; et, comme signe de sa divinité, conforme aux traditions de l'art asiatique, il a de grandes ailes attachées aux épaules. Sauf cette particularité des *ailes*, qui manque à la terre cuite de M. Riccio, la statuette de *Santa-Maria* ressemble tellement à celle du musée de Berlin, qu'on pourrait les croire sorties l'une et l'autre du même moule. En tout cas, il ne saurait être douteux qu'elles ne représentent toutes deux le même sujet; et la provenance de *Capoue*, qui est avérée pour l'une des deux, me porte à croire qu'elle appartient aussi à l'autre[1]; circonstance que je prends la liberté de recommander à l'attention des directeurs du musée de Berlin, dans le cas où ils posséderaient, sur l'origine de leur terre cuite, des informations qui me manquent.

En décrivant la figure de l'*Hercule assyrien*, d'après les deux terres cuites de *Santa-Maria* et de Berlin, j'ai dû insister sur le trait de costume si caractéristique de la *peau d'animal*, à laquelle on a donné la forme de *tiare phrygienne*. La même particularité a été relevée par les antiquaires napolitains à la *tête de Télèphe*, qui forme le type d'une rare médaille de *Capoue*[2], et qui est coiffée de cette manière; d'où il résulte bien que c'était là une pratique suivie dans l'école de *Capoue*. J'ai remarqué un autre exemple tout aussi curieux du même motif d'a-

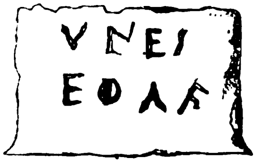
[1] Les terres cuites de *Capoue* diffèrent de toutes celles de la Grande Grèce par la couleur, par la pâte de l'argile et par la pesanteur; en sorte que, d'après cette circonstance, il serait facile de déterminer si la figurine de Berlin apppartient ou non à la fabrique de *Capoue*. — [2] Carell. *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, n. 14. Je m'occuperai de cette médaille dans un des articles qui suivront.

justement, pour un personnage de l'archéologie asiatique, dans la riche collection de M. Barone à Naples; c'est une statuette provenant aussi des tombeaux de *Capoue*, qui représente un *personnage debout* et *vêtu*, coiffé d'une *tiare phrygienne*, et portant une *clef* sur l'épaule. La *clef* était notoirement, dans les traditions symboliques de l'art antique, l'attribut particulier du dieu *Temps*, celui des divinités qui présidaient à la marche des saisons et à la succession des années; on le trouve donné à *Janus*, à *Hécate*, et surtout au dieu connu des antiquaires sous le nom d'*Æon*[1], et certainement dérivé, même dans les images récentes qui nous en restent, de types plus anciens, créés par l'archéologie orientale. Mais c'est toujours *à la main* que la *clef* est portée par ces figures diverses, notamment par l'*Æon* des monuments romains; et je ne connais pas un seul exemple de la *clef* placée sur l'épaule du dieu, comme dans la terre cuite de *Capoue*, qui nous a sans doute conservé quelque réminiscence d'un type asiatique, dans un monument d'art de son époque étrusque, et que je crois devoir par cette raison signaler à l'attention des antiquaires.

Parmi les figurines les plus curieuses de la collection de M. Riccio, j'en citerai encore une, qui est entrée dans la mienne, par un don de cet antiquaire; elle est en terre cuite, de très-petite dimension, et elle représente un *homme nu*, *assis* sur une base carrée. Cet homme aux formes du corps courtes et grasses, est barbu avec le front chauve et les traits du visage d'un *Silène*, et il tient son *phallus* de la main droite, d'une manière sensiblement obscène. C'est, suivant toute apparence, un de ces *histrions étrusques* ou *osques*, qui figuraient dans la représentation des *atellanes*, avec toute la liberté d'action et de langage propre à cette sorte de drames populaires, et que nous connaissons par tant de témoignages classiques et par plusieurs monuments figurés, dont quelques-uns sont sortis du sol de la Campanie même[2]. L'attitude obscène du personnage représenté dans notre terre cuite n'a rien qui ne soit conforme à la notion que nous possédons de ces sortes de bouffons étrusques et osques, et à l'opinion qu'en avaient les anciens eux-mêmes, puisque c'est du nom des *Osques* que les grammairiens dérivaient l'une des étymologies du mot *obscène*, à cause des impudicités de fait et de langage qui étaient familières à ce peuple[3]. Mais l'acteur de notre terre cuite doit être plutôt reconnu pour étrusque que pour osque, d'après les

[1] Bœttiger, *Ideen zur Kunst-Mythologie*, t. I, p. 266- 267, Taf. II, 5; Zoëga, *Bassirilievi*, t. II, tav. LIX; Raffei, *Dissertaz*. VII, tav. III, p. 131. — [2] *Antiq. du Cabin. Pourtalès-Gorgier*, pl. IX, 1. — [3] Voy. les *Excerpt*. P. Diacon. *ex libr.* Pomp. Fest. l. XIII, *v.* Opicum, t. I, p. 113, ed. Lindemann. : «Oscis enim

lettres étrusques, qui sont tracées sur la base où il est assis, et que je reproduis ici fidèlement sous la forme et dans la disposition qu'elles présentent :



Le fait de cette inscription étrusque, gravée sur une terre cuite de *Capoue*, constitue, en tout cas, une des acquisitions récentes de la science les plus importantes; elle répond à l'argument de Niebuhr, qu'on n'avait pas trouvé d'inscription étrusque à *Capoue*[1]; et elle peut fournir, pour le motif de la statuette qu'elle accompagne et que je publierai parmi les monuments à l'appui de la IV^e^ de mes *Lettres archéologiques sur la peinture des Grecs*, le sujet d'une interprétation, que je n'ai pas en ce moment le loisir d'essayer.

Le caractère obscène qu'offre la terre cuite dont je viens de parler se retrouve, au plus haut degré, dans une autre terre cuite de *Capoue*, dont je connais deux exemplaires, sortis l'un et l'autre du même moule, l'un, dans la collection de M. Genn. Riccio, à *Santa-Maria*, l'autre, dans celle de M. Biardot, à Paris, provenant aussi de *Santa-Maria*. Cette terre cuite présente un groupe de deux figures, une *femme debout*, entièrement nue, et un *Panisque*, aussi debout, à côté d'elle. La *femme* porte sa main droite levée à ses cheveux qui pendent en longues tresses sur son dos, et elle appuie sa main gauche sur la tête du *Panisque*, en inclinant son visage vers lui, d'un air caressant. Le *Panisque*, aux traits de *Silène*, aux formes du corps courtes et trapues, et avec des *pieds de cheval*, comme on les voit à cette même classe de figures, empreintes sur les médailles de *Lété* de Macédoine [2], ce *Panisque*, disons-nous, est *ithyphallique*, et il porte sa main gauche sur les parties génitales de la *femme*, tandis qu'il lui presse le dos de sa main droite, en élevant la tête vers elle. Ce groupe si licencieux, et digne d'attention, commu

« frequentissimus fuit usus libidinum spurcarum; unde et verba impudentia ap« pellantur obscena. » Cf. P. Fest. *Fragm.* p. 191, ed. Lindemann. — [1] *Römische Geschichte*, I, 77. Voy. le premier article, p. 11-13. — [2] J'ai principalement en vue les médailles publiées dans les *Nouv. Annal. de l'Instit archéol.* 1837, tav. agg. C. Une de ces médailles, du cabinet Allier d'Hauteroche, s'y voit gravée, pl. IV, n. 18. J'en possède plusieurs, que je compte publier parmi les monuments à l'appui de la IV^e^ de mes *Lettres archéologiques sur la peint. des Grecs.*

un des rares monuments qui peuvent nous faire apprécier cette face de caractère de la civilisation étrusque, ne mérite pas moins d'intérêt, pour son style et pour son dessin, qui sont du meilleur temps de l'art étrusque de *Capoue*.

C'est tout un autre genre de mérite qu'offre toute une suite de figurines de terre cuite, dont le motif était certainement puisé dans une croyance asiatique, et dont l'exécution appartient à une haute époque de la civilisation étrusque de *Capoue*. Ce motif s'y montre d'ailleurs avec des variantes, qui peuvent provenir de temps divers, d'accord avec les différences de style qu'on y remarque. Deux de ces statuettes, reproduites dans plusieurs exemplaires, se trouvaient dans la collection de M. Genn. Riccio, qui a bien voulu me permettre de les faire dessiner; j'en ai vu cinq autres, toutes différentes pour le style et pour le travail, dans la collection de M. Biardot. La composition de ces statuettes consiste en une figure de *femme assise*, qui tient sur ses genoux *un* ou *deux enfants*. Cette femme est vêtue d'une *longue tunique;* elle a la tête nue, qu'elle porte droite, et qui est empreinte d'un caractère archaïque; elle a les jambes rapprochées parallèlement; ce qui achève de constituer un type hiératique. Dans une des figurines de M. Genn. Riccio, elle tient de ses deux mains un *enfant étendu* sur ses genoux, qui lève les mains d'une manière suppliante; dans la seconde, elle tient de chaque main un *enfant emmaillotté*, dressé contre son sein. Dans trois des figurines de M. Biardot, dont le style s'éloigne de la rigidité antique et se rapproche de la pure élégance grecque, la *femme* a l'un des seins nu, et elle allaite un *enfant nu*, qui porte la bouche à sa mamelle. C'est encore la même idée qui est rendue, mais en un type tout différent, dérivé plutôt, à ce qu'il me semble, d'un modèle grec, dans une charmante statuette de M. Biardot, où la *femme* est *debout*, vêtue d'une *longue tunique*, d'un second vêtement plus court, et d'un *voile* qui lui couvre la tête, en enveloppant l'*enfant emmaillotté* qu'elle porte sur son bras gauche. Le même motif se reproduit dans une autre figurine de M. Biardot, mais avec cette circonstance nouvelle et extraordinaire, que les traits de la femme offrent des formes exagérées, qui lui donnent l'apparence d'un masque ou d'une caricature.

J'ai déjà eu l'occasion [1] d'exposer l'idée que je me fais de ces figurines, où je vois la *Déesse Nature* orientale, représentée par un art étrusque, d'après un type asiatique, en rapport avec la *Ghê*, ou *Déméter Kourotrophos* des Grecs. C'est une vue d'archéologie comparée, que

[1] Voy. mon deuxième article, p. 29-30.

je me propose de développer en détail dans le *Mémoire sur la grande Déesse asiatique*, déjà cité plusieurs fois[1], à l'appui de laquelle je produirai les dessins des terres cuites que je viens de décrire; ce qui fait que je ne crois pas devoir m'arrêter davantage sur ce sujet.

La dernière de ces terres cuites de *Capoue* que j'aie à signaler encore à l'intérêt de nos lecteurs, c'est la belle *antéfixe* dont il a été fait mention dans un de mes articles [2], et dont ils connaissent déjà la forme générale, d'après le dessin joint à cet article, et représentant le tombeau, où elle était employée à l'extérieur. Ils en apprécieront encore mieux l'ensemble et les détails, par la vignette qui se trouve sur la page suivante, et qui me dispense d'une description que le dessin rend tout à fait inutile. La *tête de femme* qui forme l'objet principal de cette *antéfixe*, n. 1, offre un caractère de style et de dessin archaïques, qui ne pouvaient manquer de me frapper, et qui m'y firent reconnaître, du premier abord, un monument original de l'art étrusque, d'une haute époque, en même temps que je crus y remarquer, dans le motif de la décoration au milieu de laquelle est placée cette *tête*, un type d'art asiatique, fait pour exciter au plus haut point mon intérêt. Ce motif, qui consiste en *deux enroulements*, disposés en sens contraire et surmontés par une *palmette*, s'était déjà rencontré sur un des ornements en or trouvés dans le célèbre tombeau de *Cære*[3], dont tous les objets sont si sensiblement empreints d'un caractère asiatique, que j'ai cru pouvoir attribuer et que j'attribue maintenant plus que jamais à l'influence de l'archéologie assyrienne[4]. En retrouvant dans notre *antéfixe* de *Capoue* un motif de décoration déjà connu par un ornement du tombeau de *Cære*, j'acquérais donc une preuve matérielle du caractère étrusque de cet objet, et, conséquemment, une nouvelle présomption à l'appui de l'origine étrusque de *Capoue :* ce qui ne laissait pas d'être un fait important en soi et considérable à mes yeux. Mais ce n'est pas là le seul rapprochement auquel devait donner lieu notre *antéfixe* de *Capoue*, ni la seule conséquence qu'elle pouvait me fournir. En parcourant l'ouvrage que M. H. Layard vient de publier, et qui est le résultat de ses dernières fouilles sur le sol de l'antique *Ninive*[5], j'y ai rencontré, sur l'une des premières pages,

[1] Voy. plus haut, p. 19, 30, et p. 66. — [2] Voy. le troisième article, p. 35-36. — [3] Grifi, *Monum. ant. di Cere, etc.*, tav. IV, n. 7; *Mus. Gregorian.* t. I, tav. XVII, 1, 2; voy. la vignette ci-jointe, n. 2. Un objet analogue, appartenant à la haute antiquité étrusque, et provenant d'un tombeau de *Vulci*, a été publié par Micali, *Monum. ined., etc.*, tav. VIII, n. 14. — [4] Voy. *Journ. des Sav.* septembre 1843, p. 543, suiv. — [5] *Discoveries in the Ruins of Nineveh and Babylon* (London, 1853, in-8°) p. XXIII : «ivory ornament from Nimroud ;» voyez la vignette, n° 3,

le dessin d'un objet d'ivoire, trouvé à *Nimroud*, et qui doit provenir de la décoration d'un siége d'ivoire. Or cet objet offre précisément, dans le *double enroulement* surmonté de la *palmette*, le même motif de décoration que l'ornement de *Cære*, développé dans l'*antéfixe* de *Capoue;* on en jugera par le seul fait du rapprochement de l'ivoire assyrien de M. Layard et de nos deux monuments étrusques sur la vignette ci-jointe.

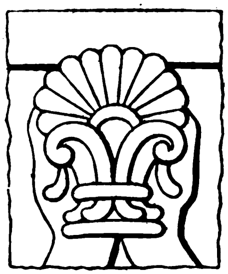
3



1



2



La similitude de ces trois morceaux d'antiquité est trop palpable, et elle résulte trop sensiblement de la vue même des objets, pour qu'elle ait besoin d'être établie autrement. Maintenant, ce qui en résulte, c'est à savoir qu'un type d'ornement assyrien se retrouve dans des monuments étrusques, est assurément une des notions les plus importantes qui pussent être acquises à l'étude de l'archéologie comparée; car cette transmission d'un motif assyrien aux Étrusques ne peut s'expliquer que par l'émigration tyrrhénienne, dont elle devient une preuve matérielle et palpable; et c'est sous ce rapport que je crois pouvoir recommander notre *antéfixe* de *Capoue*, avec les rapprochements qu'elle vient de me suggérer, à tout l'intérêt des antiquaires. S'il s'agissait en effet d'une de ces idées morales, qui ont pu se produire d'elles-mêmes au sein des sociétés antiques, et s'y réaliser sous une forme identique, par le seul fait de l'instinct naturel, comme on en a, si l'on veut, un exemple, dans le groupe de la *femme allaitant un enfant*, pour exprimer la fécon-

dité de la nature, ce groupe qui se retrouve chez les Assyriens[1], les Phéniciens[2], les Égyptiens[3], les Grecs[4] et les Étrusques[5], on pourrait contester, avec plus ou moins de raison, la communication d'un type primitif faite par une de ces nations, la plus anciennement civilisée, aux autres. Mais il s'agit, dans le cas actuel, d'un simple ornement architectonique, dont le type, inventé par les Assyriens, se retrouve chez les Étrusques; et il n'y a pas de raison pour ne pas admettre qu'un pareil objet, qui ne pouvait être inventé, sous la même forme, par des peuples si éloignés l'un de l'autre, ait été communiqué de l'un à l'autre. C'est donc là, je le répète, une notion capitale, et qui me fait attacher le plus grand prix à l'*antéfixe* de *Capoue*.

[1] M. Lajard a fait observer que, sur les monuments asiatiques, le groupe de la *vache allaitant un veau* représentait symboliquement *Vénus et l'Amour;* voyez son *Mémoire sur une urne funéraire du musée de Lyon,* dans les *Nouv. Annal. de l'Instit. archéol.* t. II, p. 411. A l'appui de cette observation, j'ai cité plusieurs de ces monuments, de l'époque des Achéménides, qui présentent le groupe en question, *Mém. sur l'Hercule assyrien,* p. 108-109, 1). Je regrettais alors de ne pouvoir alléguer un monument proprement assyrien qui offrît cette image. C'est une lacune de la science qui vient d'être remplie, au moyen d'une des plus récentes acquisitions de notre musée du Louvre, consistant en un groupe de trois peignes, de bois de sycomore, ornés, dans leur partie supérieure, d'un bas-relief, de sujet et de travail assyriens, dont l'un offre la *vache allaitant un veau.* Ainsi se trouve justifié le soupçon que ce type de la *vache allaitant un veau* appartenait à l'archéologie assyrienne; et l'on sent quelle importance acquiert cette notion en retrouvant le type dont il s'agit sur des monuments primitifs de l'archéolohie grecque et étrusque. Je publierai le peigne en question parmi les monuments à l'appui de mon *Mém. sur la Déesse Nature asiatique.* — [2] Voy. surtout les médailles phéniciennes citées dans mon *Mém. sur l'Hercule assyrien,* p. 108-109, 1), et ajoutez-y les groupes en terre représentant une *femme avec un enfant sur ses genoux,* et trouvés sur le sol de l'antique *Idalie,* dont il a été fait mention dans notre second article, mai, p. 292-293. — [3] Les groupes d'*Isis allaitant Horus* sont si communs dans tous les cabinets et si connus des antiquaires, qu'il est superflu d'en citer des exemples. — [4] On connaît les groupes de *Junon allaitant Mars,* quelquefois *Hercule,* qui expriment l'idée symbolique, d'invention orientale, sous la forme d'un mythe hellénique. La même idée est rendue d'une manière générale, dans ces groupes d'une *femme allaitant un* ou *deux enfants,* qui sont connus par des terres cuites grecques, Éd. Gerhard, *Ant. Bildwerke, Cent.* I, H. v, Taf. XCVI, 1-9, et que les antiquaires expliquent par *Déméter* ou *Ghê Kourotrophos;* voy. *Journ. des Sav.* mai, p. 392. — [5] En fait de monuments étrusques, je puis citer, à l'appui de nos terres cuites de *Capoue,* qui reproduisent le type phénicien d'*Idalion,* les vases du tombeau de *Cære,* où le groupe de la *vache allaitant un veau* était un emprunt palpable à l'archéologie assyrienne, que j'avais soupçonné sans pouvoir en fournir la preuve; voy. l'ouvrage de M. Grifi, *Monum. ant. di Cere,* tav. IX et tav. X, n. 1, et le compte que j'en ai rendu dans le *Journ. des Sav.* septembre 1843, p. 562-563, 2).

SIXIÈME ARTICLE.

Je me suis réservé de traiter en dernier lieu de la numismatique de *Capoue*, dont les monuments ont été accrus par le résultat des fouilles récentes, et dont l'importance archéologique n'a pas encore été suffisamment appréciée. C'est donc des médailles de *Capoue*, envisagées dans les trois séries différentes qui peuvent se rapporter à cette ville fameuse, et qui fournissent des éléments relatifs aux principales époques de son histoire, que je m'occuperai dans cet article et dans le suivant, en m'attachant surtout, dans l'explication de ceux des types de ces monnaies qui n'ont pas encore reçu tous les éclaircissements qu'ils comportent, à faire ressortir les motifs qui appartiennent à la haute antiquité étrusque et qui témoignent d'une influence asiatique.

Je commence par dire que toutes les médailles de *Capoue* sont rares, plusieurs très-rares, et quelques-unes de la plus extrême rareté, au point qu'elles ne sont encore connues qu'en *un* ou *deux exemplaires*. Notre cabinet des médailles, si riche dans toutes les branches de la numismatique ancienne, ne renferme que *dix* médailles de *Capoue*[1], toutes encore de petit module, et des types les moins rares. C'est le même nombre de médailles de *Capoue*, toutes aussi de petit module, une seule exceptée, que possède M. le duc de Luynes. Moi-même, dans une carrière numismatique de trente années, et à la suite de cinq voyages à Naples, je n'avais pu en recueillir que *cinq*, jusqu'au moment où une circonstance heureuse a fait passer dans mes mains toute une collection formée à *Santa Maria di Capua* du produit des dernières fouilles[2], où se trouvaient en plusieurs exemplaires les deux grandes pièces du module de l'*as* de dix onces, ou *dextans*, qui n'existaient jusqu'ici qu'en *un* ou

[1] Elles sont décrites par Mionnet, dans sa *Description*, t. I, p. 112-114, n^{os} 123-134, et presque toutes accompagnées de la lettre C, *communes*. Celles qu'il y a ajoutées dans son *Supplément*; t. I, p. 234-237, n^{os} 238-262, sont toutes tirées de cabinets étrangers; ce qui aurait suffi pour l'avertir qu'elles étaient rares. La suite la plus riche et à peu près complète des médailles de *Capoue* se trouve dans le recueil de Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, n° 1-22, et LXX, n° 1. — [2] C'est la collection qui est indiquée par M. Gennaro Riccio, dans son *Repertorio numismatico*, p. 3, 18), en ces termes : « Un grande ripostiglio ne rinvenne, or son tre « anni, D. Orazio de Pasquale delle Curti, ora presso il sig. D. Giacomo Gal-

deux exemplaires, et qui manquent encore dans toutes les grandes collections publiques et privées de l'Europe, dans celles de Naples, de Florence, de Modène, de Milan, de Paris, de Londres, de Vienne, de Munich et de Berlin. Déjà, il y a plus de trente années, M. le prince de San-Giorgio, si connu par ses travaux numismatiques et par les belles collections qu'il a formées, avait relevé l'erreur commise dans l'appréciation des médailles de *Capoue* par Eckhel et par Mionnet [1], qui s'était égaré à la suite de l'oracle de la numismatique, au point de croire ces médailles *toutes communes*, et de les évaluer en conséquence. De nos jours même, les observations dont M. Friedländer a accompagné les médailles de *Capoue* qu'il a décrites dans son travail *sur les monnaies osques* [2], et qui sont le résultat d'une expérience acquise par trois années de séjour et de voyage dans le royaume de Naples pour la recherche et l'acquisition de ces médailles, ont prouvé combien les évaluations de Mionnet étaient au-dessous de la réalité; et c'est enfin ce que vient de déclarer, avec toute l'autorité qui s'attache à ses longues études spéciales, l'antiquaire napolitain M. Gennaro Riccio, auteur du *Repertorio numismatico* [3]. La rareté des médailles de *Capoue*, tout à fait méconnue de Mionnet, est donc un fait que je devais d'abord signaler et qu'il est assez difficile d'expliquer, d'après la haute importance politique de la ville dont elles formaient la monnaie, durant la période la plus brillante de son existence.

Les médailles de *Capoue*, qui appartiennent au temps de la période samnite, et qui portent le nom de cette ville écrit en caractères osques, ⊐ПNK, forment seules la série qui lui est propre; et c'est sur plusieurs pièces de cette série, dont les types sont loin encore d'avoir reçu toutes les explications qu'ils comportent, que porteront mes observations. Mais il existe encore deux autres séries de médailles qui, sans appartenir précisément à *Capoue*, sont pourtant, à mon avis, l'ouvrage du peuple qui l'occupait, et doivent avoir eu, en tout cas, cette ville pour siége de l'atelier monétaire qui les produisit. L'une de ces séries

« lozzi di S. Maria ampiamente accresciuto, e che costituisce una magnifica collezione. » — [1] Voici en quels termes s'exprime M. le Pr. de San-Giorgio, après avoir relevé l'erreur dans laquelle l'opinion d'Eckhel avait entraîné Mionnet, *Monum. ined. di Antichità e belle Arti* (Napoli, 1820, in-4°), p. 113, 1) : « Le monete capuane « non sono communi tra noi, e se se n'eccettua il solo tipo della Diana nella biga, ch'è « più ovvio, tutte le altre sono molto rare. » — [2] *Die oskischen Münzen* (Leipzig, 1850, in-8°), Taf. I, 1, 2; II, 3-11, 2; III, 12-26, p. 7-15. — [3] *Repertorio ossia descrizione e tassa delle monete di città antiche* (Napoli, 1852, in-4°), note, p. 3, 18): *Tali nummi non furono tassati dal Cav. Mionnet in ragione della loro rarità effettiva, ma..... le stimo in generale communi, quandocchè sono assai rari, etc.*

est grecque, et l'autre est latine; je dois donc d'abord exposer mes idées à cet égard, et je le ferai le plus succinctement qu'il me sera possible.

La première de ces séries se compose de médailles d'argent, des modules de *tridrachme* et de *didrachme*, d'une ancienne et belle fabrique grecque, qui offrent, le plus souvent, à la face principale, une *tête de Minerve casquée*, à droite, quelquefois, une *tête de femme, coiffée en cheveux* et tournée du même côté, et toujours au revers, le *bœuf campanien à tête humaine*, accompagné de l'inscription ΚΑΜΠΑΝΟ, ΚΑΠΠΑΝΟ, ΟΝΑΠΜΑΚ, ou même ΚΑΠΠΑΝΟΣ, gravée en lettres grecques, de belle forme archaïque, tantôt dans l'ordre régulier, tantôt dans l'ordre rétrograde. Ces médailles, qui ne constituent que deux variétés principales, dont la seconde n'est encore connue qu'en *trois exemplaires*[1], sont toutes d'une excessive rareté, au point que les plus grands cabinets de l'Europe, à ne citer que le nôtre, ne possèdent qu'*une* ou *deux* de ces médailles. Elles sont toutes de la même fabrique, qui prouve une émission contemporaine, et cette fabrique les rattache indubitablement aux plus belles productions de l'art monétaire grec. Par leurs types, elles n'appartiennent pas avec moins de certitude à la numismatique des Grecs de la Campanie. La *tête de Minerve casquée* est absolument la même que celle qui figure sur les didrachmes d'ancien style de *Naples* et de *Nola;* la *tête de femme coiffée en cheveux* n'offre pas une ressemblance moins frappante avec celle qui forme le type de médailles de *Cumes*, d'une fabrique contemporaine; et le *bœuf campanien à tête humaine* est notoirement le type habituel du revers des monnaies de *Naples*, de *Nola*, d'*Hyrina*, toutes villes de la même région. Toutes les conditions se réunissent donc pour rattacher cette série de médailles, d'une part, à la suite de *Naples*, de l'autre, à celle de *Cumes*, d'une époque qui doit s'éloigner infiniment peu de l'an de Rome 335, date

[1] Celui de Carelli, tab. LXIII, 7, et celui du duc de Luynes, publié dans l'*Élit. de monum. céramograph.* p. 47, 1). A ces deux médailles le P. Garrucci vient d'en ajouter une troisième, sans qu'il ait indiqué de quel cabinet elle fait partie, *Bullet. archeol. Napol.* nuova serie, tav IV, n. 6, p. 66. Je serais disposé à croire que la médaille publiée par Avellino, comme étant d'*Arpi*, avec la légende ΖΟΝΑΠΒΑ, et offrant les deux types des médailles des *Campaniens*, avec la même fabrique, appartient effectivement aux *Campaniens*, et que la vraie légende est : ΖΟΝΑΠΠΑΚ. Voy. Avellino, *Monum. ined.* p. 2-3, et *Opuscoli*, t. I, p. 151, tav. 1, fig. 4; t. II, p. 27. Il est certain, du moins, que la fabrique est absolument celle des *Campaniens*, et qu'on ne connaît pas encore de médailles d'*Arpi* de cette fabrique ni avec ces types. Je suis donc tout à fait de l'avis de M. Mommsen, *Unterital. Dialekt.* p. 104, 3).

de la prise de *Cumes* par les Samnites, puisque c'est à cette date fatale que dut s'arrêter la fabrication des monnaies grecques de *Cumes*, et que celles qui nous occupent doivent nécessairement, d'après leur fabrique, avoir été frappées dans le cours de la même génération.

Je ne crois pas qu'il puisse s'élever, de la part de tout numismatiste exercé, la moindre difficulté sur aucun des points qui viennent d'être exposés. Il n'en est pas de même de la légende, ΚΑΜΠΑΝΟ ou ΚΑΠΠΑΝΘ, qui offre le nom *du peuple* pour les besoins duquel furent frappées ces monnaies, et qui fixe par conséquent leur attribution. Il n'est pas douteux que ce nom ne soit celui des *Campaniens*, Καμπανοί; mais *de quels Campaniens*, *Grecs* ou *Samnites*, de *Naples*, de *Capoue*, ou d'ailleurs? C'est sur cette question que les antiquaires n'ont pu encore se mettre d'accord, bien qu'en s'en tenant aux caractères numismatiques dont cette suite de médailles porte l'irrécusable empreinte, il dût sembler impossible de se diviser à cet égard. Tâchons donc d'établir avec toute la précision possible en quoi consistent ces caractères.

D'abord, l'inscription, sous ses diverses formes, ΚΑΜΠΑΝΟ, ou ΟΝΑΠΜΑΚ, ΚΑΠΠΑΝΟ et ΚΑΠΠΑΝΟΣ, est bien purement grecque dans tous ses éléments, et, par la forme de ses caractères, elle appartient bien décidément à la même période paléographique que l'inscription ΝΕΟΠΟΛΙΤΕΣ, ou ΣΕΤΙΛΟΠΟΕΝ, et l'inscription ΚΥΜΑΙΟΝ, des médailles contemporaines de *Naples* et de *Cumes*. Ce point établi, on s'explique difficilement pourquoi M. Friedländer a rangé parmi les médailles osques la suite de celles qui nous occupent[1], et qui, bien que frappées à l'usage d'un peuple de race samnite parlant la langue osque, sont tout à fait grecques, et l'œuvre de mains grecques. Je répète que tous les éléments de l'inscription, ΚΑΜΠΑΝΟ ou ΚΑΠΠΑΝΟ, sont purement grecs, sans aucun mélange de lettres osques, comme on en a des exemples dans les légendes de quelques médailles de la ville campanienne d'*Hyrina*. A la vérité, M. Friedländer a trouvé sur deux médailles de la collection Santangelo le nom de ΚΑΜΠΑΝΟ écrit ΗΑΜΠΑΝΟ, et il pense que cette aspiration, qui exprimait la prononciation des Osques, suffit pour donner à nos médailles un caractère osque. Mais il n'existe pas, dans le peu de monuments de la langue osque que nous avons recueillis jusqu'ici, d'exemples de l'aspiration Η remplaçant le Κ au commencement des mots; M. Friedländer lui-même en a fait l'aveu. Ensuite, cette aspiration même, Η, comme la représente aussi M. Mommsen, qui cite ces deux mêmes médailles de la collection Santangelo[2], est précisément la lettre

[1] *Die oskischen Münzen*, Taf. v, n° 1-6, p. 33-36. — [2] *Unterital. Dialekten*,

grecque H, qui avait dans l'ancien alphabet la valeur de l'aspiration, avant d'exprimer l'*é long*, et la forme de cette lettre est étrangère à l'alphabet osque.

Mais il y a bien d'autres raisons, et de plus puissantes encore, pour exclure toute influence osque de l'inscription dont il s'agit. La forme du nom ΚΑΜΠΑΝΟ ou ΚΑΠΠΑΝΟ est décidément contraire à toutes les règles de la langue osque, qui ne supprimait jamais l'*S* finale du nominatif singulier, ni l'*M* finale du génitif pluriel, et qui d'ailleurs employait l'*U* pour l'*O*[1]. ΚΑΜΠΑΝΟ ne peut donc pas être un mot osque, tandis que c'est certainement un mot grec, au génitif singulier de la seconde déclinaison, ΚΑΜΠΑΝΟ pour ΚΑΜΠΑΝΟΥ, sous-entendu ΔΗΜΟΥ, (*monnaie du peuple*) *campanien*. On a des exemples tout à fait analogues sur des monnaies du même âge et de la même fabrique, sur celles de *Rhégium* et de *Messine*, avec les inscriptions PECINO et MESSANO, déjà signalées par Eckhel[2], auxquelles je pourrais ajouter l'inscription grecque d'une médaille d'argent de *Pæstum*, ΠΑΙSΤΑΝΟ, la seule qui soit encore connue de ce métal[3], avec ce nom si commun sur le bronze. Le changement du Μ en Π dans le mot ΚΑΠΠΑΝΟ, pour ΚΑΜΠΑΝΟ, est conforme à l'usage grec, dont nous possédons des exemples sur les médailles mêmes, notamment sur celles de *Lampé*, de Crète, dont la légende est constamment ΛΑΠΠΑΙΩΝ[4], tandis que, sur les marbres[5] on trouve les deux formes ΛΑΠΠΑΙΟΝ et ΛΑΜΠΑΙΩΝ. Enfin l'inscription ΚΑΠΠΑΝΟΣ, sous-entendu ΔΗΜΟΣ, est conforme à l'usage des villes grecques de la *Campanie*, qui exprimaient le nom du peuple de cette même manière, au nominatif singulier, ΝΕΟΠΟΛΙΤΕΣ, ΝΩΛΑΙΟΣ, ΥΡΙΑΝΟΣ, sous-entendu ΔΗΜΟΣ. Il est donc bien certain que tout est

p. 104, 3). Le savant auteur déclare *sûrement grecque, sicher griechische,* l'inscription ΚΑΜΠΑΝΟ, et je prends acte de cette déclaration. Il voit, d'ailleurs, un effet de l'influence de la prononciation osque dans la forme ΗΑΜΠΑΝΟ; ce qui n'est sans doute pas impossible, mais ce qui n'est pas prouvé. — [1] Mommsen, *ibid.* p. 104, 3). — [2] *Doctr. Num.* t. I, p. 178, 181, 221-222. Eckhel expliquait la légende MESSANO comme un dorisme, pour MESSANA, d'après l'usage des Doriens, qui employaient l'O pour l'A, Maittaire, *De dial. Græc.* p. 412. Mais cette règle ne peut s'appliquer au mot PECINO, non plus qu'au mot ΚΑΜΠΑΝΟ, et la seule explication possible est celle que j'ai proposée. — [3] Elle a été publiée par Avellino, *Opuscol.* t. II, tav. IV, n. 9, p. 93-95, sans que ce savant ait remarqué le fait si curieux d'une inscription en lettres grecques, ΠΑΙSΤΑΝΟ, sur cette médaille en argent de *Pæstum*, qui appartient évidemment à une époque de transition. — [4] Eckhel, *Doctr. Num.* t. II, p. 315. — [5] Gruter, p. 1091, 9; Chishull, *Antiq. asiat.* p. 122; Doni, *Inscript.* p. 206; Mabillon, *Mus. ital.* p. 33. L'erreur d'Eckhel, qui admettait l'existence de deux villes de *Lappé* et de *Lampé* en Crète, a été relevée par Avellino, *Opuscol.* t. II, p. 28-29.

grec, le nom et la forme des caractères, dans l'inscription des médailles des *Campaniens;* il n'est pas moins évident que tout y est grec aussi dans les types et dans le style, au point que, si l'inscription manquait, on pourrait ranger ces médailles parmi celles de *Naples*, de la fabrique contemporaine : voilà des points que je regarde comme établis de la manière la plus indubitable[1].

Maintenant, quel est le peuple auquel appartiennent les monnaies grecques des *Campaniens?* Avellino pensait que c'était la réunion des *Grecs de la Campanie, qui purent avoir quelque temps besoin d'une monnaie commune, et qui y mirent le nom commun de la nation*, ΚΑΜΠΑΝΩΝ[2]. Mais c'est là, je le dis bien à regret, l'une des idées les moins heureuses qu'ait pu avoir le grand antiquaire napolitain. Les Grecs de la *Campanie* ne pouvaient prendre comme *nom national* ce nom de *Campaniens*, qui

[1] Depuis que ceci a été écrit, j'ai eu connaissance d'une médaille des *Campaniens*, avec l'inscription ΟΝΑΠΜΑΗ, publiée par le savant P. Garrucci, dans le *Bullet. arch. Nap.* nuov. ser. n. IX, p. 66-67. tav. IV, n. 5. Le fait que le Κ initial du nom ΚΑΜΠΑΝΟ a été remplacé par la lettre Η, paraît bien établi par cette médaille; et l'idée que cette substitution soit due à l'influence d'une prononciation locale, à celle des Samnites, qui prononçaient le Κ comme une aspiration, et qui mettaient quelquefois une lettre aspirée, 8, à la place du Κ, cette idée semble bien aussi justifiée par les exemples que fournissent les inscriptions osques et qu'a cités le même savant, *ibid.* p. 43. Mais il n'en reste pas moins démontré que la lettre Η est grecque, comme il est certain qu'elle est étrangère à l'alphabet osque; par conséquent, que la légende, ΟΝΑΠΜΑΗ, est purement grecque, malgré la prononciation osque. La même médaille offre, du côté de la *tête*, au-dessous de cette *tête*, les trois lettres ΗΥR, dont la première et la troisième sont grecques, et la seconde déjà connue par quelques médailles d'*Hyrina*, paraît bien osque : c'est là, jusqu'ici, l'unique preuve, fournie par les médailles des *Campaniens*, du mélange d'une lettre osque dans des inscriptions grecques. Le P. Garrucci voit dans ces trois lettres, ΗΥR, les initiales d'un nom de magistrat campanien; je serais plutôt disposé à y trouver les trois premières lettres du nom de la ville d'*Hyrina;* et j'en conclurais que cette classe de médailles, avec l'aspiration, Η pour Κ, et avec l'Υ, qui attestent une plus grande influence de l'élément osque, aurait été frappée à *Hyrina.* Le savant antiquaire publie en outre, *ibid.* tav. IV, n. 6, p. 66, une autre médaille des *Campaniens*, qui a pour type principal la *tête de femme, coiffée en cheveux*, qui doit être celle de la *nymphe locale*, et qui est empruntée des monnaies de *Cumes*, et pour type du revers, le *bœuf campanien à tête humaine*, avec l'inscription : ΑΠΠΑΝΟ. Cette forme nouvelle du nom des *Campaniens*, qui n'a été l'objet d'aucune observation de la part du P. Garrucci, ne peut guère s'expliquer que par l'état fruste de la légende, où la lettre initiale Κ n'est plus visible; et, dans aucun cas, je ne voudrais y voir une forme dialectique. — [2] *Opuscoli*, t. II, p. 27 : « Parmi quindi più probabile attribuir simili medaglie a' Greci abitatori della « Campania, i quali ebbero forse per qualche tempo una moneta comune ad essi « tutti, col nome della nazione ΚΑΜΠΑΝΩΝ. » C'est l'idée qu'il avait déjà exposée dans les *Monum. ined.* p. 1-2, tav. I, 1.

était celui d'un peuple étranger et ennemi, des Samnites, établis par voie de conquête sur le territoire des villes grecques. Ce serait, d'ailleurs, une notion contraire à tous les faits de l'histoire, que les Grecs, qui habitaient dans des villes, où ils formaient autant de petits États indépendants, *Cumes*, *Naples*, *Nola*, lesquels États avaient chacun sa monnaie particulière, eussent fait frapper une monnaie commune, avec un nom étranger à leur race et à leur langue; et cette notion, réprouvée par l'histoire, n'est pas moins condamnée par la numismatique, qui n'offre pas d'exemples pareils. Avellino s'autorisait, il est vrai, de celui des *Bruttiens* et des *Lucaniens*, qui eurent une monnaie commune; mais cet exemple ne prouve rien en sa faveur, puisque les *Bruttiens* et les *Lucaniens* étaient des peuples étrangers à la race grecque, qui se trouvaient précisément dans le cas des *Campaniens*, et qui eurent, au même titre, besoin d'une monnaie commune frappée à leur nom. Avellino aurait pu alléguer avec plus d'avantage, à l'appui de son idée, la *monnaie commune* des *Grecs de Sicile*, ΣΙΚΕΛΙΩΤΑΝ, dont j'ai fait connaître les monuments, en déterminant l'époque et les causes de cette fabrication, qui répond aux deux années de la domination de Pyrrhus en Sicile[1]. Mais il y avait pour le fait de cette monnaie commune des Grecs de Sicile, à l'époque dont il s'agit, des raisons historiques, qui n'existent pas pour les *Grecs de Campanie*. Il faut donc renoncer, pour nos médailles des *Campaniens*, à l'hypothèse des *Grecs de la Campanie*.

L'opinion d'Eckhel[2], suivie par la plupart des antiquaires, était que les médailles des *Campaniens* appartenaient à *Capoue*, dont il pensait que le nom du peuple avait été *Campanus* et non *Capuanus*. En cela, l'oracle de la science s'était trompé; car il est certain que les historiens grecs, Polybe et Denys d'Halicarnasse, pour ne pas parler de Tite-Live, dans le récit des événements des ve et vie siècles de Rome, distinguent très-bien les *Campaniens*, Καμπανοί et les *habitants de Capoue*, qu'ils appellent Καπυηνοί, ou Καπυανοί[3]; et si, dans l'usage ordinaire, on donnait le nom de *Campani* aux *Capuani*, c'était parce que *Capoue* était la ville principale de la *Campanie*, celle qui renfermait la plus grande masse de la population campanienne. Le nom de ΚΑΜΠΑΝΟ, sur les médailles, ne représente donc pas le nom des *habitants de Capoue* : cela est certain; mais il représente le nom du peuple qui était maître de *Capoue* et du

[1] Voy. mon *Mémoire sur les méd. sicil. de Pyrrhus*, dans les *Mém. de numismatique*, pl. I, nos 9, 10, 16, p. 56-62. — [2] *Doctr. num.* t. I, p. 108. Pellerin avait eu avant lui la même idée, *Additions*, p. 18. — [3] Polyb. *Hist.* I, VII, VIII; II, XXIV; III, CXVIII; IX, XV. Cette distinction avait été déjà signalée par Avellino, *Monum. ined.* p. 2, 1).

territoire de la *Campanie;* cela ne semble pas moins avéré. Ce peuple se servait du grec sur sa monnaie, parce que la plus grande partie de la population sur laquelle il régnait était grecque, et parce que les arts étaient grecs dans ce pays. C'est ce que firent aussi les *Bruttiens* et les *Lucaniens*, quand ils eurent une monnaie commune, où ils mirent leur nom en grec, ΒΡΕΤΤΙΩΝ, ΛΥΚΙΑΝΩΝ [1], parce que cette monnaie, grecque dans tous ses éléments, était destinée à circuler dans un pays tout rempli de villes grecques. Enfin, ce peuple fit frapper ces médailles dans la ville même qui était le principal siége de sa puissance, dans celle où la population primitive osque était mélangée avec un élément grec, et où les arts de la Grèce étaient cultivés de tout temps, à *Capoue;* c'est assurément là l'hypothèse la plus probable. C'est dans ce sens et avec cette distinction essentielle que j'attribue à *Capoue* les médailles des *Campaniens*, non pas comme monnaie propre de *Capoue*, mais comme monnaie des *Campaniens*, maîtres de *Capoue*. De cette manière, l'objection d'Avellino contre le sentiment d'Eckhel, qu'*il ne paraît pas que* Capoue *se soit servie du grec sur ses monuments publics*, cette objection qui avait paru tout récemment encore si sérieuse à M. Friedländer [2], tombe d'elle-même, puisque les monnaies en question ne sont pas un *monument public* de *Capoue*. De cette manière aussi, tous les éléments numismatiques s'accordent dans un résultat, le plus satisfaisant qui soit possible. La ressemblance de types, de style et de fabrique, entre la monnaie des *Campaniens* et celles de *Cumes* et de *Naples* s'explique, comme l'emploi du grec, par le fait que ces médailles ont été frappées dans la même période de temps, pour les besoins d'une population en grande partie grecque, par les mains d'artistes grecs qui travaillaient à *Capoue* dans le même goût qu'à *Naples* et à *Cumes*, et qui pouvaient être les mêmes hommes; en sorte que cette attribution une fois admise, dans la mesure même que je viens d'exposer, je ne vois plus aucune difficulté qui s'y oppose.

La question de savoir à quel peuple doivent appartenir les belles et rares médailles des *Campaniens* n'avait pu être résolue par l'opinion d'Eckhel, à cause de l'erreur qui s'y trouvait jointe : aussi était-elle restée controversée jusqu'à nos jours; et il n'est pas sans intérêt de suivre, sur cette question, les mouvements de l'opinion des antiquaires, qui n'ont été si divers et si contradictoires que parce que l'on n'a pas tenu compte des éléments numismatiques, qui fournissaient une solution

[1] On connaît aussi des monnaies frappées au nom des *Lucaniens* avec la forme osque de ce nom, ΛΟΥΚΑΝΟΜ. — [2] *Die oskischen Münzen*, p. 33.

péremptoire. Ainsi Avellino, mécontent sans doute de sa première opinion, avait fini par croire qu'un élément de population campanienne s'étant formé à *Naples* à la suite des dissensions civiles de la ville grecque [1], ces *Campaniens* de *Naples*, qui partageaient les magistratures avec les Grecs napolitains, purent bien faire frapper des monnaies avec les types de *Naples*, mais avec leur nom de *Campaniens* [2]. Or c'est là une supposition qu'on ne peut admettre, puisque la fabrique des médailles des *Campaniens*, qui est *archaïque*, ne peut absolument être celle des temps de l'intrusion des Campaniens dans les affaires de *Naples* [3]. Aussi l'idée d'Avellino a-t-elle été repoussée par M. Friedländer [4], mais pour y substituer une attribution encore moins probable, s'il est possible; c'est que les médailles en question pourraient appartenir à une colonie de *soldats campaniens* établis dans l'île d'*Ischia*, qui y ont laissé un monument de leur séjour dans une inscription grecque gravée sur les rochers de la partie orientale de l'île. J'ai publié moi-même cette inscription curieuse [5], qui a été récemment reproduite par M. Mommsen [6], et je ne fais aucune difficulté d'adhérer aux vues de ce jeune et habile philologue, qui y voit un témoignage d'une occupation de l'île d'*Ischia* par des *mercenaires campaniens*, **Καμπανοὶ μισθοφόροι**, d'un temps où cette île appartenait aux Napolitains, probablement de la fin du IVe siècle de Rome; ce qui, d'ailleurs, ne s'éloigne pas de l'époque que j'avais assignée. Or il est sensible que cette époque est beaucoup plus récente que la fabrique des médailles des *Campaniens*. Les caractères paléographiques de l'inscription d'*Ischia*, où se trouvent le sigma C et l'omicron ◇, ne peuvent absolument se concilier avec ceux de l'inscription ΚΑΜΠΑΝΟ; sans compter qu'il est contraire à toute vraisemblance d'attribuer à des *soldats mercenaires*, ΟΙ CΤΡΑΤΙΩΤΑΙ, des monnaies qui

[1] Strabon. l V, c. IV, § 7. — [2] Avellino, *Opuscoli*, t. II, p. 167. — [3] Je suis surpris que le savant P. Garrucci, qui cite cette opinion d'Avellino, et qui donne même quelques raisons à l'appui, sans cependant l'adopter tout à fait, *Bullet. arch. Napol.* nuova serie, n. IX, p. 67, n'ait pas fait cette observation, qui la détruit radicalement et qui est si facile à vérifier : c'est que la *fabrique archaïque* des médailles des *Campaniens* ne permet en aucune façon de les attribuer aux temps dont parle Strabon. — [4] *Die oskischen Münzen*, p. 34. — [5] *Mémoires de numismat. et d'antiquité*, pl. II, n. 10, p. 113, suiv. — [6] *Unterital. Dialekt.* n. XXXXIX, p. 197-198. M. Mommsen regarde cette inscription comme un monument *à demi barbare*, à raison des noms purement campaniens qui s'y trouvent et des *barbarismes*, *ἀνέθηκαν* pour *ἀνέστησαν* et *ἀρξαντες* pour *ἀρχοντες*, *unterital. Dialekt.* p. 106; cf. p. 197. J'avais remarqué aussi les noms campaniens des deux commandants, ainsi que la forme insolite du mot *ἀρξαντες*; mais je n'y avais pas vu de *barbarismes*; et je crois encore que M. Mommsen est allé trop loin, en qualifiant des noms de *barbarismes* ou de *solécismes* des impropriétés de termes qui, du reste, sont parfaitement grecs.

portent le nom des *Campaniens*, constitués en corps de peuple et en État indépendant. Enfin, un jeune et habile numismatiste napolitain, M. G. Fiorelli, avait été induit, d'après quelques indices numismatiques, à croire que les médailles des *Campaniens* avaient pu être frappées dans la ville campanienne d'*Hyrina*[1]; mais ces indices sont réellement trop légers pour qu'on puisse s'y arrêter. C'est ainsi qu'en avait jugé Avellino[2]; et l'on peut remarquer en outre que cette ville d'*Hyrina,* qui n'est connue que par ses médailles, qui n'est nommée dans aucun texte antique, dont on ne sait ni où elle a existé, ni même si elle a existé, et à laquelle par conséquent on conteste jusqu'à ses médailles, que cette ville si problématique ne paraît pas un siége bien propre pour y établir un nouvel atelier monétaire de l'importance de celui des *Campaniens*[3].

Dans cette contrariété d'opinions, un des savants de notre âge qui avait acquis le plus d'expérience dans toutes les branches de la numismatique ancienne, et particulièrement dans celle de la Grande Grèce, feu Millingen, avait cru devoir laisser la question *incertaine,* mais non pas malheureusement sans y avoir porté un nouvel élément d'indécision et d'erreur. Ce savant avait remarqué qu'il se trouvait dans le champ de ces médailles, du côté du revers, au-dessous du *bœuf,* la lettre M, qu'il rattachait aux lettres ΚΑΜΠΑΝΟ, de manière à former le nom ΚΑΜΠΑΝΟΜ, où il voyait une forme particulière dérivée du dialecte éolique, au lieu de la forme ordinaire, ΚΑΜΠΑΝΩΝ[4]. Mais, d'abord, il se trompait en affirmant que la lettre M se trouvait *constamment* à la place indiquée. Si elle se voit sur quelques exemplaires, notamment sur celui du cabinet de *Florence*, publié par Eckhel[5], elle manque sur quelques autres, par exemple, sur celui du recueil de Magnan[6]; sur un second, publié par Avellino[7], et sur un troisième, de notre cabinet de Paris[8]. En second lieu, l'autre médaille de notre cabinet, possédée d'abord par Pellerin, qui l'a fait connaître[9], offre une N au-dessous de la tête du *bœuf,* de manière à se joindre aux lettres ΚΑΠΠΑΝΟ et à for-

[1] *Osservaz. sopr. tal. monet. rare,* p. 3. — [2] *Bullet. archeol. Napol.* t. II, p. 96. — [3] Voy. l'observation faite plus haut, p. 80, 1). — [4] *Considérat. sur la numismat. de l'anc. Italie,* p. 140-141. — [5] *Num. vet.* tab. II, n. 3. — [6] *Miscellan.* t. III, tab. XIX, n. 11. — [7] D'abord dans les *Monum. ined.* (Napoli, 1820, in-4°), tav. 1, fig. 1; puis dans ses *Opuscoli,* t. II, tav. II, n. 10, p. 26. La lettre M manque sous sa forme ordinaire et à sa place accoutumée, *au-dessous du bœuf;* mais elle s'y voit en très-petite dimension, et à une autre place, à la hauteur de la croupe de l'animal et près du bord même de la médaille. Cette double différence constitue une variété qui n'avait pas été remarquée. — [8] Publié, d'après la pâte de Mionnet, par M. Friedländer, *Die oskischen Münzen,* Taf. V, n. 4, p. 35. — [9] *Additions,* p. 18-19.

mer le nom ΚΑΠΠΑΝΟΝ, forme régulière archaïque du génitif pluriel ΚΑΠΠΑΝΩΝ; à moins que cette lettre solitaire et séparée des autres, N, ne soit, aussi bien que l'M placée sous le *bœuf*, une lettre numérale, destinée à indiquer une série monétaire; ce qui me paraît bien plus probable. Enfin, on connaît encore la légende ΚΑΠΠΑΝΟΣ, dont Millingen ne fait pas mention, et qui détruit absolument sa doctrine[1]. Réduite à ces termes, la question me paraît amenée à une solution certaine, au lieu de l'état d'*indécision* où voulait la laisser Millingen; car voici les points qui peuvent être regardés comme démontrés : 1° la légende ΚΑΜΠΑΝΟ ou ΚΑΠΠΑΝΟ est grecque dans tous ses éléments; 2° les types des médailles des *Campaniens* sont empruntés à la monnaie de *Naples* et à celle de *Cumes*, et la fabrique est positivement la même; 3° les *Campaniens* formaient une nation, un État politique, dont *Capoue* était la ville principale; 4° cette ville renfermait de toute antiquité un élément de population grecque mêlé à la population osque, et les arts y étaient grecs, comme à *Naples* et à *Cumes*. De tous ces faits, il résulte invinciblement, à mon avis, que les médailles des *Campaniens* ont été frappées à *Capoue*, dans les premiers temps qui suivirent l'occupation de *Capoue* par les *Samnites Campaniens*, et qu'elles sont la *monnaie commune* de ce peuple, *constitué en corps de nation*[2], non la monnaie propre de *Capoue*, *considérée comme ville osque*. C'est en ce sens que je rectifie l'opinion d'antiquaires de nos jours, tels que les auteurs de l'*Élite des monuments céramographiques*[3] et M. Mommsen[4], qui attribuent les médailles en question à *Capoue*; ce qui n'est vrai qu'en ce sens qu'elles ont été frappées à *Capoue*, mais *au nom* et pour l'usage des *Campaniens*, maîtres de *Capoue*.

La fabrication de la monnaie des *Campaniens* ne fut sans doute pas

[1] Malgré les difficultés qu'il trouvait à admettre que les lettres M et N, ainsi détachées du nom ΚΑΜΠΑΝΟ, aient appartenu à ce nom, M. Friedländer a fini pourtant par admettre les deux leçons, ΚΑΜΠΑΝΟΜ et ΚΑΜΠΑΝΟΝ, l'une comme osque, l'autre comme grecque, *Die oskischen Münzen*, p. 34. Mais le motif d'après lequel il s'est déterminé pour cette manière de voir n'était pas suffisant : *da keine anderen Buchstaben als diese beiden vorkommen.* — [2] M. Friedländer assure, *Die oskischen Münzen*, p. 33, que, *comme* les Campaniens *ne formèrent jamais un État, ils ne purent pas avoir une monnaie commune.* Mais est-il au pouvoir d'un critique moderne de détruire ce témoignage de Diodore de Sicile, XII, XXXI : Κατὰ μὲν τὴν Ἰταλίαν τὸ ἔθνος τῶν Καμπανῶν συνέστη ? Ensuite, connaissons-nous assez l'histoire des *Campaniens* pour être en droit d'affirmer que, dans les temps qui suivirent leur conquête de *Capoue* et de *Cumes*, les *Campaniens*, entourés de peuples grecs qui avaient chacun leur monnaie, n'éprouvèrent pas aussi le besoin d'avoir la leur ? — [3] P. 47, 1). — [4] *Unterital. Dialekt.* p. 104-105.

de longue durée : c'est ce qui semble résulter de l'excessive rareté des pièces qui en sont venues jusqu'à nous; mais, d'ailleurs, nous ne possédons aucun renseignement à cet égard. Nous ne connaissons pas mieux l'époque à laquelle commença d'être frappée la série des monnaies samnites qui appartiennent proprement à *Capoue*, et qui en portent le nom écrit en caractères osques, ꓭՈᴎꓘ; et c'est là une première question qui se présente à résoudre dans l'examen de la numismatique osque de *Capoue*.

Cette suite monétaire, dans l'état où nous la possédons aujourd'hui, se compose de *vingt-quatre types*, à peu près tous connus depuis le commencement de ce siècle par le travail de Daniele[1], accru de celui de Carelli[2], et récemment disposés dans un meilleur ordre par M. Friedländer[3]. A l'exception d'une pièce d'*argent*, qui est encore si rare qu'on n'en connaît que *quatre exemplaires*[4], toutes ces monnaies sont de *bronze*, d'une fabrique particulière, qui se distingue de toutes celles des villes grecques de la Campanie par un relief très-bas et par une certaine rudesse de travail, bien que toujours de style grec, et d'une patine verte qui paraît être propre au sol de *Capoue;* ce qui semble indiquer qu'elles n'ont guère circulé que dans le territoire même de *Capoue* ou dans son voisinage immédiat. Elles portent toutes les signes de la monnaie romaine, de manière à offrir toutes les divisions de cette monnaie, mais dans un système mélangé, c'est à savoir décimal, pour les deux pièces principales, l'*as* de *dix onces* ou *dextans* et le *quincunx*, et duodécimal pour les autres pièces, le *triens*, le *quadrans*, le *sextans*, l'*uncia* et la *semuncia;* d'où il suit avec toute certitude qu'elles ont été frappées à l'imitation de la monnaie romaine, mais dans une certaine mesure d'indépendance, et conséquemment à une époque où les relations de *Capoue* avec *Rome* étaient de nature à produire cette espèce de subordination politique, consistant en ce qu'une ville modelait sa monnaie

[1] *Numismatica Capuana. Monete antiche di Capuà* (Napoli, 1802, in-4°), p. I-XX et p. 1-65, n. I-XVIII. — [2] Carell. *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, 1-22; LXX, 1. — [3] *Die oskisch. Münzen,* Taf. I, 1-2; II, 3-11; III, 12-26. — [4] J'avais cru, dans le compte rendu de l'*Æs grave,* inséré dans ce *Journal,* décembre 1840, p. 740-741, 2), pouvoir porter à *cinq* ou *six* le nombre des exemplaires connus en Europe de la médaille d'argent de *Capoue;* mais, toute recherche faite, il me paraît aujourd'hui que ces exemplaires se réduisent à *quatre :* 1° l'exemplaire du duc de Noja, au musée de Naples; 2° celui du prince de San Giorgio, publié par lui-même, *Monum. ined.* tav. VIII, n. 5, p. 111, et acquis depuis par le duc de Luynes, qui le publia de nouveau, *Annal. dell' Instit. archeol.* t. XIII, p. 131, *Monum.* t. III, tav. XXXV, n. 2; 3° et 4° les deux de la collection Santangelo, dont un doit être celui que j'avais vu, en 1827, dans les mains du chanoine Jorio, et qui était fruste.

sur celle d'une autre, tout en la distribuant d'après un système qui lui était propre. Or, c'est là un premier trait de lumière, fourni par la numismatique elle-même, qui peut nous servir à fixer le commencement de cette fabrication et à en déterminer le cours, double notion qui a manqué jusqu'ici à la science.

Nous avons vu[1] que les Samnites s'étaient rendus maîtres de *Capoue* en l'an de Rome 332 et de *Cumes* trois ans plus tard, c'est-à-dire en 335. A partir de cette époque, ce peuple, sorti originairement des montagnes du *Samnium*, obtint certainement l'empire de la plus grande partie du territoire appelé de son nom *Campanie*, et, dans cette situation, il paraît qu'il éprouva l'effet de cette mollesse du climat qui avait perdu les Étrusques. Il dégénéra promptement de la vertu guerrière de ses ancêtres, jusque-là que, moins d'un siècle après sa conquête, il se vit menacé d'être conquis à son tour par un peuple de la même race, par celui du *Samnium*, qui avait conservé ses mœurs rudes et belliqueuses, et dont les forces s'étaient accrues au point de provoquer la puissance même de Rome par des incursions dans le *Latium*. Une de ces invasions, qui s'étendit jusqu'à *Ardée*[2], avait eu lieu vers la fin du IVe siècle de Rome; et, en l'an 411, une tribu de ces Samnites, attirée comme leurs devanciers par la fertilité des plaines de la *Campanie*, vint attaquer un petit État osque, celui des *Sidicins*, situé entre le *Samnium* et la *Campanie*. Les Sidicins vaincus implorèrent le secours des *Campaniens*, qui pouvaient se croire encore en mesure de résister aux agresseurs; mais les Samnites, tournant aussitôt leurs armes contre *Capoue*, obtinrent, au pied même du *Tifata* et aux portes de *Capoue*, un premier avantage si décisif sur les Campaniens amollis, que ceux-ci se virent réduits à recourir à l'assistance des Romains pour échapper à leur ruine. Ils offraient de donner leur ville aux Romains, si le sénat consentait à les défendre comme ses sujets, et cette offre acceptée devint, comme l'on sait, la cause de la première guerre samnite[3]. A partir de cette époque, on doit croire que *Capoue*, bien que gouvernée par ses propres magistrats sous l'empire de ses lois nationales, se trouva placée sous la souveraineté de Rome. Quelques années plus tard, elle obtint le *droit de cité sans le suffrage*, *civitatem sine suffragio*, comme dit Tite-Live[4], qui la mit au rang des villes alliées des Romains; et c'est effectivement comme *alliés* du peuple romain, *socii*, que les habitants de *Capoue* sont désignés dans plusieurs circonstances de l'histoire de ce

[1] Voyez *Journal des Savants*, février, p. 77-78. — [2] Strabon, l. V, p. 249. — [3] Tit. Liv. VII, XXXI-XXXII. — [4] Idem, VIII, XIV.

temps, notamment à l'occasion du généreux accueil qu'ils firent, en l'an de Rome 432, aux Romains échappés des *Fourches Caudines*[1]. Cet état de dépendance de *Capoue* vis-à-vis de Rome me paraît tout à fait propre à marquer le commencement de la fabrication d'une monnaie de *Capoue*, frappée à l'imitation de celle de Rome; et je me crois par conséquent fondé à rapporter aux temps de la première guerre samnite, entreprise par les Romains dans l'intérêt de *Capoue*, l'émission des monnaies osques de *Capoue*, qui sont toutes, à l'exception des deux pièces principales, des divisions d'un *as* duodécimal.

Maintenant on se demande quelle fut la durée de cette fabrication: c'est là le second terme de la question que je me suis proposé d'examiner, et c'est aussi un point qui se résout sans peine à l'aide des circonstances historiques. On sait que *Capoue*, assiégée et prise par les Romains dans la seconde guerre punique, en l'an de Rome 542, à cause de sa défection de l'alliance romaine et du zèle qu'elle avait porté dans le parti d'Annibal, fut privée de tous ses droits politiques, réduite à la condition d'une ville vaincue, et gouvernée par un magistrat romain, par un *préfet*, qu'on lui envoyait de Rome tous les ans. Le tableau que nous fait Tite-Live de la situation de *Capoue*, sous le régime que lui infligea la juste sévérité du sénat romain[2], ne permet pas de croire que cette ville, ainsi dépouillée de toute puissance publique, ait continué de frapper sa monnaie nationale. C'est donc à cette époque de l'an de Rome 542 que dut s'arrêter l'émission des monnaies osques de *Capoue*, et conséquemment le cours entier de cette fabrication fut renfermé dans l'espace d'un peu plus d'un siècle, entre les années 415 et 542. C'est là un fait numismatique qui n'avait pas encore été déterminé, et dont je ne crois pas qu'on puisse contester l'exactitude. Ce premier point établi, je vais jeter un coup d'œil sur la numismatique même de *Capoue*, dont plusieurs types n'ont pas encore reçu l'explication qu'ils comportent.

En tête de cette série se distingue un *as*, du module 11[3], qui doit être un *as de dix onces*, ou *dextans*, et qui existe en deux types différents; c'est une pièce qui manque à la monnaie de toutes les villes grecques, osques et latines de la *Campanie*, et les exemplaires, dans les deux types, en sont encore de la plus excessive rareté. Le premier de ces types offre, sur la face principale, les têtes superposées de *Jupiter* et de *Junon*[4]; le

[1] Tit. Liv. X, VI.—[2] Idem, XXVI, XVI.—[3] Et non du module 12, comme l'a dit par erreur Mionnet, *Suppl.* t. I, p. 234, n. 240, en citant la médaille de Daniele.—[4] Il a été publié par Daniele, *Numism. Capuan.* n. XIII, p. 43, et reproduit par Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, n° 2. Un exemplaire de la même pièce est décrit, d'après le cab.

second consiste en une *tête de Bifrons imberbe*[1]; le revers, qui est le même pour les deux pièces, montre *Jupiter*, debout sur un *quadrige* lancé au galop, à droite, tenant le *sceptre* de la main gauche, et armé du *foudre*, de la main droite, et l'inscription ↃΠᗅꓘ s'y lit à l'exergue. Je me suis servi à dessein des mots de *Bifrons imberbe* pour désigner la *double tête* qui forme le type principal d'un de ces *as*, parce que cette *double tête* n'a rien de commun avec le *Janus*, qui forme le type constant de l'*as romain*. Elle est *imberbe*, tandis que le *Janus* est toujours *barbu*, et elle est *couronnée de laurier*, circonstance qui est sans exemple pour le *Janus*[2]. Le *bifrons* de l'*as* de *Capoue* ne saurait donc être pris pour un *Janus*, ainsi que l'ont toujours désigné les antiquaires, et en dernier lieu encore M. Friedländer; mais c'est un type qui rappelle une tradition étrusque, la *double tête imberbe* des *as* de *Volterra*, et qui, comme le type étrusque, offre, suivant moi, une réminiscence asiatique, dont ce n'est pas ici le lieu d'exposer la notion. Envisagé de cette manière, l'*as* de *Capoue* présente un double intérêt, par le choix d'un *bifrons* pour le type de l'*as*, qui est puisé dans les habitudes romaines, et par la forme de ce *bifrons*, qui diffère de celle du *Janus* romain, en se rapprochant de celle du *bifrons* étrusque. Une autre observation à laquelle donne lieu l'autre *as* de *Capoue*, et qui n'a pu encore être faite à cause de l'extrême rareté des monuments, c'est que les seuls exemplaires connus jusqu'ici, dont trois ont été entre mes mains, sont tous du module 11, tandis que Carelli en possédait un du module 12[3], et qu'un autre exemplaire de

Northwich, par Mionnet, *Description*, t. I, p. 112-113, n. 123; et il s'en trouvait un second, décrit dans les *Num. ret. Mus* R. P. Knight, p. 302-303, 1, mais sans l'indication du module. C'étaient les trois seuls exemplaires connus jusqu'ici de cet *as* de *Capoue*. — [1] Cet *as* n'était encore connu que par l'exemplaire unique publié, il y a près d'un demi-siècle, par Micali, l'*Italia avanti il domin. d. Roman.* tav. LIX, n° 14, et reproduit par Carelli, *Num. vet. Ital.* tav. LXX, 1, et par M. Friedländer, *Die oskisch. Münzen*, Taf. I, n° 2, p. 9. Il est entré depuis dans la collection du comte Zurlo, à Naples, Avellino, *Opuscoli*, t. II, p. 33, a); et M. Friedländer, *l. l.*, en cite un second exemplaire, possédé autrefois par M. Vetta, à *Capoue*. La collection que j'ai acquise en renfermait *trois*, dont un est resté dans mes mains; les deux autres ont été cédés par moi à M. le duc de Luynes et à M. Genn. Riccio. Je dois dire que, dans la copie publiée par Carelli, tav. LXX, 1, une petite figure de la *Victoire*, guidant les chevaux, a été ajoutée *sur le char*, derrière le *Jupiter*; mais cette figure manquait sur la gravure de Micali, comme dans les trois exemplaires de la médaille même qui ont été dans mes mains. C'est donc contre toute évidence que M. Genn. Riccio a décrit ce type de cette manière : *Tutto come sopra; ma la quadriga è guidata dalla Vittoria.* — [2] Je n'ai pas besoin d'avertir que je n'ai ici en vue que les *as* romains fondus, des premières époques, dont les séries sont disposées dans l'*Æs grave*, cl. I, tav. II, III A et B. — [3] Fr. Carell. *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, 1.

la même médaille se trouvait dans la collection d'Avellino [1]. Or il résulte de cette circonstance numismatique que, dans le cours de son émission, et probablement dans les premiers temps de cette fabrication, l'*as* de *Capoue* avait subi une diminution, probablement par l'effet des réductions qu'éprouva la monnaie romaine. C'est là un fait qui nous explique la différence de poids et de module qu'on avait pu déjà remarquer dans plusieurs des divisions inférieures de cet *as*, particulièrement dans les médailles du module de *sextans* et de celui d'*uncia* [2], qui sont beaucoup moins rares que les divisions supérieures, telles que le *quincunx* et le *triens* [3]. Et de cette rareté relative des pièces des modules supérieurs, par rapport à celles des modules inférieurs, on peut conclure encore que la fabrication de ces grandes monnaies de bronze cessa de bonne heure, pour laisser seulement en activité celle des petites monnaies des modules de *sextans*, d'*uncia* et au-dessous, sans doute parce que l'introduction de la monnaie d'argent au type campanien, mais avec le nom de *Rome*, représentait d'une manière plus commode la valeur des premières et dispensait de s'en servir. Je n'oserais décider si la médaille du module 9, avec la *tête de Jupiter* pour type principal, et avec l'*aigle debout sur le foudre* pour type du revers, médaille rare, publiée d'abord par Daniele [4], puis par Carelli [5], représente aussi un *as* de *Capoue*, dans la dernière réduction qu'il pût subir [6]. M. Friedländer, qui a reproduit cette médaille sans se préoccuper de cette question [7], ne semble pas avoir tenu compte d'une circonstance qui tendrait à la résoudre dans le sens que je viens d'indiquer, indépendamment de ce que cette pièce est d'un module supérieur à celui de la plus grande division connue jusqu'ici de l'*as* primitif, à celui du *quincunx* [8]; c'est qu'à l'exemple de l'*as*, elle ne porte aucune marque distinctive de sa valeur, tandis que toutes les divisions de l'*as*, c'est à savoir : le *quincunx*, le *triens*, le *quadrans*, le *sextans* et l'*uncia*, offrent cette marque, soit sous la forme de *globule*, soit sous celle d'*étoile;* d'où il semble bien résulter que la pièce en question, privée de toute indication propre à l'une des divisions de l'*as*, et supérieure en poids et en module à la plus grande de ces divisions, ne peut être qu'un *as* dans sa forme la plus réduite.

L'extension qu'ont prise ces considérations préliminaires sur la suite

[1] Acquis récemment à Naples par M. le duc de Luynes. — [2] Comparez, dans la pl. LXIX de Carelli, le module du *sextans* 19 et celui du *sextans* 8, 21 et 22, le module de l'*uncia* 18 et celui de l'*uncia* 9 et 10. — [3] Fr. Carell. *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, n. 17 et 6. — [4] *Numism. Capuan.* frontisp. — [5] Fr. Carell. *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, 3. — [6] Cette pièce est indiquée comme un *semis* par M. Genn. Riccio, *Repertor. numism.* p. 13; mais sur quelle preuve? — [7] *Die oskisch. Münzen, Taf.* III, n. 12, p. 11. — [8] Carell. *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, n. 17.

des monnaies osques de *Capoue*, ne me laissant pas assez d'espace pour l'examen que je me propose de faire des types de ces monnaies, je renvoie à un prochain article cette partie de mon travail, qui sera purement archéologique.

SEPTIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Toutes les médailles de *Capoue* ont pour type principal une *tête de divinité*, et il n'est pas douteux que ces *têtes* ne représentent les *divinités* mêmes adorées à *Capoue*. Ce sont, en premier lieu, *Jupiter*, toujours *barbu* et *couronné de laurier*, dans son caractère proprement hellénique, sans doute le *Jupiter Capitolin* de *Capoue;* puis, *Diane*, certainement la *Diane Tifatine*, avec les attributs qu'elle avait reçus de l'art grec, l'*arc* et le *carquois*, et, de plus, avec la *couronne de laurier*[1], qui se rapportait probablement aux jeux publics célébrés en son honneur. Les autres divinités dont la *tête* sert de type principal sur la monnaie de *Capoue* sont *Junon*[2], *Cérès*[3], *Minerve*[4], *Apollon*[5] et *Herçule*[6], dont nous avons déjà vu[7] que le culte était prouvé à *Capoue* par les temples dédiés à la plupart de ces divinités. Mais il est encore, sur trois de ces médailles, deux *têtes* dont la détermination, restée indécise jusqu'ici, mérite d'être l'objet de quelques observations.

L'une de ces *têtes*, qui forme le type principal d'un *sextans* du plus grand module et de la plus belle fabrique[8], et d'une *uncia*, pareillement du plus grand module[9], est celle d'une *femme coiffée en cheveux*, ornée d'un *collier* et de *pendants d'oreilles*, et portant une *couronne de tours*, à laquelle est ajouté un *foudre*[10]. Ce type, d'une si grande richesse et unique dans toute la numismatique ancienne, n'a reçu encore aucune explication; et il est sensible que Mazochi, qui n'y vit qu'une *tête de*

[1] Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, 10. — [2] Idem, *ibid.* LXIX, 12. — [3] Idem, *ibid.* 13. — [4] Idem, *ibid.* 17, 18. — [5] Idem, *ibid.* 11, 20, 15. — [6] Idem, *ibid.* 21, 22. — [7] *Journ. des Savants*, mai 1852, p. 286-289. — [8] Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, 19. — [9] Friedländer, *Die oskisch. Münzen*, Taf. III, 17, p. 13. Le savant auteur, qui décrit très-exactement cette médaille qu'il publie, ainsi que la précédente qu'il s'est abstenu de reproduire, n'a cru devoir, du reste, hasarder aucune explication. — [10] Carelli, qui ne paraît pas avoir possédé cette médaille, et qui l'a fait graver d'après l'exemplaire d'Eckhel, *Num. vet.* tab. II, 5, ne pouvait la comprendre dans sa *Description* En la décrivant à son tour d'après la *planche* de Carelli, M. Cavedoni s'est borné à l'indication succincte que voici : *Caput muliebre corona turrita, cui fulmen insculptum, exornata.*

Diane[1], et Eckhel lui-même, qui, en publiant de nouveau la médaille, d'après un exemplaire mieux conservé, maintint cette fausse dénomination[2], ne s'étaient fait une idée juste ni du type ni de sa signification. Il suffisait pourtant de la *couronne de tours* placée sur cette *tête de femme* pour y reconnaître la *Fortune de Capoue*, ou le *Génie* même *de la Ville*, ce que les Grecs appelaient Τύχη τῆς πόλεως, et ce qu'ils représentaient tantôt par une *tête de femme tourrelée*, tantôt par une *figure de femme assise*, avec le *Fleuve local* à ses pieds. L'une et l'autre de ces deux images se rencontrent sur de nombreuses médailles de villes de l'Asie Mineure, à *Germé* de Mysie, avec l'inscription : ΤΥΧΗ ΠΟΛΕΩΣ[3]; à *Smyrne*, à *Nicée*, à *Éphèse*, à *Tarse*, à *Gabala*, pour ne citer que les principales de ces villes, avec l'inscription ΤΥΧΗ ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ, ΤΥΧΗ ΝΙΚΑΙΕΩΝ, ΤΥΧΗ ΕΦΕΣΙΩΝ, ΤΥΧΗ ΤΑΡCΟΥ, ΤΥΧΗ ΓΑΒΑΛЄΩΝ[4], qui offre le nom du *peuple* ou celui de la *ville* joint à celui de la *déesse locale*. L'emploi de ces deux types, ainsi justifié par les inscriptions qui les accompagnent, appartenait proprement à la civilisation asiatique, puisque c'est sur des monnaies de villes de l'Asie Mineure que nous le trouvons exclusivement; et nous savons, d'ailleurs, par des témoignages d'auteurs, d'une époque récente, à la vérité, mais puisés sans doute à une source ancienne, que c'était un usage de la civilisation assyrienne et phénicienne, lors de la fondation d'une ville, d'y consacrer l'image du *Génie de cette ville*, Τύχη τῆς πόλεως[5]. De là, quelques exemples d'images de ce genre qui nous sont connus, toujours sur un terrain asiatique, tels que la *statue du Génie de la Ville*, ἄγαλμα τῆς Τύχης τῆς Πόλεως, à *Byzance*, citée par Zonaras[6], et le *temple de la Fortune de la Ville*, *Fortunæ Urbis*, nommé *Tycheon*, à *Gaza* de Palestine[7]. Cette notion ainsi établie, il ne me reste plus qu'à en faire l'application à *Capoue*, en montrant que le *Génie de la Ville* y recevait aussi un culte public. Or nous savons, par le témoignage de Tite-Live[8], qu'il existait à *Capoue* un *temple de la Fortune*, lequel ne peut avoir été que celui de ce *Génie;* et je me fonde, à cet égard, sur un rapprochement qui n'a été fait, jusqu'ici, à ma connaissance, par aucun antiquaire, et

[1] *Sagg. di Corton.* t. III, tav. I, v. — [2] *Num. vet.* tab. II, 5, p. 19-20. Le *foudre*, ajouté à la *couronne murale*, est très-bien indiqué sur l'exemplaire du *Mus. Hunter.* dans la gravure, tab. 14, n. XVI, et dans le texte, p. 80, n. 4 : « Caput imberbe co« rona murali et fulmine ornat. » — [3] Eckhel, *Doctr. num.* t. II, p. 455-456. — [4] Idem, *ibid.* t. II, p. 545; *Num. vet.* tab. XI, n. 11, p. 183; *Doctr. num.* t II, p. 516; t. III, p. 73 et p. 314. — [5] *Chron. Alexandr.* p. 83, ed. Venet., *apud* Eckhel. *Num. vet.* p. 183-4. — [6] *Annal.* l. XIV, c. IV. — [7] Marc. Diacon. *Vit. S. Porphyr. in Act. Sanct.* t. V, p. 655. — [8] Tit. Liv. XXVII, XXIII. Voy. *Journ. des Savants*, mai, p. 287, 5).

que me fournit un marbre de *Capoue*, où se lisent les paroles suivantes: saCERD. PVbl. nVMINIS CAPuæ[1]. Il est sensible, en effet, que le *Publicum Numen Capuæ*, qui avait des *prêtres* à *Capoue*, ne pouvait être que la *Fortune*, dont le temple à *Capoue* est cité par Tite-Live, et dont nous voyons la *tête*, ornée d'une *couronne de tours*, servant de type sur la monnaie de *Capoue*[2]. Mais ce n'est pas à cette notion neuve et curieuse que se borne l'intérêt du type numismatique que je viens d'expliquer. Comme ce type est sans exemple dans toute la numismatique de la Grande Grèce et dans celle de la Grèce même, et qu'il appartient, par son invention et par son emploi, à l'archéologie asiatique, ainsi que je l'ai montré plus haut, il m'est permis d'y voir aussi, sur la monnaie de *Capoue*, une réminiscence asiatique, qui peut provenir, soit des temps de l'occupation étrusque, soit de ceux de la colonie pélasgique, l'une et l'autre imbues des traditions de la civilisation orientale.

L'autre *tête*, qui forme le type de deux des monnaies de *Capoue*, du module de *semuncia*, et sur laquelle je m'étais engagé à fournir quelques éclaircissements[3], n'offre pas moins d'intérêt par ce type même, qui se rapporte aussi à une tradition asiatique, et par les suppositions diverses auxquelles il a donné lieu. Il s'agit de la médaille qui présente, d'un côté, une *tête héroïque imberbe*, coiffée d'une *tiare phrygienne*, de l'autre, une *biche allaitant un enfant*[4], et d'une autre médaille portant, sur la face principale, la *même tête*, et, au revers, un *trophée*[5]. Daniele, qui fit connaître la première de ces médailles[6], encore aujourd'hui très-rare, y vit une *tête de Diane casquée*, *testa di Diana galeata*, sans se mettre en peine de rendre compte de cette coiffure, tout à fait insolite pour *Diane;* et Micali, qui reproduisit cette médaille[7], ne

[1] Cette inscription, trouvée en 1662 et rapportée par Pratilli, *Via Appia*, p. 309, a été admise par M. Mommsen dans son recueil des *Inscript. lat. regn. Neapolit.* n. 3586, p. 189, et je la cite ainsi avec toute confiance. — [2] Depuis que ceci a été écrit, j'ai reconnu que mon savant ami, M. l'abbé Cavedoni, s'expliquait de la même manière le type en question, en y voyant, *Bullet. archeol. Napol.* t. II, p. 103, le *Genio di Capua personificata*, sur la foi d'un passage de Tite-Live, XXV, XXII, qui n'a cependant rapport qu'à l'*enceinte fortifiée* de la ville, et non au culte de la *Fortune*, à *Capoue*, attesté par l'autre passage de Tite-Live, XXVII, XXIII. Le docte antiquaire de Modène n'a pas rapproché non plus du texte de l'historien romain la notion si importante du *Publicum Numen Capuæ*, que nous devons à l'inscription; mais je ne m'en félicite pas moins de me rencontrer avec un savant de cet ordre dans l'explication de la médaille, et j'y puise un puissant motif de confiance pour la justesse de cette explication. — [3] *Journ. des Savants*, février 1852, p. 73, note. — [4] Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, n. 14. — [5] *Ibid.* tav. CXIX, n. 16. — [6] *Numism. Capuan.* n. XVII, p. 57. — [7] *Monum. per servire all. stor. d. ant. pop. ital.* tav. CXV, n. 17.

trouva pas plus de difficulté dans cette *testa di Diana galeata*. L'éditeur du *Musée britannique* se borna à la décrire [1], en des termes qui montrent qu'il ne s'en faisait pas une idée juste : *Caput imberbe tegumento singulari ornatum*, et il se trompa sur le type du revers, où il vit une *louve*, au lieu d'une *biche allaitant un enfant* : *Lupa infantem lactans*. En publiant l'exemplaire du Musée de Naples, Avellino se contenta de dire qu'elle était *singulière* [2], sans s'expliquer, ni sur la *tête*, ni sur le type de la *cerva che allatta un fanciullo*. Mais, plus tard, le même antiquaire reconnut dans ce type *Télèphe allaité par la biche* [3], et il eut encore le mérite d'exposer, à l'appui de cette explication si heureuse et si sûre, les traditions mythologiques qui faisaient de *Télèphe* le père de *Tarchon* et de *Tyrrhenus* [4], et qui expliquent ainsi, comme une réminiscence étrusque, l'emploi de ce type sur la monnaie de *Capoue*.

Mais Avellino n'avait pu parvenir à fixer ses idées sur la *tête*, coiffée d'une *tiare phrygienne*, qui forme le type principal. Bien qu'il fût disposé d'abord à admettre la *coiffure phrygienne*, et qu'à ce titre la *tête* ornée d'une pareille coiffure lui parût celle de *Télèphe*, qui, à raison de son alliance avec Priam et de son règne en Mysie, avait bien pu, selon lui, être représenté *dans le costume phrygien*, il abandonna plus tard cette opinion, d'après l'examen de *médailles mieux conservées*, où la prétendue *tiare phrygienne* lui parut une *peau de cerf* disposée de manière à imiter le *pileus phrygien* [5]; et c'est aussi d'une *peau de bête* que la *tête* en question semble coiffée à M. Friedländer, l'antiquaire qui s'est occupé en dernier lieu des médailles osques de *Capoue*, et qui, du reste, adopte le nom de *Télèphe* pour la *tête héroïque* [6]. Mais on n'a pas fait attention qu'il est à peu près sans exemple, dans la numismatique ancienne, que le même personnage, si ce n'est pas un dieu, fournisse à la fois, par sa tête, le type de la face, et, par sa figure entière, celui du revers; et ce principe trouve son application sur les médailles mêmes de *Capoue*. Ainsi, une autre de ces monnaies, encore plus rare, nous offre, d'un côté, la *tête d'Hercule*, de l'autre, le même type du *Télèphe allaité par la biche* [7] : d'où l'on voit avec quelle justesse se correspondent les deux types, qui nous montrent, dans l'un, la *tête du père*, dans l'autre, l'*image du fils*. Ce ne peut donc être la *tête de Télèphe*, coiffée de la *tiare phrygienne*, qui soit accompagnée, sur l'autre

[1] *Mus. Brit.* p. 22, tab. II, n. 14. — [2] *R. Mus. Borbon.* t. II, tav. XVI, n. 18, p. 8. — [3] *Bullet. archeol. Napol.* t. II, p. 11-12. — [4] Schol. Lycophron. v. 1242 et 1249; Philostrat. *Heroïc.* c. II, n. 18. — [5] *Bullet. archeol. Napol.* t. I, p. 138-9, 4). — [6] *Die oskisch. Münzen*, Taf. III, n. 20, p. 13. — [7] *Ibid.* Taf II, n. 19, p. 13. Voy. Avellino, *Bullet. archeol. Napol.* t. I, p. 11.

face de la médaille, de la figure de *Télèphe allaité par la biche*. Cette supposition écartée, l'explication la plus plausible est celle qu'avait proposée d'abord M. l'abbé Cavedoni[1], en voyant dans cette *tête héroïque*, coiffée de la *tiare phrygienne*, celle du Troyen *Capys*, le fondateur mythologique de *Capoue*. En renonçant plus tard à cette explication, pour embrasser celle d'Avellino[2], le savant antiquaire de Modène n'avait pas eu de motifs suffisants, comme j'espère qu'il le reconnaîtra; et c'est avec une juste confiance que je soutiens contre lui-même une opinion qui vient de lui, et qui fait honneur à sa profonde intelligence de l'antiquité

Après les *têtes* imprimées sur les monnaies de *Capoue*, les types du revers peuvent aussi fournir le sujet de plus d'une observation nouvelle. Tel est, en premier lieu, celui des *deux guerriers*, *debout* en face l'un de l'autre, tenant chacun de la main droite une *épée nue*, la pointe tournée en haut, et soutenant de la main gauche un *porc* ou une *truie*. Ce type s'est rencontré sur un *quadrans*[3] et sur un *sextans*[4], l'une et l'autre pièce encore d'une excessive rareté; et il n'est pas douteux qu'il ne se rapporte à une *confédération*. On sait, en effet, par de nombreux témoignages classiques[5], que le rite de l'alliance entre les peuples italiques, dérivé sans doute, comme tant d'autres usages primitifs, de la civilisation orientale[6], consistait à immoler un *porc* après le serment prononcé; et la présence des *guerriers armés* d'un glaive nu, au lieu des prêtres *Feciales*, qui accomplissaient, chez les Romains, cette fonction sacrée[7], s'explique ici par une coutume grecque héroïque[8], dont la tradition, à *Capoue*, pouvait bien remonter jusqu'aux temps de l'occupation pélasgique. Quoi qu'il en soit, l'intelligence du type en lui-même ne saurait être sujette à aucune difficulté, ni sur ces médailles de *Capoue*,

[1] *Spicileg. numism.* p. 14. — [2] *Bullet. archeol. Napol.* t. I, p. 72. Je n'ai pas dû tenir compte de l'opinion nouvelle de M. Genn. Riccio, qui voit dans cette *tête héroïque celle d'Hercule jeune, coiffée de la peau de lion, prise à tort pour un bonnet phrygien, Repertor. numism.* p. 15; mais je ne puis m'empêcher de dire que le *caractère de la tête* n'est nullement *celui d'Hercule*, et que la *tiare phrygienne*, avec ses *deux redimicula*, ne ressemble en rien à la *peau de lion*. Si c'est le désir de se singulariser par des opinions nouvelles, qui a inspiré celle-ci à l'auteur du *Repertorio numismatico*, je dois l'avertir qu'il en a fait ici une épreuve tout à fait malheureuse. — [3] Avellino, *Opuscoli*, t. II, tav. III, n. 1, p. 37-38; Cf. *Ad Ital. vet. numism. supplement.* p. 9. — [4] Daniele, *Numism. Capuan.* n XIV, p. 46-50; Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, 7. C'est à tort qu'Avellino assure que la médaille de Daniele était prise d'*Atella* et non de *Capoue*, puisqu'elle porte la légende ⊐ΠИꓘ. — [5] Tit. Liv. I, XXIV; XXX, XLIII; Virg. *Æn.* VIII, 639-641; XII, 165-170. — [6] *Genes.* XV, 9, 10, 17; Jerem. XXIV, 18, 19. — [7] Tit. Liv. IX, V. — [8] Dar. Phryg. I, XV.

ni sur celles d'*Atella*, où il est reproduit[1] exactement de la même manière. Mais c'est la question de savoir *à quelle confédération* se rapporte ce type, qui est restée jusqu'ici sans solution satisfaisante. Après avoir rappelé les principaux traits d'alliance qu'offre l'histoire de *Capoue*, Daniele n'avait pas cru pouvoir décider cette question[2]. M. Friedländer, en remarquant que le même type est commun aux médailles de *Capoue* et d'*Atella*, croit qu'il désigne une *confédération de ces deux villes*[3]. Mais il n'y a pas d'apparence que, pour une ville aussi peu considérable qu'*Atella*, sujette plutôt qu'alliée de *Capoue*, on ait fait usage d'un type aussi important. Je ne vois que l'alliance de *Capoue* avec *Rome*, souvent indiquée par l'expression *socia* dans le récit des événements du IV[e] siècle de Rome[4], qui puisse rendre compte de ce type, si propre à flatter l'orgueil de *Capoue;* et, si l'on admet cette conjecture, les médailles qui nous offrent le type en question devront être reconnues pour appartenir aux premiers temps de la fabrication de la monnaie osque de *Capoue;* ce qui s'accorde avec la fabrique et avec le module. On sait, d'ailleurs, que le même type, modifié par la présence de l'*adolescent agenouillé* et tenant le *porc* entre les *deux guerriers*[5], figure sur une de ces monnaies d'or de fabrique campanienne[6], que je crois avoir été frappées à *Capoue*, comme toute cette suite de médailles d'or, d'argent et de bronze, devenues de nos jours si communes et provenant la plupart de la *Campanie*, que les antiquaires romains ont essayé, mais sans succès, à mon avis, de revendiquer pour des villes du *Latium*[7], attendu qu'elles offrent tous les caractères d'une fabrique campanienne. On sait aussi que le même type s'est reproduit plus tard sur une des plus rares médailles de la *guerre sociale*[8], et que les antiquaires ne sont pas encore d'accord sur le fait historique auquel il se rapporte[9]. Ce denier sam-

[1] Eckhel, *Num. vet.* tab. II, n. 7; Millingen, *Méd. grecq.* pl. I, n. 18; Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXX, 11. — [2] *Numism. Capuan.* p. 49. — [3] *Die oskisch. Münzen*, p. 11 : « Beiderlei Münzen deuten vielleicht auf eine Confederation der bei- « den Städte, die auch sonst gemeinsame Münztypen haben. » — [4] Camill. Pellegrin. *Discorsi, etc.*, IV, n. 14. — [5] Cette circonstance est indiquée dans le célèbre passage de Cicéron, *De invent.* II, 130 : « In eo fœdere quod factum est quondam « cum Samnitibus, quidam ADOLESCENS nobilis porcam sustinuit jussu impe- « ratoris, » cité par Eckhel, *Doctr. num.* t. I, p. 104, et rappelé par M. Cavedoni, *Bullet. archeol. Napol.* t. V, p. 5. — [6] *L'Æs grave del Mus. Kircher.* cl. I, tav. XIII, 21. — [7] Je reviendrai sur cette question à la fin de cet article. — [8] *Sagg. di Corton.* t. II, p. 20, 50, fig. 4; *Rev. numism.* t. X, pl. IV, n. 5; Carell. *Num. vet. Ital.* tab. CCI, n. 21. — [9] Je serais disposé à adopter l'opinion de mon savant ami, M. l'abbé Cavedoni, c'est à savoir que ce type rappelle l'ignominieux traité de T. Veturius et d'A. Postumius aux *Fourches Caudines*, Tit. Liv. IX, III; Cicer. *De rhetor.* II, 30; voy. *Bullet. archeol. Napol.* VI, 75. En tout cas, je regarde ce denier comme plus ancien

nite ressemble tout à fait à une monnaie de la *famille Veturia*[1], qu'on croit avoir été frappée au temps de Sylla[2] et qui paraît se rapporter à l'alliance du peuple romain avec *Gabies*[3]. Mais c'est à tort, suivant moi, qu'on a voulu rapprocher du type de *Capoue* et d'*Atella* celui d'un denier de la *famille Servilia*[4], où l'absence du *porc* aux mains des *deux guerriers* prouve qu'il s'agit d'un tout autre motif.

Le type de *Diane*, *debout* sur un *bige* lancé au galop, qui se trouve au revers de la *tête de Jupiter*, sur un *sextans* de belle fabrique[5], qui est la pièce la moins rare de toute la suite de *Capoue*, se rapporte sans doute aux jeux publics célébrés en l'honneur de *Diane Tifatine*, dont les courses en char faisaient certainement partie. Les deux types de la *Victoire vêtue et ailée, couronnant un trophée*, au revers de la *tête de Jupiter*, sur une *uncia* déja réduite[6]; et de la *même divinité, en marche, tenant une couronne*, au revers de la *tête de Minerve casquée*, sur une *uncia* de plus grand module, par conséquent, de plus ancienne fabrique, pièce encore très-rare, ces deux types semblent bien prouver que la *Victoire* recevait un culte public à *Capoue*; et cette notion s'accorde avec le fait attesté par Cicéron[7], qu'il existait à *Capoue* un temple de la *Victoire*. On comprend ainsi l'intérêt national qu'inspirait aux habitants de *Capoue* la *Vénus armée* de *Corinthe*, dont l'image, telle que nous la connaissons par les monnaies coloniales de cette ville[8], et telle qu'elle se reproduit dans la belle *Vénus de Capoue*[9], doit avoir servi de modèle pour l'invention de toute une classe de statues de la *Victoire*[10], qui ont fourni le type des beaux médaillons d'Agathocle[11] et de ceux de *Syracuse*[12].

Les types de revers, consistant en objets ou animaux symboliques en rapport avec les *têtes* des divinités qu'ils accompagnent, tels que

que ceux qui offrent *quatre* et *huit confédérés;* ce qui est le contraire de l'opinion de Millingen, *Considérat. sur la numism. de l'anc. Italie*, p. 186; et j'y suis déterminé par la raison qu'en a donnée M. l'abbé Cavedoni, *Bullet. archeol. Napol.* t. V, p. 5-6. — [1] Morell. *Fam. Vetur.* n. 1 et 2. — [2] Cavedoni, *Sagg. di osservaz. sull. medagl. di fam. Rom.* p. 70. — [3] Idem, *ibid.* p. 70, 102). — [4] Morell. *Fam. Servil.* tab. 2, n. IV. — [5] Daniele, *Numism. Capuan.* n. V, p. 19, sq.; Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, n. 8. — [6] Daniele, *Numism. Capuan.* n. X, p. 35, sq.; Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, n. 9. — [7] Cicer. *De divinat.* I, 43. Voy. *Journ. des Savants*, mai, p. 289, 2). — [8] Vaillant, *Numism. in colon.* Part. I, p. 290, 298, 311; Part. II, p. 74; Eckhel, *Doctr. num.* t. II, p. 242; Millingen, *Sylloq. of anc. Coins*, pl. II, n. 31, p. 56-57. — [9] Millingen, *Anc. uned. Monum.* Part. II, pl. IV, V. — [10] C'est l'idée que j'ai exposée dans un *Mémoire sur une statue inédite de la villa Albani, reproduisant le type de la Vénus de Milo,* qui doit être publié dans les *Atti. dell' Accadem. roman. di Archeologia.* — [11] Torremuzza, *Sicil. vet. numm.* tav. CI, n. 6-9; Mionnet, pl. LXVIII, n. 3. — [12] Idem, *ibid.* tav. LXXIX, n. 1.

l'*aigle* ou le *foudre* au revers de la *tête de Jupiter*, le *sanglier* au revers de *Diane*, la *lyre* au revers d'*Apollon*, l'*épi* au revers de *Cérès*, s'expliquent si naturellement par le lien même qui les unit aux types principaux, qu'ils n'ont pas besoin d'éclaircissements. L'*éléphant*, qui se voit au revers d'une *tête de Diane*, sur une *uncia* du plus petit module[1], et qui forme aussi le type du revers d'une *uncia* d'*Atella*[2], a été pris pour un symbole en rapport avec le culte du *Soleil* et de la *Lune* par les antiquaires napolitains[3]. Cette opinion, justifiée par des témoignages classiques[4], semble recevoir un nouveau degré de vraisemblance du témoignage de Pausanias, qui parle d'une *tête d'éléphant* qu'il avait vue dans le *temple de Diane*, près de *Capoue*[5]. Toutefois, je pencherais plutôt vers l'idée de M. l'abbé Cavedoni[6], que cette figure d'*éléphant*, imprimée sur la monnaie de *Capoue* et d'*Atella*, est un souvenir du séjour d'Annibal, dont on sait que la cause avait inspiré un si vif intérêt aux habitants de *Capoue*, et qui peut fort bien avoir consacré dans le temple de *Diane Tifatine* la tête d'un de ses *éléphants*, mort durant son séjour dans la cité campanienne. Ce qui semblerait venir à l'appui de cette manière de voir, c'est que la médaille, du plus petit module connu de l'*uncia*[7], appartient certainement, par cette circonstance et par sa fabrique, aux dernières années de la seconde *guerre punique*, par conséquent, aux derniers temps de la fabrication de la monnaie osque de *Capoue*.

Les types du revers qui accompagnent la *tête d'Hercule* sur *trois* des monnaies de *Capoue*[8] offrent un intérêt qui n'a pas encore été suffisamment apprécié, faute de s'être bien rendu compte de deux de ces types, le troisième, celui du *Télèphe allaité par la biche*, ayant reçu par Avellino tous les éclaircissements qu'il comportait[9]. L'un de ces types consiste en une figure de *lion tenant de la patte gauche levée un dard qu'il mord entre ses dents*[10], Λέων ξιφήρης, pour me servir des expres-

[1] Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, n. 15. — [2] Idem, *ibid.* tab. LXX, n. 13, 14. — [3] Avellino, *Opuscoli*, t. II, p. 33; G. Fiorelli, *Osservaz. sopr. tal. monet. rare*, p. 3, 4). — [4] Ælian. *Hist. Anim.* IV, x; Plin. VIII, 1; Solin. c. XXVII. — [5] Pausan. V, XII, 1. — [6] *Spicileg. numism.* p. 14, 21), et *Append. al Saggio*, p. 19. — [7] Peut-être n'y faut-il voir, en l'absence du signe de l'*uncia* qu'une *semuncia*. — [8] Friedländer, *Die oskisch. Münzen*, Taf. II, n. 6, Taf. III, n. 18 et 19. — [9] Voy. plus haut, p. 94, 3), 4). Je ne m'arrête pas à l'idée de M. Genn. Riccio, qui voit dans ce type *Telesforo lattato dalla cerva*, *Repertor. numism.* p. 15: en premier lieu, parce que c'est *Esculape*, et non *Télesphore*, qui fut *allaité par une chèvre* et non *par une biche*, Pausan. II, XXVI, 4; en second lieu, parce que ce mythe n'a aucun rapport avec *Hercule*. — [10] La plupart des antiquaires ont vu, dans ce type, un *lion qui mord un javelot entre ses dents*, Mionnet, *Description*, t. I, p. 113, n. 130; c'est ainsi que le considère M. le duc de Luynes, d'après l'exemplaire de sa collection, et j'en puis dire

sions de Plutarque[1], décrivant un pareil type gravé sur l'anneau de Pompée. Ce type, qui se rapporte à *Hercule*, en tant que *dieu solaire*, conséquemment à l'*Hercule assyrien* et non à l'*Hercule grec*[2], devient ainsi une réminiscence asiatique, très-curieuse à constater sur les monnaies de *Capoue;* et le fait même de cette réminiscence est prouvé par l'emploi d'un pareil type sur des médailles de villes asiatiques, telles que celles de *Panticapée*, du Bosphore[3], sans compter un beau cyzicène, inédit, du cabinet de M. le duc de Luynes, dont je possède une empreinte. D'ailleurs, le même type s'est rencontré aussi sur les monnaies de villes d'Apulie, *Venusia*[4] et *Gnathia*[5], où il ne peut être consi-

autant de celui que je possède moi-même, et qui est d'une excellente conservation. Mais Carelli y voyait le *lion tenant en travers le dard soutenu de la patte gauche*, *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, 21, et *Descript.* n° 27; et c'est le même type qu'a trouvé M. Friedländer, *Die oskisch. Münzen*, Taf. II, n. 6, p. 10. M. Cavedoni cite les deux opinions sans se prononcer entre elles, *Notizia, etc.*, p. 13, 8). — [1] Plutarch. *in Pomp.* § LXXX. Ce trait curieux d'archéologie n'avait pas échappé aux recherches de Facius, *ex* Plutarch. *Excerpt. ad art. spect.* p. 144; mais il avait été déjà signalé par Mazochi, qui fit connaître le premier cette belle monnaie de *Capoue*, en y voyant, comme moi, *un leone che impugna la spada*, mais avec la *tête d'Hercule* convertie en *tête de femme;* voy. les *Sagg. di Corton.* t. III, tav. n. XII, p. 44. C'est sans raisons suffisantes, à mon avis, que l'illustre Borghesi avait cru trouver le type de l'anneau de Pompée dans celui d'un *aureus* de M. Antoine, qui offre un *lion marchant avec un poignard dans la patte droite*, *Decad.* XII, *osserv.* 2; mais il se pourrait bien que le motif de Pompée, en prenant pour type de son anneau celui de notre médaille de *Capoue*, eût été d'indiquer l'origine campanienne de sa famille, Cavedoni, *Sagg. di osservaz. sull. med. di fam. Roman.* p. 109, x). — [2] C'est une distinction que n'a point faite M. l'abbé Cavedoni, *Bullet. archeol. Napol.* t. V, p. 59; ce qui me met dans la nécessité d'en faire ici l'observation. — [3] Millin, *Monum. inéd.* t. I, pl. IV, fig. 3; Köhler, *Serapis*, II, XIII, pl. IX, n. 16, p. 117. Ce type reçoit ici son explication de celui du *griffon avec le fer de lance entre les dents*, qui orne la face principale du célèbre statère de notre cabinet, Pellerin, *Villes*, t. I, pl. XXXVII, 4, et dont le motif est certainement solaire, et non bachique, comme le croyait Millin. On connaît le *lion brisant une lance*, type du revers des monnaies de bronze de Cassandre, Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, t. I, p. 242, et le *lion tenant dans sa gueule la moitié d'une lance brisée*, type d'une rare médaille d'argent d'Amyntas II de Macédoine, Mionnet, *Supplément*, t. III, p. 181-182, n. 41. — [4] Une de ces médailles est gravée dans le recueil de Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXXXIX, n. 11. J'en ai décrit une seconde, de la collection Santangelo, où j'avais vu aussi la première, dans le *Journ. des Sav.* décembre 1840, p. 739, note. — [5] Millingen, *Syllog. of anc. Coins*, pl. III, 5, p. 15. L'attribution à *Natiolum* ou *Mateolum* d'Apulie, proposée par l'auteur, n'avait été d'abord admise qu'avec défiance. Les antiquaires semblent aujourd'hui s'accorder pour attribuer ces médailles à *Gnathia*, dont les trois premières lettres, ΓΝΑ, auraient été écrites ΤΝΑ, en formant un monogramme, *Bullet. archeol. Napol.* t. I, p. 111, 2), et p. 130; t. II, p. 54; t. V, p. 59; t. VI, p. 76. Je reviendrai sur cette question dans la suite de mon travail.

13.

déré que comme un écho tardif de ces anciennes traditions orientales portées en Italie par les colonies tyrrhéniennes, et encore accréditées par la domination étrusque en Campanie. La connaissance d'un pareil type sur des monnaies de la Campanie et de l'Apulie tend à fixer l'attribution d'un *as* superbe, que les RR. PP. Marchi et Tessieri ont laissé dans la classe des *as incertains*[1], tout en l'attribuant sans raison suffisante, il est vrai, aux Èques de *Præneste*. Cet *as* a pour type, du côté principal, une *tête de lion de face qui mord entre ses dents un glaive nu* ou *un fer de lance brisé*, et, au revers, un *buste de cheval*. Ce dernier type est si commun dans la numismatique romaine de la Campanie, dont il y a tout lieu de croire que le siége était à *Capoue*, qu'à ce titre déjà l'on serait autorisé à rapporter à *Capoue* la belle monnaie onciale qui le présente. Mais cette induction acquiert bien plus de force par le fait de l'autre type, la *tête de lion avec un dard entre les dents*, qui offre évidemment la même image que le *lion tenant un fer entre ses dents*, type du revers du beau *sextans* de *Capoue;* et la perfection du travail de l'*as* en question, son style grec et son grand caractère, qui le placent au premier rang dans la série des *as italiques*, n'ont assurément rien qui soit contraire à cette attribution. Ces considérations m'avaient déjà porté à réclamer pour cet *as* la *provenance campanienne*, sans attribution précise, dans le travail critique que j'ai soumis, il y a quelques années, à nos lecteurs sur l'*Æs grave del Museo Kircheriano*[2]; et aujourd'hui je me crois autorisé à faire un pas de plus dans cette voie, en proposant de le rendre à *Capoue*, dont les droits à cette restitution sont certainement les mieux fondés[3].

L'autre type, récemment acquis à la science, d'après un exemplaire encore unique [4], dont l'explication n'a été donnée, ni même essayée, jusqu'ici, par aucun antiquaire, offre la figure de *Cerbère à triple tête*, au revers de la *tête d'Hercule*, sur une division de l'*as*, du plus petit module. Ce serait se réduire à une interprétation trop superficielle que de se borner à voir dans ce type du *Cerbère*, rapproché de la *tête d'Hercule*, l'indication d'un des douze travaux du héros

[1] L'*Æs grave del Mus. Kircher.* tav. XI, n. 1, p. 64 et 67. — [2] Voy. *Journ. des Savants*, décembre 1840, p. 739, note. — [3] J'ignore sur quels motifs mon savant ami, M. l'abbé Cavedoni, qui d'abord avait regardé l'*as* en question comme *de fabrique campanienne, Notizia, etc.*, p. 15, 11), s'est décidé plus tard à le classer parmi les *as* de *Luceria*, Carelli, *Num. vet. Ital.* tav. XLIII, 2, p. 11. Mais, malgré ma profonde déférence pour les opinions de ce grand antiquaire, je crois devoir persister dans la mienne, que je soumets à son propre jugement. — [4] *R. Mus. Borbon.* t. II, tav. XVI, n. 17; Friedländer, *Die oskisch. Münzen*, Taf. III, n. 18, p. 13.

thébain. L'idée véritable de ce type rare et curieux consiste en une allusion à l'*oracle des morts* du territoire de *Cumes*, dont l'institution primitive se rattache à l'Épire, et dont la célébrité, attestée par Éphore [1], date des temps de la domination étrusque en Campanie [2]. Nous connaissons par l'histoire les rapports intimes de voisinage et d'hospitalité qui existaient entre *Cumes* et *Capoue;* c'est un point sur lequel j'ai déjà eu l'occasion d'appeler l'attention de nos lecteurs [3]; et les relations entre les deux cités principales de la Campanie n'avaient pu que se fortifier, depuis que, soumises à la domination des Samnites campaniens, elles avaient subi une destinée commune. Il n'y a donc rien de plus naturel que de trouver l'*oracle des morts*, le *νεκυομαντεῖον* de *Cumes*, désigné sur une monnaie de *Capoue*, et il n'y a rien de plus conforme aux procédés numismatiques de l'antiquité que d'employer l'image du *Cerbère* pour désigner un *oracle des morts*. Nous possédons, en effet, une rare médaille de la ville d'*Éléa* d'Épire [4], où la même figure du *Cerbère à triple tête* sert à indiquer l'*oracle des morts* qui existait à *Aorne*, en Thesprotie, d'accord avec le témoignage d'un géographe grec ancien, Scymnus de *Chios*, qui désigne en ces termes l'oracle en question [5] : ΚΕΡΒΈΡΙΟΝ *ὑποχθόνιον μαντεῖον*. Il suit, en effet, de ce texte classique que l'image du *Cerbère* se liait à la notion d'un *oracle des morts*, comme il résulte du type de la médaille que la figure du *Cerbère*, sur une monnaie d'une ville d'Épire, désigne l'*oracle des morts* d'*Aorne*, en Épire. Il a déjà été reconnu que le *Cerbère à triple tête* qui figure sur des didrachmes de *Cumes* [6] fait allusion aux traditions mythologiques qui plaçaient au voisinage de *Cumes* le siége de la *nécyomantie;* et c'est un fait absolument

[1] Ephor. *apud* Strabon. l. V, p. 244; cf. Ephor. *Fragm.* p. 148-149, ed. Marx; vid. Heyn. *Excurs.* II et III *ad Æneid.* VI, p. 315-319. Add. Diodor. Sic. IV, XXII. — [2] K. Ott. Müller, *Die Etrusker,* III, 4, 7, t. II, p. 92, sq. — [3] Voy. *Journal des Savants,* février 1853, p. 72-73. — [4] Cette médaille, que M. de Cadalvène a fait connaître, d'après un exemplaire mieux conservé, *Choix de méd. grecq.* frontispice et p. 154-157, et qui a été publiée de nouveau par Mionnet, *Supplément,* t. III, p. 418, pl. XIII, n° 5, n'avait pas encore reçu sa véritable attribution, que je crois avoir fixée d'une manière certaine; voy. mes *Monum. inéd. Odysséide,* p. 368, 2). — [5] Scymn. Ch. *Orb. descript.* v. 238-9, ed. Letronne; v. 249-50, ed. Meineck. cf. *Comment. crit.* p. 17-18. — [6] Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXXI, n. 22; Millingen, *Syllog. of anc. Coins,* pl. I, n. 4, p. 10-11. Le savant auteur rappelle, à cette occasion, la correction Κερβερίων, au lieu de Κιμμερίων, proposée par Aristarque et Cratès, dans le célèbre passage du livre XI de *l'Odyssée,* correction qui ne laisse pas de recevoir du texte de Scymnus de *Chios* une autorité nouvelle. Nous savions, d'ailleurs, par Strabon, l. V, p. 244, que tout le territoire de *Cumes* passait pour le *domaine de Pluton : Καὶ τοῦτο χωρίον* ΠΛΟΥΤΏΝΙΌΝ *τι ὑπελάμβανον*; ce qui est une notion tout à fait équivalente.

analogue que nous offre la monnaie de *Capoue*, où le type du *Cerbère* se rapporte à ce même *oracle des morts* de *Cumes*.

Mais, de tous les types de la monnaie de *Capoue*, le plus curieux sans nul doute, et même l'un des plus intéressants de la numismatique ancienne tout entière, c'est celui qui consiste en *deux simulacres* de forme pareille, réunis sur une base commune, au revers de la *tête de Junon*[1]. A l'exception du savant évêque de Seeland, Fr. Münter, qui fut frappé de ce type et qui essaya de l'expliquer[2], je ne sache pas qu'aucun antiquaire, même parmi ceux de Naples, pour qui la numismatique de *Capoue* offre un intérêt tout national, ait sérieusement cherché, encore moins ait réussi à s'en rendre compte. Mazochi, qui fit connaître le premier cette monnaie si curieuse[3], se contenta d'y voir, sur la foi d'un de ses amis, *due donne ambulanti*. Daniele, qui se borna à reproduire les fausses interprétations qui en avaient été données, en les condamnant, y reconnut *deux simulacres pareils, voilés de la tête aux pieds, avec une bandelette suspendue sur leur tête*[4], sans aller au delà de cette description, qui était exacte, mais qui laissait le problème intact. Avellino se réduisit pareillement à décrire le type comme offrant *duæ figuræ velatæ adversæ stantes*[5]; et c'était aussi l'idée que s'en était faite Carelli[6], sans se préoccuper, du reste, du motif de cette représentation singulière. Mais d'autres antiquaires, notamment Eckhel, avaient vu dans ce type *duæ pyramides singulis basibus insistentes*[7]; et Mionnet, se fiant plus sans doute à l'oracle de la numismatique qu'à ses propres yeux, reproduisait à peu près le même énoncé[8] : *deux objets de forme pyramidale, ornés de bandelettes*. L'opinion d'Eckhel était encore suivie par l'interprète du *Musée britannique*[9] : *duæ pyramides, quibus superne velum impendet*. Il s'est trouvé enfin un antiquaire, Combe, l'éditeur du *Musée de Hunter*, pour qui les *deux simulacres* sont devenus *duo tentoria*[10]. C'est en présence de tant de suppositions bizarres que Millingen crut pouvoir expliquer un type méconnu de tant de manières, en y voyant *deux statues archaïques* de la *Junon de Samos*, qui auraient été portées à *Capoue*, où elles auraient reçu un culte public[11]. Du reste, Millingen n'avait pas cherché à rendre compte de cette *dualité*, qui formait contre son opinion une difficulté si

[1] Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, n. 12; Friedländer, *Die oskisch. Münzen*, Taf. III, n. 22. — [2] *Antiquar. Abhandlung.* p. 206-7, 38). — [3] *Sagg. di Corton.* t. III, tab. I, n. X, p. 44. — [4] *Numism. Capuan.* n. VII, p. 26-28. — [5] *Ital. vet. Numism.* p. 29, n. 21. — [6] Carelli, *Num. vet. Ital. descript.* n. 26, tab. LXIX, n. 12. — [7] *Catalog. Mus. Cæsar.* pars I, p. 17, 7. — [8] *Description, etc.*, t. I, p. 113, n. 132. — [9] *Mus. Brit.* p. 22, n. 10. — [10] *Mus. Hunter.* p. 80, n. 8. — [11] *Sylloq. of anc. Coins*, p. 9.

grave, judicieusement relevée par M. le duc de Luynes[1]. Aussi l'antiquaire français rejetait-il l'explication donnée par Millingen, sans en proposer une nouvelle; de sorte que la question était restée dans le même état.

Tâchons d'abord, pour arriver à la solution que je me crois en mesure de donner, de déterminer bien précisément en quoi consiste le type en question. Les antiquaires sont aujourd'hui d'accord pour y voir *deux idoles de forme pyramidale, voilées*[2], circonstance qui caractérise *deux divinités femelles*. Ces deux simulacres sont *d'une forme tout à fait pareille* et *d'une même hauteur;* autre particularité qui ne permet pas de les assimiler, comme l'avait proposé M. le duc de Luynes[3], aux deux déesses thesmophores d'*Athènes*, dont l'une était la mère, l'autre la fille, et qui ne sont jamais représentées absolument l'une comme l'autre. La forme générale de ces deux simulacres jumeaux est celle d'une *gaîne carrée*, revêtue d'étoffes par le bas, et surmontée d'un *buste pyramidal*, le tout enveloppé d'un *long voile*. Or cette forme est précisément celle qui est donnée aux plus anciennes idoles de la *déesse Nature* asiatique, à la *Diane d'Éphèse*, à *celle de Perga*, à la *Junon de Samos*, telles que nous les connaissons par les médailles impériales de ces villes; ce qui constitue, pour ces deux simulacres de *Capoue*, un trait d'archéologie asiatique qu'on ne peut méconnaître. Au-dessus des *deux idoles* se déploie une *bandelette*, symbole sacré qui les désigne comme des objets de culte, et qui paraît être également emprunté aux habitudes religieuses de l'Orient antique, d'après les exemples qu'en fournit la numismatique de ces contrées. Tout se réunit donc pour nous montrer, dans le singulier type que nous examinons, *deux idoles*, conçues dans le goût asiatique, *deux divinités femelles;* et ce caractère essentiel n'avait pas échappé à la sagacité de Millingen, qui avait cru y voir *deux statues archaïques* de la *Junon de Samos*, qu'il supposait avoir été portées à *Capoue* après la conquête de l'Asie, à la suite de laquelle des idoles et des cultes asiatiques furent introduits en Italie. Sur ce point, Millingen se trompait complétement; car les *deux idoles* représentées, comme objets de culte, sur une mé-

[1] *Nouv. annal. de l'Instit. archéol.* t. II, p. 87. — [2] Cavedoni, Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. LXIX, n. p. 20 : *Figuræ duæ geminæ velatæ, superne infula explicata pendens.* Le type des *deux Hercules* au revers d'une médaille de bronze d'*Héraclée* de Lucanie, auquel renvoie le savant auteur, tab. CLXIII, n° 49-51, fournirait l'explication de ce double simulacre, d'après l'idée qu'il a exposée, dans le *Bullet. archeol, Napol.* t. VI, p. 70. Mais je ne doute pas que mon docte ami ne renonce à cette explication, quand il aura lu ces observations. — [3] *Nouv. annal. de l'Instit. archéol.* t. II, p. 87-88.

daille antérieure, par sa fabrique, à la conquête de l'Asie, ne pouvaient avoir reçu ce culte à *Capoue*, que du temps de la domination des Étrusques, qui avaient apporté de l'Asie Mineure, d'où ils étaient originaires, tant de traditions et de types asiatiques en Italie. C'est donc un type étrusque, sous une forme asiatique, que je reconnais sur notre médaille de *Capoue;* et c'est ainsi, sous ce double rapport, un trait d'archéologie aussi neuf qu'intéressant.

Mais l'élément caractéristique du type en question, qui forme aussi la plus grande difficulté du sujet, c'est la *dualité* de *simulacres identiques.* M. le duc de Luynes, qui ne pensait pas que *les anciens aient pu placer dans leurs temples la même divinité sous deux formes identiques*[1], méconnaissait en cela, je le dis bien à regret, le génie des religions asiatiques, qui admettaient de pareils simulacres, et il contestait aux monuments une valeur qu'on ne peut leur refuser; car, si le type de la médaille de *Capoue* est difficile à expliquer, c'est, du moins, un fait qu'il faut admettre. Or nous connaissons, par les témoignages classiques et par les monuments figurés, un assez grand nombre de faits du même genre, qui prouvent bien que cette *dualité* de simulacres sacrés répondait à une pensée générale de l'antiquité. Rien n'est assurément plus célèbre dans la mythologie que les *deux Parques*, les *deux Grâces*, les *deux Heures*, les *deux Ilithyies*, les *deux Kères*, les *deux Terres*, *Cérès la mère et Ops*[2], et d'autres divinités du même ordre, telles que les *deux Praxidicæ* d'*Haliarte*, en Béotie[3], les *deux déesses locales d'Égine*, *Damia* et *Auxésia*[4], dont l'idée religieuse s'exprimait certainement par *deux simulacres pareils.* Nous en avons la preuve pour les *deux Némésis* de *Smyrne*, que nous trouvons figurées sur tant de médailles de cette ville, l'une et l'autre, *sous une forme identique;* et c'est là un témoignage de fait, contraire à l'opinion de M. le duc de Luynes, qu'on ne saurait récuser. Nous possédons la même preuve pour la *Diane de Perga*, qui est représentée *sous une forme double*, au revers de la tête d'*Auguste*, sur une médaille d'*Aspendus* publiée par Millingen[5]; et la même notion nous est acquise pour la déesse d'*Ascalon*, qui est une divinité du même ordre que celles d'*Éphèse*, de *Perga* et de *Samos*, et qui est représentée par *deux simulacres exacte-*

[1] *Nouv. annal. de l'Instit. archéol.* t. II, p. 87. — [2] Murator. *Inscript.* n. 150 : *Cereri Matri et Opi;* Gruter, p. CXXXIV : *Aræ Opis et Cereris.* Voy. Éd. Gerhard, *Prodrom.* p. 104, 153). — [3] Pausan. IX, XXXIII, 2. Eckhel les assimilait aux *deux Némésis* de *Smyrne*, *Doctr. num.* t. II, p. 551-552. Voy. K. Ott. Müller, *Orchomen.* p. 128. — [4] Pausan. II, XXX, 4. — [5] *Rec. de quelq. méd. grecq. inéd.* pl. IV, n. 1, p. 68-69. Le même type s'est rencontré sur un petit bronze d'*Aspendus*, à l'effigie de Trajan, décrit par M. Waddington, *Rev. numism.* 1853, n. XVII, p. 22, n. 4.

ment pareils sur un moyen bronze d'Auguste, inédit, de notre cabinet, que je me propose depuis longtemps de publier. Il est donc bien constaté par les monuments que le fait des *doubles simulacres* pour *une même divinité* appartenait à l'archéologie asiatique; et il n'est pas moins certain que l'idée religieuse exprimée sous cette forme était celle de la *double nature*, favorable et contraire, malfaisante et salutaire[1], attribuée aux divinités du système solaire phénicien et assyrien. C'est un point important d'archéologie orientale, dont je fournirai toutes les preuves dans un de mes *Mémoires d'archéologie comparée*[2]. En attendant, je dois remarquer que cette *dualité* du principe divin s'exprimait aussi par une *double tête*, du même sexe et du même caractère, dont l'existence est constatée à la fois par des témoignages classiques[3] et par des monuments de l'art, *Hermès bicéphales*[4], et médailles, tant de la Grande-Grèce[5] que de la Grèce asiatique[6]. C'est encore là une vue que je dois me borner à indiquer ici, et qui trouvera plus tard ses développements et ses preuves.

Maintenant, que ce type asiatique ait été porté à *Capoue* par les Étrusques, c'est un fait qui n'a rien que de naturel en soi et de conforme à toutes les traditions, surtout en présence d'autres monuments italiques qui nous fournissent une notion pareille. On connaît la *Carmenta* du *Latium*, qui avait *deux faces* pour regarder *en avant et en arrière*, d'où elle s'appelait *Porrima* et *Postvorta*[7]; ce qui ne peut s'expliquer que par un *visage double*, tel que le *Janus latin* et le *bifrons italique*, deux simulacres si communs sur les monnaies, dont le motif était certainement puisé dans le même ordre d'idées. Mais rien n'est plus célèbre, dans l'archéologie italique, que *les Fortunes d'Antium*, souvent invoquées au nombre pluriel, FORTVNIS ANTIATIBVS, sur des marbres

[1] Cette manière de voir, qui sera développée dans le *Mémoire* cité à la note suivante, revient à l'opinion de M. Éd. Gerhard, qui s'explique les *deux Fortunes d'Antium* au moyen des deux qualités contradictoires qu'elles représentent, l'une, comme *favorable*, *felix*, l'autre, comme *contraire*, *fortis*; voy. son *Prodrom.* p. 62, et 106, 162) et 163). — [2] C'est le *Mémoire* qui a déjà été cité dans ce journal, mai, p. 282 et 293, et août, p. 484, et qui a pour sujet la *déesse Nature asiatique, considérée dans ses rapports avec les déesses équivalentes, grecques et italiques, principalement à l'aide des monuments figurés.* — [3] Lucian. *Jov. tragœd.* § 43 : Διπρόσωπος, *οἷοι τῶν Ἑρμῶν ἔνιοι, διττοὶ καὶ ἀμφοτέρωθεν ὅμοιοι*; voy. *Journ. des Savants*, janvier 1846, p. 45. — [4] Tels que celui du *Musée du Capitole*, t. III, tav. III, p. 6. — [5] Je me contente de citer la *double tête casquée*, qui forme le type des médailles d'*Oxantum*, Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. CXXIII, 1, et la *double tête diadémée* et coiffée de la *tiare*, qui se voit sur des bronzes de *Rhegium*, *ibid.* tab. CXCIX, n° 98-102. — [6] Telles que celles de *Lampsaque*, Mionnet, *Description*, t. II, p. 560, n. 293, et ailleurs. — [7] A. Gell. *N. A.* XVI, XVI.

antiques[1], et représentées par *deux simulacres absolument pareils*, ainsi que nous les voyons dans les *deux bustes* qui forment le type des médailles de la *famille Rustia*[2]. C'est la même *divinité double* qui est figurée sur un marbre de *Præneste*, publié par M. Éd. Gerhard [3]; à moins qu'on ne veuille y voir la *Fortune* même de *Præneste*, qui était une déesse du même ordre que *celle d'Antium*, et à qui la *dualité* pouvait bien avoir été attribuée au même titre. Nous devons encore au savant antiquaire que je viens de citer la connaissance d'autres monuments italiques, qui nous offrent l'image de *deux déesses semblables*[4], et qui se rapportent sans nul doute au même motif comme à la même origine : d'où l'on voit que le type de notre médaille de *Capoue* n'est pas dépourvu d'exemples dans l'antiquité italique. Ce type pourrait très-bien avoir eu rapport aussi à une *Fortune double*, telle que celle d'*Antium*, et je pourrais alléguer, à l'appui de cette idée, un monument décrit par Pratilli[5], comme trouvé au voisinage de *Capoue*, et consistant en une *grande base carrée : con due Fortune di basso rilievo nei lati;* car c'est là une image qui répond exactement au type de notre médaille. Mais je n'insiste pas sur ce rapprochement, qui n'a été fait encore par aucun antiquaire, et dont je n'ai pas besoin pour appuyer mes idées.

A la suite osque de *Capoue* se rattache une monnaie dont je dois dire aussi quelques mots, attendu que c'est la seule qui offre des lettres latines, et que l'attribution en est encore controversée. C'est une pièce de bronze, du module 4, offrant, d'un côté, une *tête imberbe, coiffée en cheveux et couronnée de lierre;* de l'autre, une *panthère*, qui tient de sa patte gauche un *bâton*, le plus souvent un *thyrse*, appuyé sur son épaule, et à l'exergue les lettres CAP[6]. Ce type rappelle, à certains égards, celui du *lion tenant un dard* à peu près de la même manière, sur une de nos monnaies osques de *Capoue*[7], et c'est sans doute cette analogie qui a induit tous les antiquaires à prendre ici pour un *lion* l'animal qui me paraît plutôt une *panthère*. Le *thyrse* qu'il tient est, d'ailleurs, un objet qui s'accorde bien mieux avec la *panthère* qu'avec le *lion;* et la *tête imberbe* de la face principale a tous les caractères d'une *tête de femme*, conséquemment d'une *bacchante*, quoiqu'elle ait été aussi regardée comme celle de *Bacchus*[8]. Cette médaille, connue depuis assez long-

[1] Gruter, p. LXXIII, 3. — [2] Morell. *Fam. Rustia*, n. II; G. Riccio, *Mon. d. ant. famigl.* tav. XLI, Rustia, 3. Voy. Eckhel, *Doctr. num.* t. V, p. 298. — [3] *Antik. Bildwerke*, Cent. I, Taf. III, 4. Voy. *Prodrom.* p. 47 et 61. — [4] Idem, *ibid.* Taf. III, 3; *Prodrom.* p. 46. — [5] *Via Appia*, p. 353. — [6] La médaille manque dans le *Repertorio numismatico* de M. Genn. Riccio, où elle devait se trouver à la suite des monnaies osques de *Capoue*. — [7] Voy. plus haut, p. 98, 10). — [8] Avellino,

temps, puisqu'elle est gravée dans le recueil de Hunter[1], n'a pourtant attiré que de nos jours l'attention des antiquaires; et les exemplaires, tous de fabrique diverse[2], en sont encore assez rares, bien qu'ils ne le soient plus autant qu'à l'époque de Daniele[3]. Mais la diversité de la fabrique, jointe aux différences qui se remarquent dans les lettres CAP, CAΓ, CAI, ou même à l'absence totale de légende[4], a été cause que les antiquaires sont restés jusqu'ici indécis sur l'attribution de cette médaille. Daniele, sur la foi de Mazochi, la croyait de *Capoue,* mais avec quelque hésitation, parce que le seul exemplaire qu'il en eût vu manquait d'inscription. L'éditeur du *Musée de Hunter,* guidé par les lettres CAP, qu'il trouvait sur son exemplaire, la rangeait avec toute raison parmi les médailles de *Capoue;* mais M. Capranesi, qui a publié récemment une de ces médailles, avec les lettres CAI, a proposé de la rendre à la *Caiatia* latine de la Campanie[5]. Enfin, un jeune et habile numismatiste napolitain, M. G. Fiorelli, a eu l'idée bizarre et malheureuse de prendre pour grecques les lettres CAP, et d'y voir les initiales du nom de *Sardes,* la ville de Lydie[6]. Mais la vérité, sur cette monnaie, est que la fabrique en est campanienne, que les exemplaires ne s'en rencontrent que dans le territoire de Naples, et que les lettres latines CAP désignent *Capoue,* comme les lettres CAI peuvent très-bien désigner *Caiatia,* puisque nous savons, par l'exemple d'*Atella,* que les types des médailles de *Capoue* se reproduisaient sur la monnaie de villes campaniennes de son voisinage. Maintenant, ce que je veux surtout signaler sur cette médaille, et ce qui n'a encore été observé par personne, c'est la *tête de bacchante, couronnée de lierre,* qui en forme le type principal, et qui semble bien avoir servi de mo-

Bullet. archeol. Napol. t. II, p. 102. — [1] *Mus. Hunter.* tab. 14, n. XIX, p. 80. Elle avait été publiée précédemment, mais d'une manière très-imparfaite, d'après un exemplaire défectueux, par le prélat Guarnacci, *Origin. Ital.* t. II, tav. IX, n. 9, p. 148. — [2] C'est ce qui résulte de la manière dont M. Friedländer décrit les exemplaires de cette médaille acquis par ses soins pour le musée de Berlin, *Die oskish. Münzen,* p. 8. Il s'en trouve *sept* dans la collection d'Avellino, indiqués tous comme *di fabbrica diversa.* J'en possède moi-même *deux,* dont l'un semblerait être de fabrique grecque, tandis que l'autre paraît de fabrique romaine. — [3] *Numism. Capuan.* n. IX, p. 33-34. — [4] Cette absence totale de légende est attestée par M. Capranesi, *senza epigrafe affatto, Annal. dell' Instit. archeol.* t. XII, p. 214. Les deux exemplaires de ma collection sont dans ce cas, ainsi que celui de Daniele. — [5] *Annal. dell' Instit. archeol.* t. XII, p. 214-215, tav. agg. P, n. 5. — [6] *Osservaz. sopr. tal. monet. rare,* p. 80. Il n'est pas inutile de remarquer qu'Avellino s'était prononcé contre cette idée, d'après la raison sans réplique qu'une monnaie de bronze commune à Naples ne pouvait pas être de *Sardes,* en Lydie, *Bullet. archeol. Napol.* t. II, p. 102.

dèle pour la célèbre médaille d'or de la *guerre sociale* [1], dont l'authenticité a été si vainement attaquée par les antiquaires napolitains [2]. Du reste, cette *tête de bacchante*, avec la *ciste mystique*, au revers, sur la médaille samnite, me paraît une sorte de protestation numismatique contre le célèbre décret romain de l'abolition des *Bacchanales;* et c'est encore là une considération, négligée jusqu'ici, que l'on pourrait faire valoir à l'appui de l'authenticité de cette médaille, pièce unique et précieuse à tous égards, qui fait maintenant partie du cabinet de M. le duc de Luynes.

Il me resterait, pour terminer ce que j'avais à dire de la numismatique de *Capoue*, à parler de toute une suite de médailles, en or, en argent et en bronze, dont la fabrique et la provenance sont campaniennes, dont plusieurs types sont empruntés à la monnaie de *Capoue*, et que, par cette double considération, les antiquaires sont généralement d'accord à regarder comme frappées à *Capoue*. C'est pour cette opinion que je m'étais prononcé, il y a déjà quelques années, en rendant compte, dans ce *Journal* [3], de l'*Æs grave del Museo Kircheriano*. J'y réfutais le système des savants auteurs, qui attribuaient les médailles en question à de petites villes du *Latium*, telles qu'*Aricia, Lanuvium, Albe, Tibur, Tusculum*, antérieurement à la fabrication romaine des monnaies d'or et d'argent; et, à l'appui des objections graves et nombreuses qu'avaient déjà produites contre ce système deux doctes numismatistes, feu Avellino [4] et

[1] Elle a été publiée d'abord par M. Friedländer, dans les *Annal. dell' Instit. archeol.* t. XVIII, p. 147-9, tav. agg. F, lett. A, et reproduite dans ses *oskisch. Münzen*, p. 73. Le jeune et savant antiquaire trouve le motif des types bachiques dans un temps de trêve, qui était consacré aux plaisirs de la paix; mais cette manière de voir est bien éloignée de la vérité historique, et je crois la mienne préférable. On sait, d'ailleurs, que la même *tête de bacchante* se retrouve sur une rare médaille d'argent de Papius, avec le groupe du *taureau campanien terrassant la louve romaine*, qui n'exprime certainement pas des idées de trêve et de paix, Friedländer, *Die oskisch. Münzen*, Taf. IX, 6, p. 80. — [2] On peut juger de la passion avec laquelle cette médaille fut traitée de *fausse* par les antiquaires napolitains, d'après la vivacité avec laquelle s'exprime encore sur ce sujet l'auteur du *Repertorio numismatico*, M. Genn. Riccio, dans sa *note* 13, p. 2-3. Mais toute cette polémique a été en pure perte. La médaille, apportée à Paris et vue par tous les connaisseurs, y a été reconnue excellente. M. Friedländer a eu toute raison de la croire telle, et mon savant ami, M. l'abbé Cavedoni, ne fut point, ainsi qu'on le lui a reproché, induit en erreur, quand il a compris cette médaille parmi celles de la *guerre sociale*, qu'il a ajoutées à son édition des *Planches* de Carelli, tav. CCII, n. 22. L'auteur de ce reproche, M. Genn. Riccio, semble être revenu lui-même à des sentiments plus équitables, si j'en juge d'après sa dernière *note, Aggiunte e Correzioni*, p. 14. — [3] *Journ. des Savants*, décembre 1840, p. 736-741. — [4] *Dell' Æs grave del Mus. Kircher. articoli due* del cav. Avellino (Roma, 1839, in-8°), p. 7-9.

M. l'abbé Cavedoni [1], j'ajoutais de nouvelles considérations. Depuis cette époque, la doctrine des savants PP. Marchi et Tessieri a trouvé un vaillant auxiliaire dans un jeune antiquaire romain, M. Achille Gennarelli [2], qui s'est flatté de réduire au néant les objections qu'elle avait suscitées. Mais j'avoue que je ne crois pas nécessaire de revenir sur cette question, qui me paraît résolue dans le sens des antiquaires napolitains. Les arguments de M. A. Gennarelli ne sont pas sérieux, et il serait si facile d'y répondre, que ce soin me paraît superflu. D'ailleurs, l'opinion des antiquairse, telle qu'elle a été récemment exprimée par M. Friedländer [3] et par M. Mommsen [4], est restée conforme à celle que j'avais soutenue, en sorte que je puis y persister en toute confiance. Je crois donc que les médailles dont il s'agit, avec des types campaniens, dont plusieurs sont empruntés à *Capoue* [5], avec un art grec qu'on ne peut méconnaître, et avec les inscriptions ROMA et ROMANO, dont la seconde rappelle certainement l'usage de villes du *Samnium*, de la *Campanie* et de la *Lucanie*, AQVINO, AISERNINO, CALENO, SVESANO, CORANO, COSANO, CAIATINO, TIANO, PAISTANO [6], que ces médailles, qui offrent tous les caractères d'une fabrique campanienne, ont été frappées à *Capoue* durant la période où cette ville était entrée dans l'alliance de Rome, à partir de l'an de Rome 415, et qu'elles lui tenaient lieu de sa monnaie propre d'argent, dont les exemplaires, dans la seule pièce qu'on en connaisse, sont encore d'une si excessive

[1] *Notizia dell' Æs grave, etc.*, p. 8-17. — [2] *La Moneta primitiva e i Monumenti dell' Italia antica, etc., dissertaz.* del Dr Achille Gennarelli (Roma, 1843, in-4°), p. 33-40. — [3] *Die oskisch. Münzen*, p. 7. — [4] *Unterital. Dialekt.* p. 107. — [5] Ces types avaient été déjà indiqués par M. l'abbé Cavedoni, *Notizia, etc.*, p. 12-14, 8), et j'y en ai ajouté quelques autres, *Journ. des Savants*, décembre 1840, p. 738-739, 1). — [6] Avellino, *Opuscoli*, t. II, p. 32-33. Deux de ces villes, *Aquinum* et *Cosa*, appartiennent au *Latium;* mais l'influence campanienne a bien pu s'étendre jusque-là. J'attribue à *Cora*, et non à *Sora*, comme le soutenait Millingen, *Anc. Coins of Greek Cities*, p. 1; *Considérat. sur la numism. de l'anc. Ital.* p. 237, et *Supplém.* p. 21-22, l'inscription CORANO, parce que cette légende est certainement latine. Quant à *Cosa*, dont les médailles ont été publiées d'abord par Eckhel, *Sylloge*, p. 81, qui se trompait pourtant en les attribuant à *Cosa* d'Étrurie, *ibid.* p. 95, de même que, plus tard, Carelli s'était trompé en les rapportant à une *Cosa* du *Liris*, qui ne paraît pas avoir jamais existé, Carelli, *Num. vet. Ital. descript.* p. 5, l'opinion d'Avellino, que ces médailles appartiennent à la *Cosa* des *Hirpins*, *Annotat.* p. 3, semble avoir été adoptée par les antiquaires, Cavedoni, Carelli, *Num. vet. Ital.* tab. x, p. 4; car l'exception de M. Genn. Riccio, *Repert. numism.* p. 19, ne suffit pas pour qu'on s'y arrête. Voyez, du reste, l'observation dont ces médailles de *Cosa*, avec l'inscription COSANO, ont été l'objet de notre part, *Journ. des Savants*, décembre 1840, p. 733, 1), 2), 3).

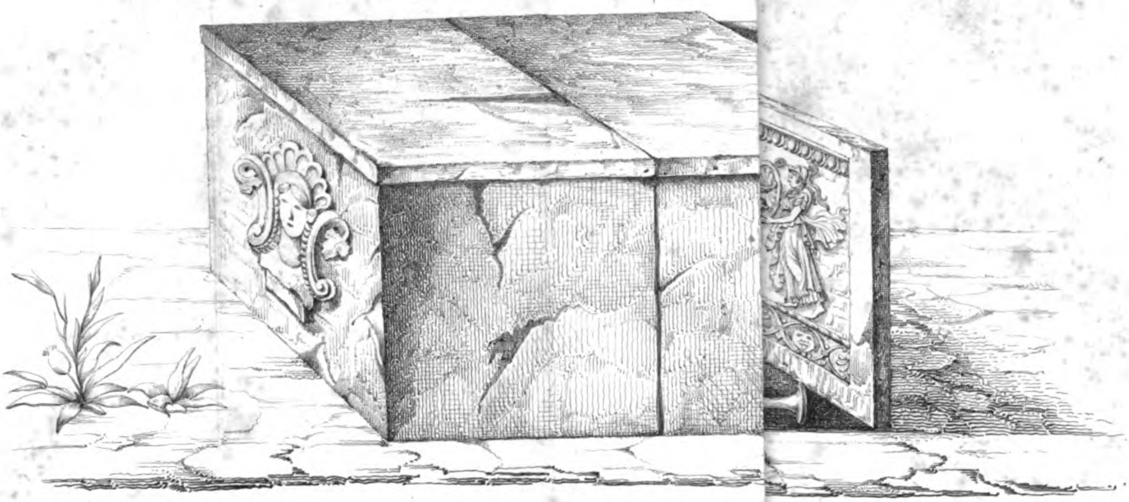
rareté [1]. C'est à ces points principaux, qui résument mon opinion sur la série latine des monnaies de *Capoue*, que je réduis, quant à présent, les observations qu'elles pourraient me suggérer.

RAOUL-ROCHETTE.

[1] Voy. *Journ. des Savants*, septembre 1853, p. 559, 4), l'observation sur l'extrême rareté de la médaille d'argent de *Capoue*. Je ne puis m'empêcher de relever, à cette occasion, la singulière inadvertance commise par M. Friedländer, qui s'étonne à bon droit de ce fait, en présence de l'abondance de la monnaie osque d'argent de petites villes de la Campanie, et qui cite *Calès* dans le nombre de ces villes, *Die oskisch. Münzen*, p. 7. M. Friedländer sait aussi bien que personne que *Calès* n'a que des médailles, nombreuses en argent et en bronze, avec l'inscription latine CALENO, et qu'elle n'a pas *une seule médaille osque*.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE. — Décembre 1853.

N°





Gravé sur pierre à l'Imprimerie Impériale